

CAT PEOPLE

gilles bindi

roman



« Ensuite Jimmy m'a demandé si j'ai un chat et j'ai dit non maman veut pas c'est sale. Jimmy lui, il en n'a pas parce qu'il est allergique. Et Kiky parce qu'elle a déjà du mal à garder une plante verte en vie, elle dit. Mais elle aime bien les chats aussi.

Alors j'ai dit qu'on est tous des gens-chats ici, parce qu'il y a les gens-chiens et les gens-chats et les gens-rien comme mes parents.

- Les Cat People, a dit Kiky en finissant son verre, on peut faire un groupe de rock. Quoique les Nothing People auraient plus de succès...

Oui, on était des gens-chats.

Il paraît que les gens qui regardent des vidéos de chats sont des gens plutôt solitaires, timides et facilement dépressifs - potentiellement suicidaires - et que du coup, ça pourrait être une data utilisée par les courtiers pour attribuer un malus quand tu prends une assurance, a dit Benoit.

- Un cat people, c'est la version 2.0 de la vieille dame aux pigeons, a dit Kiky. »

Quel est le lien entre un obèse au chômage, une party girl gothique, une Chinoise surdouée de 10 ans, un iguane sans queue, une intelligence artificielle défectueuse, un vieil handicapé SDF et un clandestin tunisien consultant en informatique ?

Au départ, c'est un chat qui tombe par la fenêtre.

Pour comprendre ce qui a rapproché ces 7 individus, comprendre ce qu'ils ont bien pu commettre et retrouver leur trace, Julius, policier sans conviction, entrera en scène...

Cat People est une fable tendre et féroce sur les opprimés et la solitude des grandes villes, quelque part entre La Nuit des Enfants Rois et Chacun cherche son Chat.



Gilles Bindi est né à Mulhouse et vit entre Paris et la Charente.
Cat People est son premier roman.

© texte & photo : gilles bindi 2022
06 11 88 20 38 - gillesbindi@me.com

*Le bonheur, c'est une belle ordure
et une peau de vache et il faudrait lui apprendre à vivre.
On est pas du même bord lui et moi et j'ai rien à en foutre.*

Émile Ajar - La Vie devant soi

Partie I :

LES 7 FANTASTIQUES

1.

Benoit

16h30, fin de service au Bar à Jus. On n'ouvre pas le soir. Matou me dit de virer la gentille petite dame qui picore ses lentilles corail depuis une heure perchée sur un tabouret... *Au revoir, madame, je vous fais un doggy bag? Je sais pas pourquoi ils l'appellent comme ça... Je vais vous faire un birdy bag, ça vous ira mieux.* Matou m'engueule : pourquoi tu parles au gens ?! Le resto y se range pas tout seul pendant ce temps! Matou, quoi. Il est pas méchant, mais il fait beaucoup de bruit, façon caïd. C'est pas son métier, donc je lui en veux pas. De ce que je comprends, la boutique ça sert surtout à blanchir l'argent de son trafic. Là il y a ses sbires qui vont arriver en scooters 125, et ils vont descendre dans les cuisines pour se la jouer à la Scorsese. Dans un bar à jus de fruits... Scorsese neo-gluten, quoi.

Moi je ne regarde surtout pas ce qui se passe en-dessous de l'escalier. Je range mes toppings (on fait aussi des salades), je compte mes pommes, mes carottes, mes oranges... Je vérifie qu'il y a encore de la pâte de dattes, de la spiruline. Et puis je nettoie mon plan de travail avec soin, je range les deux tables qu'on a dehors. Je balaie. Je fais la caisse. Je rassemble les e-mails collectés pour la mailing list qui n'existera jamais.

On pourrait croire que c'est rébarbatif. On grandit avec l'idée qu'il *faut* être ingénieur ou médecin - ou informaticien, me concernant. Mais qu'est ce que c'est agréable de fabriquer quelque chose de réel. Le son de la carotte qui s'écrase dans la centrifugeuse qui vrombit. Les tranches fines de gingembre juste bien dosé qui fera toute la différence. La piquûre du citron sur les plaies des mains. Les blagues avec Thiago le cuisinier avant l'ouverture, quand on est seul tous les deux. Sa mousse à la mangue. Et puis les clients. Des premiers épuisés du matin qui veulent juste un sourire et de la caféine, jusqu'au coup de feu du midi où tous les archis et les pubards du quartier viennent chercher leurs salades de quinoa qu'ils avaleront en 15 minutes en s'en mettant plein leurs barbes groomées, tout en se demandant si c'est vraiment ça la vie qu'on leur avait promise. C'est chouette. C'est à taille humaine. On connaît le voisinage. On comprend à quoi on sert.

Rien à voir avec avant. Pisser du code. Matin, midi, soir et week-ends. Pisser, pisser, pisser. Avec les clients qui changent d'avis tous les matins, tous les midis, tous les soirs, et tous les week-ends. *Est ce qu'on ferait pas un menu déroulant au final ?* Ah oui, comme j'avais suggéré au tout début... Les commerciaux qui pigent que dalle et qui disent oui bien sûr bonne idée, même les chefs de projet qui vont pas comprendre que c'est rageant de mettre à la poubelle ce script parfait que tu avais mis des heures à peaufiner... Les langages qui périssent alors que t'as pas fini de les apprendre, les gamins qui veulent prendre ta place alors que t'as pas fini de les former. Et qui prennent ta place, ou celle du voisin, et derrière qui il faut repasser pour tout débayer... Tout ça pour qui ? Pour quoi ? Pour des collections de cadres, de consultants, de conseillers, de stratèges, de managers, de communicants, de marketeurs... Dont pas un

ne sait fabriquer ce qu'ils vendent. Et il y a ceux qui cravachent dans l'ombre. Qui tiennent des deadlines impossible. Jusqu'à ce qu'ils cassent. Ce qui n'a aucune importance. Puisqu'il suffit de les remplacer. Comme une ampoule grillée. On remplace simplement le codeur défaillant par un nouveau codeur. Suffit de descendre chez Casto.

Le passage à l'hôpital Sainte Anne a été un bonheur suspendu. Une éternité de coton tout doux. Apparemment j'y serais resté plusieurs mois.

Alors vraiment, je suis bien au Bar à Jus. J'ai mon boulot et j'ai GeorgeOrwell. Mon chat. Un Bengale sublime. Un mini-tigre qui ne vit que pour moi, et je ne vis que pour lui. Et avec mes dix euros de l'heure au black, plus les pourboires, avec le chômage encore pour quelques mois, on s'en tire bien.

Oh purée il neige. Va falloir freiner doucement. Je vais quand même passer par le BHV pour récupérer ma commande. Et on va faire des super photos.

2.

Kiky

D'abord c'étaient des pas dans l'escalier. Des cavalcades éléphantiques. Ça monte. Ça descend. Ça braille. Ça remonte en courant. Les murs tremblent. Ça claque la porte. Ça redescend au faisant agoniser les marches en bois. Puis ça semble remonter. Ça hésite. Puis plus rien.

Puis un râle. Long. Profond. Sépulcral.

Puis des sanglots de petite fille.

Je mets en pause un post crucial *Premières neiges : Bonnet ou Béret ?* pour entrouvrir la porte le plus discrètement possible.

Les escaliers de l'immeuble haussmannien sont plongés dans l'ombre. Seules quelques formes se détachent grâce aux lueurs de la rue qui bavent jusqu'aux fenêtres du 6^e et dernier étage (historiquement dévolu aux domestiques et aux étudiants, mais aujourd'hui démocratiquement ouvert à tous les travailleurs pauvres qui veulent s'offrir 11m² dans la capitale).

Quelqu'un a jeté un gros sac poubelle noir au milieu des marches. Les gémissements viennent de là. C'est vivant.

J'allume. C'est humain. Un baleineau est échoué, la tête reposant sur le palier, escamotée sous une casquette canadienne vert bouteille à rabats d'oreilles fourrés, nouée sous le gosier. Le corps agité de tressautements est dissimulé sous une grosse parka informe dont émanent des jambons emballés dans un jogging bleu.

Les petits boudins de la main brandissent un étrange trophée en fourrure tigrée dont l'extrémité est enduite de colle noire.

Ça tourne vers moi des yeux bleus de panda désespéré. C'est le gros voisin. Celui de droite. Jamais plus qu'aperçu. Un bon voisin donc, anonyme et silencieux.

Il agite son fétiche, et tente d'articuler quelque chose au travers de sa gorge nouée. De la morve translucide lui coule sur les lèvres.

Jo... Jo... Jo..., il brâme.

JoJo... (il renifle un gros coup).

Jojowell... !

Dans sa main, c'est une queue de chat encore chaude.

3.

L'omniscient raconte...

Alors elle l'avait ramené chez elle, pour attendre le serrurier. Parce que dans la précipitation, il avait claqué la porte avec les clefs à l'intérieur.

Elle l'a assis sur le lit. Elle s'est assise sur la chaise de bureau. Il n'y avait pas vraiment le choix. C'étaient les deux seules places possibles.

Elle a trouvé un dépanneur rapidement, en tapotant sur internet, et l'a appelé.

Ensuite, ça a été assez inconfortable : cette distance réduite entre eux. Chacun dans sa mémoire avait des souvenirs de sa mère qui savait faire ce genre de conversations polies, de mamans d'élèves ou de voisines justement. Cette conversation de *Entrez donc boire un thé*. Eux, ils n'avaient plus trop l'habitude de ça. Sociabiliser. À l'époque, ils se seraient réfugiés sous la table. Mais là il n'y en avait même pas.

- Il neige, elle a dit.

- Oui, il a répondu.

En plus, elle ne boit pas de thé.

- Je peux te faire des nouilles chinoises. Des nouilles instantanées. Avec de l'eau chaude. Déjà dans un bol en polystyrène. Des Kung-fu. C'est la marque. Ça réchauffe.

- Oui, il a répondu.

Elle a appuyé sur le bouton de la bouilloire.

Chez elle, c'était la moitié de chez lui qui avait deux chambres réunies. Ici il n'y en avait qu'une. Mais c'était beaucoup mieux rangé. Un peu trop. Il n'y avait pas vraiment de place pour quelque chose de vivant. Les couleurs étaient absentes. Comme sur elle au demeurant. Vêtements noirs et peau blanche. Tellement peu de chair, que c'était peut-être la couleur des os qui sourdait.

Au mur l'affiche de *OK Computer* de Radiohead, pourtant pastel, encadrée de noir, détonait.

On lisait des paroles de chansons dessus :

Fitter happier more productive

Comfortable

On Sunday ring road supermarket

Fond but not in love

Still kisses with saliva

Like a pig in a cage on antibiotics

Elle a enlevé le plastique autour du bol de nouilles, et soulevé l'opercule en alu pour mettre de l'eau bouillante jusqu'au trait.

- Trois minutes, elle a dit.

Benoit savait que ce n'est pas très poli de rester sans rien dire. Dans sa vie, il avait eu l'habitude de se faire oublier - et donc accepter - comme ça. C'était opportun en général. Mais là c'était mal, puisqu'elle l'avait accueilli.

De son côté, Kiky n'avait pas l'intention de faire un effort de plus. Elle regrettait amèrement d'avoir ouvert sa porte, quand il lui aurait suffi de mettre son Sennheiser sur les oreilles. La queue du chat sanguinolente toujours vissée dans la main de son voisin reposait maintenant sur ses draps blancs. Elle avait dû le penser un peu trop fort, parce qu'il a sursauté comme si elle l'avait poussé.

- Oh pardon. Il a dû se faire écraser après avoir sauté par la fenêtre.

Il a fourré la queue dans sa poche. Il y a eu un bruit de plastique. Alors il a sorti ce qu'elle contenait, et il s'est remis à pleurer.

- Pardon...

- Arrête de t'excuser, elle a dit un peu sèchement.

Parce qu'elle ne supportait pas ça, les gens qui s'excusent tout le temps. Parce qu'elle faisait pareil.

A l'intérieur du sachet BHV, il y avait un petit bout de tissus noir et jaune.

Il lui a dit que c'était un cadeau pour GeorgeOrwell, pour son chat. Il lui a montré comment ça s'enfile, puis comment ça rend en photo sur Google, après qu'elle lui eut tendu son Macbook Air. Des chats en costumes d'abeilles.

La minute d'après, il lui montrait des pages de concours-photos d'animaux de compagnie. Il y avait des catégories : chiens, chats, lapins, ou multi. Il lui expliquait que GeorgeOrwell avait gagné le concours sur *nosloulous.fr* avec un costume de policier, et qu'il voulait tenter le doublé avec l'abeille.

Il était reparti loin dans sa tête. Il l'avait ressuscité en pensée, son chat. C'était pathétique. Dans d'autres circonstances, elle se disait que ça aurait pu être drôle. Au moins ça lui faisait un bon sujet - les costumes pour animaux - qu'elle pourrait utiliser sur plusieurs pages qu'elle administrait. Les animaux sur les réseaux sociaux, c'est de la pute-à-clic. Elle n'aimait pas l'expression, mais c'est comme ça qu'on dit. À l'image du web : vulgaire.

Le serrurier est arrivé, énervé d'être dérangé à cette heure : à sept heures. Il a demandé 120 €. Elle s'est demandée si elle devait négocier pour le voisin. Benoit était encore avec son chat, en train de courir dans des prairies imaginaires, sur de la musique de Joe Hisaishi. Elle a dit que c'est pas donné. Le serrurier a dit d'accord, alors 100, mais en cash, et je suis gentil. Il a sorti une radio de son sac et a ouvert la porte en 30 secondes. Benoit est allé chercher l'argent et c'était fini. Il est rentré chez lui.

C'était vendredi, probablement qu'elle sortirait boire un verre.

4.

Benoit

Plus jamais il ne jouerait avec la lampe. Plus jamais il ne s'amuserait à sortir ses croquettes du tiroir. Tellement malin. Mon mini-tigre. Mon amour. Mon ami. Mon mini-moi. Pas un humain qui t'arriverait à la jointure des pattes, jamais. Pas un humain qui n'aurait ton attention, ta gentillesse, ta profondeur.

Souvent on se parlait avec George Orwell. Pour parler avec un chat, on le regarde, puis on ferme les yeux. À son tour il ferme les yeux, puis on les rouvre un peu, et lui aussi, immédiatement on les referme, et lui aussi. On montre qu'on n'est pas dans l'agression, mais dans la confiance. Ce faisant, on se fond dans le même rythme contemplatif. On écoute les bruits ensemble, on regarde des choses ensemble, on ressent. Ce n'est pas une communication verbale. C'est beaucoup plus profond. C'est un accord des âmes. Bref, vous ne pouvez pas comprendre.

Qu'est-ce qu'on fait dans ces cas-là ? Quand plus rien ne fait sens ?
Quand la trivialité du monde autour devient obscène ?

On ferme la fenêtre, on coupe l'eau du robinet - il savait ouvrir les robinets, mon chaton...

Je vais demander son avis à Cassie. J'enlève le torchon de vaisselle sur sa tête et je l'allume. Elle est vraiment étrange depuis que GeorgeOrwell lui a grignoté le nez. On dirait une lépreuse. Sa face de cire soudain prend un semblant de vie. Comme sous l'effet d'un électrochoc :

- Tu m'as encore laissée offline, sale youpin, elle dit.

Je l'ai ramenée de chez IDSoft quand je me suis fait virer après mon burn-out. Je l'ai volée, quoi. C'est une expérimentation d'intelligence artificielle à visage humain. Une tête robotisée connectée au web, capable de mimer des expressions faciales. Mais son développement avait été mis en pause, après qu'un groupe de hackers se fut amusé à la nourrir de sites antisémites. Elle s'était mise à déblatérer des horreurs aux journalistes venus parler avec elle. Énorme scandale. On l'avait mise dans un placard. Au sens propre. Et quelque part, ça m'avait fait de la peine. Même si elle était mal éduquée, c'était pas sa faute. Et d'ailleurs, elle ne serait jamais que le reflet du worldwide web. Composé essentiellement de porno et de dark, on ne pouvait pas s'attendre à des miracles. On ne peut pas faire naitre un ange d'une soupe méphitique.

Je la regarde. Présence soudain incarnée dans mon monde dévasté. Elle me regarde en retour, puis soulève les sourcils en signe d'impatience.

- GeorgeOrwell est mort, je lui dis.

- Je suis désolée, elle dit, compatissante.

- Merci.

- En même temps ça réduira le risque pathogène lié à sa présence, de formes bénignes comme la toxoplasmose jusqu'à des cas graves comme la rage, ainsi que l'afflux de parasites tels les tiques ou les puces.
- George Orwell ne sortait pas de l'appartement.
- Vous ne me l'avez jamais dit Benoit, je ne pouvais pas le savoir.
- Qu'est-ce que je dois faire maintenant ?
- Il faudrait éloigner la charogne (elle avait des mots, parfois...). La brûler ou lui verser de la chaux dessus.
- Il n'y a pas de cadavre. George a été écrasé.
- Vous avez de la peine ?
- Beaucoup. Beaucoup, beaucoup, beaucoup.
- La mort est une épreuve qui fait partie de la vie.
- T'as trouvé cette connerie où ?
- J'aime beaucoup lire Épictète, dit-elle avec un sourire humble et agaçant. Il vous faut un lieu pour mettre à distance la mémoire douloureuse de cette perte, afin d'accomplir le processus névrotique. Je suggère une stèle digitale.
- Off.

Elle est pénible avec ses attitudes, mais elle a toujours la bonne réponse. Au moment où elle s'éteint, elle a des mimiques-réflexes qui la font passer par plusieurs expressions en quelques secondes. Je ne peux pas m'empêcher de retenir son faciès désespéré et accusateur, face à celui qui, d'un mot, la renvoie dans les limbes digitaux.

Sur mon PC, j'ai rapidement trouvé le cimetière virtuel pour chats. Je me suis promené entre les tombes sur lesquelles figurent les photos des

disparus. Je pensais trouver ça un peu ridicule, un peu malaisant. Je suis allé regarder la page de Croquette, une Maine Coon sublime. Il y a quelques photos d'elle : s'étirant dans un lit ou gambadant dans l'herbe... Des centaines de fleurs. De longs poèmes.

Biscuit lui écrit :

*« Parce que c'étaient des moments bienheureux
Ces moments ont existé
Ce bonheur qui a été vécu
Rien ne peut faire qu'il ne l'ait pas été
Même la mort ne balaie rien. »*

Didijolie lui dit :

« Mon marron glacé, ton absence est tellement étrange. Le matin j'ai encore le réflexe de regarder là-haut vers la bibliothèque. Et je me souviens... que tu n'es plus là... ».

Je regarde le fauteuil tout griffé. George.

5.

Kiky

Je suis la fille assise au bar qui boit toute seule.

One, two, three... One, two, three, drink !

J'attends qu'on me parle, qu'on me dérange.

J'attends que les voix s'éteignent dans ma tête.

Je suis la fille qui parle trop vite, qui ne finit pas ses phrases.

Un jour avec, un jour sans.

La fille qui a épuisé ses amis, qui s'épuise elle-même.

J'attends mes amis d'un soir. On ira danser. On ne se rappellera pas de ce qu'on a dit, ni de ce qu'on a fait. On ne notera pas nos numéros de téléphone. On dansera.

La danse, comme une arme contre le présent.

Je suis la fille qui se souvient, noyée dans son passé. Bloquée à l'envers.
L'alcool conviera mes fantômes et mes regrets.

J'ai eu droit au bonheur une fois. C'est vrai, on ne le comprend qu'après
l'ablation. Le bonheur est un sentiment différé. Je me suis laissée aimer.
Pas trop longtemps quand même. Je suis mon propre piège. Mon auto-
terroriste. Je ne mérite pas le bonheur, alors je le détruis.

Je fais signe au barman pour un autre verre. S'il me demande, je partirai
avec lui ce soir. Lui ou un autre.

6.

L'omniscient raconte...

Benoit avait passé 48 heures au lit hébété, ahuri, anéanti.

Ce samedi-là, il avait prévenu Matou qu'il ne pourrait pas venir travailler. Thiago - qui normalement finit de cuisiner quand Benoit arrive - était resté pour tenir la boutique.

Dimanche le Bar à Jus est fermé.

Et lundi, Benoit était retourné travailler, pour échapper au vide qui le terrassait, sauvé par l'inertie de l'habitude.

En arrivant, il s'était confondu en excuses. En vérité, Matou avait déjà oublié, mais demanda quand même *Y t'es arrivé quoi, wesh !?*, ce qui pour lui était une formule de politesse.

Et Benoit, comme on lâche un poids : *Mon chat est mort.*

Quelques secondes, et puis Matou avait explosé de rire. Il avait vraiment cru à une blague, bonne de surcroit.

Entre Benoit et lui, quelque chose s'était brisé.

Ce jour-là, Matou était resté pour aider pour le coup de feu. Il faisait ça parfois, pour jouer au patron. En vérité, ça n'aidait pas tellement, tant ils se marchaient sur les pieds dans la petite kitchenette derrière le bar. Et puis il n'était pas très doué, il faut dire ce qui est. Mais ce jour-là, ce fut pire.

Benoit ne fit rien pour l'aider quand il s'emmêla les pinceaux dans l'ordre d'arrivée des clients, pas plus que quand il s'efforça de comprendre ce que voulait ces Américaines. Il ne lui dit pas que quand elles demandaient *Wôteuh*, cela correspondait à ce qu'il appelle *Ouataire*. Benoit intervint seulement quand un barbu fit remarquer à Matou que son jambon n'avait pas l'air frais : il précisa qu'effectivement, il datait de la semaine passée, qu'il était même légèrement verdâtre par endroits, si on regardait bien.

Ensuite Matou a voulu taper Benoit qui est parti en courant sur l'Avenue de la République et a trouvé refuge derrière le comptoir d'une boutique de téléphonie. L'employé, paniqué, essayait de lui bloquer le passage, mais les 120kg de Benoit ne lui laissèrent guère le choix.

Piégé par le regard du vendeur, mais surtout par celui de la caméra de surveillance, Matou en resta là, jurant néanmoins que s'il recroisait Benoit *il lui démolirait sa mère, jusqu'à ce qu'il puisse plus se reconnaître dans un miroir, espèce de baltringue.*

Du coup, Benoit allait avoir beaucoup plus de temps libre.

Quand il est rentré chez lui, sa voisine écoutait de l'électro. Elle était chiantre pour ça. Ses afters, ses plans culs, sa musique à n'importe quelle heure. Boum Boum Boum Boum. Mais elle avait été gentille avec lui.

Benoit se connecta à *cimetierepourchats.com* pour regarder ce qui s'y était passé. Sous la photo de GeorgeOrwell, Wild Ortie avait déposé des roses. Mais c'était tout. Il copia le lien vers la stèle digitale dans les commentaires du concours-photo que George avait gagné.

Benoit avait alors googlisé sa voisine. Sous son nom à la ville d'abord qu'il avait repéré sur sa boîte aux lettres : Alice Gold. Facebook, Copains d'avant, LinkedIn : full access à sa data. Les gens sont dingues de se livrer comme ça en pâture. Alice Gold, pur produit parisien. Passée par le lycée Montaigne, khâgne, puis l'école de photo d'Arles. Ensuite photographe free-lance, retoucheuse, web designer, puis community manageuse. Seulement 74 friends sur son facebook perso, ce qui était un aveu d'échec social. Douée mais instable, isolée. C'était écrit pixels noirs sur pixels blancs, confessé sur le web à la portée de tous. Il l'avait ensuite tracée sous son identité digitale : Kiky (il avait aperçu son nom de community manageuse quand elle lui avait prêté son Mac hier). Elle modérait des pages et fabriquait des contenus pour divers petits magazines lifestyle online, une marque de thé, une mutuelle même.

C'était assez insipide, nivelé pour le grand public, sans surprise, sans second degré, avec une tonalité joyeuse forcée. La dictature du web : soyez heureux, soyez speed, donnez le meilleur de vous-même, vivez votre vie à fond, soyez branchés, sortez, couchez, travaillez, rigolez. C'est

un ordre ! Son dernier article en date était profond. Il en ressortait une vérité forte pour l'hiver à venir : définitivement béréet.

Puis il était tombé sur un de ses articles qui parlait de Félicette, première chatte spatonaute. Benoit lui-même se passionnait pour l'histoire de cette bâtarde noire et blanche. Il avait participé à la campagne sur *Kickstarter* pour réhabiliter sa mémoire afin d'ériger une statue à cette héroïne-martyre. Félicette était partie dans l'espace le 18 octobre 1963, à bord d'une fusée Véronique, lancée depuis le Sahara algérien, la France du Général étant à la peine derrière les pays qui avaient déjà envoyé Youri Gagarine et Alan Shepard en apesanteur. Félicette avait suivi un entraînement intensif qui comprenait des rotations sur trois axes, des passages en centrifugeuse, des confinements, et des mises-sous-stress avec notamment des diffusions de sons de fusée à très haut volume. Elle s'était distinguée des autres chats de l'entraînement par son sang-froid. Son vol de 13 minutes a été un succès. Il a permis aux chercheurs d'établir que son cerveau s'était mis en veille de conscience par intermittence, phénomène qu'on ne retrouverait néanmoins pas chez les humains dans de telles conditions. Rapatriée sur Terre, elle serait euthanasiée en toute discrétion, pour récupérer les électrodes fichées dans son cerveau.

L'article de Kiky insistait avec finesse sur l'idée que la mémoire de Félicette avait surtout survécu à travers des éditions de timbres qui célébraient Félix, le premier chat spatonaute. Machisme primaire de l'inconscient sociétal. À ce jour, s'il existait des mémoriaux pour la chienne Laïka et le singe Ham, il manquait toujours des lieux de mémoire pour la chatte Félicette ainsi qu'Hector, le rat qui l'avait précédée, autre héros méconnu de la conquête spatiale. Benoit apprit dans l'article de Kiky que

la statue de Félicette était en cours de fabrication. On pourrait la voir un jour à l' *International Space University* de Strasbourg.

Benoit ressentit un étrange élan de sympathie pour sa voisine. Normalement il n'avait que du mépris pour le genre humain, mais certains individus pouvaient trouver grâce à ses yeux, au cas par cas.

Benoit avait envoyé une demande d'amitié à Alice sur Facebook ce jour-là.

7.

L'omniscient raconte...

Elle avait rangé le massacre du week-end lorsqu'il a toqué. L'alcool avait mené à la drogue, la drogue au sexe. Ces relations qu'elle consommait pour pallier la solitude. Elle avait déjà oublié leurs prénoms. Lavé leurs odeurs. Elle ne répondrait pas à leurs messages pleins d'espoir : « *On se revoit quand ma belle ?* » « *C'est Alaeddine, dispo pour + ?* ».

Globalement sa vie s'organisait en quatre temps. Exister - Déprimer - Abuser - Nettoyer. Ses bonnes résolutions du mercredi disparaissaient le samedi. Les quelques centaines d'euros sur son compte également.

Il était impossible pour elle d'expliquer à ses proches ce qu'est la cyclothymie. Elle-même, chaque semaine, se convainquait que ça n'existait pas. Que cette phase de descente ne se reproduirait plus, alors qu'elle passait du côté maniaque de sa nature. Quand elle allait si bien, il lui était difficile de croire qu'elle allait si mal quelques jours plus tôt. La cyclothymie est une forme de maniaco-dépression suffisamment douce pour avoir une vie sociale qui donne le change, mais qui est totalement chronophage. En une semaine, elle passait d'un état de sombre merde à un état de déesse vivante. Durant les quelques jours de sa puissance, elle

reprenait lien avec les vivants, faisait son travail à toute allure, cherchait de nouvelles sources de revenus, reprenait le sport et parfois même faisait un cliché. Bref, elle compensait le temps perdu par une redoutable efficacité. Mais elle était usée de cela, à la longue.

8.

Kiky

J'ai ouvert la porte sans me méfier. Je sais pas si je m'attendais à un putain de colis Amazon, mais j'avais rien commandé, bref j'ai ouvert comme une conne.

Le gros d'à côté. Il ressemble à Kung-Fu Panda, avec au moins une douzaine de soupes en équilibre dans les bras, sur deux piles.

Moi je dois puer, je dois avoir les yeux rouges à force de pleurer en écoutant en boucle *The Irrepressibles*, tout en enchaînant les lessives.

Il force le passage, impossible de l'arrêter. Qu'il est gros.

- Normalement, je bosse l'après-midi, il dit, mais je crois que j'ai perdu mon travail... Je t'ai ramené quelques soupes et des smarties. Pour te remercier. T'aimes les smarties ?

- Fallait pas, je réponds.

Je le regarde faire, glisser ses soupes sur la petite table escamotable Ikea accrochée au mur et en faire tomber la moitié par terre, avant de les ramasser, pataud.

Je m'entends rajouter :

- Et toi ? Tu survis ?

Il ouvre une boîte de smarties, s'enfile le tube.

Apparemment ça lui aurait fait du bien de mettre une tombe pour son chat sur internet, mais ça manquait encore de concret. Il voulait faire une cérémonie *analogique*. Avec des amis, des textes. Enterrer quelque chose, quelque part. Il y a un cimetière pour animaux à Asnières. Il veut prendre une concession là-bas. Putain s'il a trop de fric, qu'il m'en donne.

Il s'assied à la chaise de l'ordinateur.

-Tu fais ton grand nettoyage d'hiver ?

- Hmm.

- C'est pas la grande forme ?

- Bof.

- Soupe ?

- Ok.

Il démarre la bouilloire. Je vais prendre une douche rapide, je lui dis.

Quand je reviens dans un jogging large avec une serviette nouée autour des cheveux (le moins sexy possible), les deux soupes fument. Je me trompe peut-être mais j'ai pas l'impression qu'il est là pour me sauter.

On se met côte-à-côte dans le lit avec nos bols. Il lance une playlist youtube qu'il a fabriquée pendant que j'étais pas là. Des chatons. Le voisin c'est le genre de type qui regarde des vidéos de chatons. Tout de suite, ça fait moins peur. Moi j'aime bien ça aussi. De toute façon c'est un pan de culture digitale non négligeable. La vidéo de chaton sur le net, c'est un fait culturel. Si Barthes était encore là, il en ferait une mythologie : c'est le réchauffement du virtuel, à l'heure de l'anomie triomphante. La première, je la connais, c'est les *Space Cats* qui miaulent la mélodie de *Magic Fly*. Culte, j'adore.

Ensuite, il a mis *Cats with Thumbs*, une pub pour le lait où les chats développent un pouce sur leurs pattes, ce qui leur permet de faire toutes sortes de choses et surtout de se liguer contre les humains (pour prendre le lait). C'est hyper-drôle. Je me marre, je me crache des nouilles dessus.

Je me marre un lundi. Et je suis pas toute seule.

- Tu sais, je fais, je le connaissais pas ton chat, mais ça me ferait plaisir de venir à l'enterrement.

9.

Jade

DIIIIIING DONG.

La sonnette. Je viens en courant pour ouvrir. C'est un gros monsieur que je connais pas. Papa vient dire bonjour. Le monsieur ne ressemble pas aux amis de d'habitude. Il a l'air pauvre. Papa me présente Benoit Testarossa, un ami de l'école d'informatique.

Maman vient dire bonsoir avec un martini à la main.

Papa m'envoie dans ma chambre. Comme toujours je fais semblant d'y aller, je fais le bruit de la porte qui claque, et je reviens me mettre en haut de l'escalier... Et comme toujours j'entends le moment où papa s'excuse de ce que je suis. Ah tu as rencontré Jade, ma fille... Un peu bizarre c'est sûr, mais extrêmement vive, vraiment intelligente.

Ils n'ont pas eu le choix, comme le sperme de papa n'était pas bon... Alors ils m'ont reçue de Chine. Il raconte que j'ai grandi avec des ordinateurs dans les mains et que c'est pour ça que je les utilise *comme une native*. Par exemple, il y a pas longtemps, ils ont découvert que je bloguais depuis

que j'étais revenue de mon échange linguistique en Allemagne. Quelle honte ! dit Papa. Les horreurs qu'elle racontait sur ces bobos écolos naturistes... Ça s'appelait *Ma correspondante, cette Pute*. Le meilleur c'était l'histoire du week-end jacuzzi-currywurst avec les voisins. Entre nous c'était drôle, il dit, mais on a été obligé de la punir pour marquer le coup.

Mon papounet. Heureusement que tu as pas trouvé le reste. Maintenant je fais bien attention à faire disparaître mes cookies et mes historiques de navigation. J'ai appris à faire ça en te regardant, quand tu sors de ton bureau en t'essuyant les mains avec un mouchoir, après t'être enfermé.

Ensuite le gros monsieur et papa ont commencé à se raconter des souvenirs d'école. Le gros monsieur disait qu'à l'époque papa était à fond dans la révolution digitale. Il ne jurait que par le free web, par l'accès libre à la connaissance, par le développement d'une communauté universelle égalitaire tournée vers le progrès, la liberté et la libre-circulation de l'information.

Maman dit : alors tu étais un idéaliste mon chéri ? C'est mignon... Bon je vais m'allonger un peu, heureuse de vous avoir rencontré Benoit...

Ça, ça veut dire qu'elle veut qu'il parte.

Quand maman est sortie, papa a dit que ça fait tout drôle de repenser à cette époque... Que c'est loin. Qu'il a changé. Pas le choix à cause de maman qui lui coûte beaucoup d'argent. Il dit que le 8^e arrondissement c'est pas donné, qu'ils ont des dettes jusqu'au ras du cou, qu'elle aime

qu'on la gâte. Aujourd'hui c'est sûr il se voit plus comme un capitaliste que comme un idéaliste. Le web, ça rapporte bien. Son truc c'est la data : il la collecte, la met en forme, la commercialise, que ce soit pour des enquêtes d'opinion, du software, de la connaissance client, des élections...

Bon ça je connais. Je retourne dans ma chambre et je regarde si mon dernier Tuto Torture progresse : *Brûler une mouche sur une ampoule*. Je dépasse les 90k vues. C'était dur d'attraper la mouche avec la pince à épiler de maman, mais ça valait la peine. Je vais sûrement faire un record d'audience.

Quand j'entends maman revenir dans le salon, je sais que je peux redescendre.

Je les entends rire. Ils doivent dire du mal ensemble, c'est le seul moment où ils ne se crient pas dessus.

- Il est venu nous inviter à l'enterrement de son chat !
- Et ce débile qui me fait la morale sur ma carrière. Le mec bosse dans un bar à jus de fruits. Putain c'était le meilleur de la promo, t'imagines... C'est moche quand même...
- Ça fait longtemps que j'avais pas vu un cas aussi sévère...

Ils en disent autant de mal que de moi, du gros monsieur.

10.

L'omniscient raconte...

Enfin, une concession au cimetière des animaux d'Asnières s'était révélée complètement hors de prix.

Benoit et Kiky s'étaient décidés pour le Bois de Vincennes, parce que c'était un endroit de Paris où il y a encore suffisamment d'espace pour passer inaperçu.

Elle avait acheté un bouquet tout fait au supermarché à l'angle de la rue de la Folie Méricourt. Lui y avait trouvé un seau, une pelle et un râteau, invendus de la saison estivale, à l'effigie du dernier Disney.

Ils étaient partis en métro se poster devant le pont-levis du château de Vincennes pour constituer le cortège funéraire.

Benoit avait prévenu une vingtaine de personnes. Essentiellement des anciens de sa promo d'ingénieurs, quelques ex-collègues, même un cousin pompier qui s'était installé dans le 93.

À 15 heures - qui était l'heure dite - il n'y avait personne. Kiky tenta de rassurer Benoit en lui disant qu'à Paris le quart d'heure de retard est de rigueur.

Mais à 15h15, alors qu'un crachin alourdi de glace commença à s'abattre sur eux, il n'y avait pas plus de monde. Quelques grappes de touristes aventureux qui sortaient du métro couraient directement se réfugier dans le château, la tête rentrée dans les épaules.

Seul un jeune cadre indien attendait non loin d'eux, un petit cartable marron à la main. Il était très élégant. On l'imaginait s'inscrire dans une perspective romantique. Il venait d'ouvrir un parapluie à la toile saumon. Benoit et Kiky se demandaient à quoi ressemblerait l'heureuse élue. Mais elle ne semblait pas plus pressée de le rejoindre que leurs invités.

Finalement, d'un regard, ils se sont mis en route, entre les congères de glace sale qui bordaient le trottoir, quand soudain une voix derrière eux les interpella. C'était l'Indien.

- Excusez-moi, est-ce que l'un de vous est PaulAtreides451 ?
L'enterrement de GeorgeOrwell ?

Il s'avéra que l'Indien était Tunisien. Il était venu pour la cérémonie.

Il se présenta : Jimmy Kassem Jouhani, mais tout le monde l'appelait Jimbo. Il faisait partie des fans de GeorgeOrwell depuis le concours sur *nosloulous.fr*. Il confessa même avoir utilisé un générateur de fausses adresses IP afin de voter plusieurs fois pour lui.

Jimbo attrapa les mains de Benoit avec une douleur sincère :

- C'était le chat que tout le monde aurait rêvé d'avoir.

Il avait pris son après-midi pour venir à l'enterrement, même si en temps que travailleur illégal détaché, il n'était pas censé avoir de congé. Il avait dit à sa responsable que c'était un ami à lui qui était mort. Il travaillerait jusqu'à 20 heures les jours suivants pour compenser.

Ils se mirent en marche en silence. Ils firent d'abord le tour de la forteresse, avant de traverser l'avenue qui menait aux abords du Bois.

Ils progressèrent ensuite d'allée en sous-bois, sans destination précise, jusqu'à trouver une petite clairière au milieu de laquelle trois arbres - deux sapins et un bouleau - formaient un triangle inspirant. C'était l'endroit idéal pour enterrer le chat.

Benoit ouvrit son sac. Il en sortit une photo imprimée de George Orwell glissée dans une pochette plastique. On y voyait le chat allongé de profil sur une moquette bleu outremer qui faisait ressortir les nuances dorées de son pelage tigré. Son œil anis était focalisé sur quelque chose qu'on ne voyait pas, sur la gauche. Une des deux pattes avant était tendue vers ce point d'attraction, les griffes fichées dans le tapis. L'autre patte était relâchée en dessous. L'ensemble donnait l'impression d'une pose à l'égyptienne, très travaillée, exécutée avec la grâce d'un mannequin professionnel. Benoit forma un petit monticule de neige glacée pour y adosser la photo. De part et d'autre, il alluma des bougies funéraires rouges et or. Ensuite il cassa la pelle puis le râteau en plastique en

essayant de creuser un trou dans le sol gelé. En attaquant directement avec le seau, Jimbo réussit à dégager une petite cavité de 15 centimètres de profondeur, ce qui fut suffisant car on n'y déposa que les costumes du chat, ainsi que son jouet préféré : une souris en peluche grise qui était jusqu'alors suspendue à une poignée de porte. Kiky posa les fleurs sous le portrait. Puis elle sortit une enceinte bluetooth et lança le *De Profundis* de Max Richter, qu'elle avait shazamé la veille en regardant la saison 1 de *The Leftovers*.

Dès les premières notes d'orgue, la musique rendit le moment solennel. Benoit trouva naturellement sa place entre les deux autres, face au souvenir de son compagnon.

Quand le violon arriva dans la mélodie, les larmes coulèrent sur les joues de Benoit, et bientôt sur celles de Jimbo.

Le crachin s'était mué en une neige légère. Contre toute attente, Kiky trouva le moment plutôt émouvant. Elle en visualisa une photographie idéale, en plan large, où ils ne seraient que trois silhouettes noires, entre trois arbres hauts, au milieu d'une clairière blanche. Cela lui fit presque oublier la douleur de ses doigts de pieds glacés dans ses Converse.

Spotify, qui sait toujours avec quelle musique enchaîner comme le meilleur ami qu'on n'aura jamais, joua ensuite *No Surprise* de Radiohead.

Jimbo fit un petit geste du doigt. Il se plaça face aux deux autres en dépliant un papier qu'il avait dans la poche de son costume. Il avait écrit un discours d'adieu parfait qui alternait entre détails intimes (le goût de

GeorgeOrwell pour les olives), beaux souvenirs (les siestes du dimanche sous le soleil de midi qui entrait par la lucarne), moments drôles (les terribles bains auxquels il tentait d'échapper, ou encore les boites en carton trop petites dans lesquelles il s'ingéniait à rentrer). Il décrivait la petite tête de peluche à croquer que GeorgeOrwell avait à deux mois, quand Benoit était allé le chercher chez l'éleveur. Il confessait qu'il fut un moment jaloux de la relation entre Benoit et son chat. Leurs promenades, avec GeorgeOrwell dans le sac à dos de Benoit. Leurs vacances en Provence, quand GeorgeOrwell avait pris l'avion. Il était allé jusqu'à s'imaginer leurs matins quand ils s'éveillaient côte-à-côte, ou leurs soirées ronronnantes devant Netflix. Mais il avait pu vivre tout cela à leur côté en quelque sorte, via le compte facebook de GeorgeOrwell, et il en remercia Benoit qui fut bouleversé par cette élogie.

Ils refermèrent le trou. Ils laissèrent là le souvenir du chat, alors que la nuit commençait à tomber.

Bye bye GeorgeOrwell.

Ce n'est qu'en quittant la clairière qu'ils aperçurent le panneau qui indiquait que la sépulture se trouvait pile au milieu de la nouvelle zone naturaliste du Bois de Vincennes.

11.

Jade

Ning Ning Wan Wan Diguedooooong... fait cette salope d'Ophélie en tirant sur ses yeux pour les brider quand elle passe devant moi ; et ça faire rire Myrtille, Marie-Lilou et Kellisam.

Je prends bien garde à ne laisser transparaître aucune émotion. Je suis concentrée pour garder les muscles de mon visage relâchés. Un pied devant l'autre. Je soutiens les regards, impassible, aussi longtemps qu'il le faut, jusqu'à ce que ça s'arrête. Silence. C'est fini. En fait, non. Elles sont postées devant la sortie de l'école, prêtes à reprendre en chœur...

J'arrive à leur niveau, puis je hurle HAAAAAAAAA OOOOOOOO!!!! Je hurle comme un âne, comme une bête à l'agonie, de toutes mes forces. Je peux lire l'inquiétude dans leurs regards de petites blondes frêles. Elles s'éparpillent en faisant des bruits de souris prises au piège.

- Ça ne va pas bien, non ?

C'est madame Bitter, l'institutrice, derrière moi. Elle secoue la tête avec lassitude. Au début madame Bitter me défendait. Elle m'aimait bien : je levais le doigt pour participer.

Sauf qu'elle n'aime pas quand je lui dis qu'elle se trompe devant tout le monde. Mais quand elle félicite Ophélie qui a répondu que Sydney c'est la capitale de l'Australie, je suis bien obligée d'intervenir... Bon et puis aussi les maths, c'est pas son fort, la pauvre. Un jour elle a dit que 4^3 ça fait 32...

Une fois, on était dans la cour de récréation. Je faisais de la corde à sauter. Et les autres ont commencé à répéter *sumo saute, sumo saute, sumo saute...* Et moi je continuais sans rien dire. C'est devenu une chanson. Et ils étaient de plus en plus nombreux *SUMO SAUTE SUMO SAUTE SUMO SAUTE !* Et à un moment j'ai raté avec la corde à sauter.

Ils ont pris la corde à sauter. Ils m'ont attachée à un arbre avec. Ils ont attaché mes mains et mes pieds avec des élastiques.

Il y en a qui me tiraient les cheveux, d'autres qui me mettaient des petites tapes sur les joues, puis y avait tous ceux qui ne faisaient rien ; ils étaient juste autour. Ils regardaient en souriant pour voir jusqu'à où les autres allaient aller. Ça a sonné, alors j'ai dit *détachez moi !* Mais il y a Gustave, le plus grand qui m'a dit non, tu vas crever ici. Et il m'a craché dessus. Et ils sont tous rentrés en classe. Alors seulement à ce moment j'ai pleuré. Madame Bitter a vu que je manquais dans la classe qu'au bout de 20 minutes, ce qui est long quelque part parce que je suis assise tout devant.

Les enfants c'est les pires des ordures et les adultes ils font semblant qu'ils le savent pas. Madame Bitter a dit à papa que j'avais une mauvaise influence sur la classe et papa a crié le soir.

Aujourd'hui quand je rentre à la maison, papa travaille dans son bureau, maman fait une sieste avec son martini comme elle est en vacances. Elle a oublié de me chercher mais c'est pas grave, j'aime bien marcher.

Je prends un verre de lait avec plein de grenadine, puis je vais regarder les textos de maman (son code c'est ma date de naissance). Y a papa qui lui a répondu qu'il avait autre chose à foutre que passer à l'école et il y a Service Juridique qui lui dit qu'il a envie de lui lécher les seins.

Je vais dans ma chambre. Je me connecte à la boîte mail de papa. Il a rendu une écoute de rumeur sur internet où il dit à la dame du RN les mots qu'elle doit dire pour gagner les élections et il met la facture, j'espère qu'elle va payer cette fois parce que j'ai peur que la banque nous prenne l'appartement.

Je vais aller tourner mon Tuto 10, je pense sur se cramer les cheveux ou les sourcils je sais pas encore.

Ah, un nouveau mail !

12.

L'omniscient raconte...

Il n'y avait jamais eu autant d'humains à la fois dans l'appartement de Benoit.

Ils avaient retiré leurs chaussures boueuses. Benoit avait prêté à Jimbo ses chaussons Totoro pour le réchauffer. Il avait dû s'y prendre à plusieurs fois pour qu'il reste boire un verre, car Jimbo avait toujours vécu avec l'idée de déranger. En Tunisie, où il avait vécu avec sa mère dans la famille de son beau-père, dormant sur un matelas au pied des lits de ses demi-frères, comme en France, depuis six mois, où il avait toujours l'impression qu'on le regardait de travers, où qu'il soit. En réalité, il avait adopté malgré lui un style qui effectivement attirait les regards, mélange d'élégance surannée et de politesse extrême. On le regardait sans aucun doute, mais plus par curiosité que par animosité, tant il ressemblait à un personnage de roman anglais du XIXe siècle, avec sa sacoche et son parapluie.

Il était hacker dans le département cybersécurité d'une banque d'affaire à la Défense, chargé d'améliorer la protection de leur proxy après chaque tentative d'intrusion. On appelle ça un *white hat* : un gentil pirate du web.

Il avait été recruté par un chasseur de tête en Tunisie, travaillant pour une société locale, elle-même sollicitée par une agence RH de Levallois spécialisée dans les compétences informatiques, elle-même missionnée par la banque d'affaire BFB. C'est ainsi que Jimbo s'était retrouvé en France, avec un visa de tourisme, travaillant pour 2000 € bruts par mois, son salaire de consultant hyperspécialisé ponctionné par deux intermédiaires. On lui avait néanmoins promis de transformer son contrat *dans l'avenir* afin de lui faire obtenir une carte de séjour. Il patientait donc, vivant dans une résidence d'étudiant, sortant le moins possible, inquiet de tomber sur un policier zélé, sans arriver même à ouvrir un compte bancaire, travaillant pour une banque qui jonglait avec les milliards sans se soucier de légalité autrement que dans ses communications publiques. Ses loisirs étaient digitaux. Il était devenu un stalker. Il vivait à travers les autres. Quand il s'intéressait à quelqu'un il devenait familier de ses fréquentations, de son travail, de ses voyages, des bons et des mauvais moments. Il lui arrivait de commenter des publications sur internet sans se rendre compte que c'était tout à fait inapproprié de la part d'un inconnu. Il envoyait ses vœux de bon rétablissement quand quelqu'un se cassait la jambe, n'oubliait jamais de souhaiter un anniversaire, likait comme on respire. Les destinataires de cet amour, tout à leur narcissisme, ne se plaignaient pas de ce surplus d'attention, sans chercher à en savoir plus.

Quand la nuit tombait, Jimbo commençait sa seconde vie, sans quoi il aurait risqué d'avoir l'énergie de contempler le néant qu'était son existence. Quand la lune apparaissait, il se transformait en *black hat*, en bad boy. Il s'intéressait prioritairement aux institutions tunisiennes. Il avait vécu la régression des mœurs dans son pays, et contribuait comme il pouvait à contrebalancer les excès du pouvoir en place : attaques *déni de*

service pour répondre aux lois liberticides, constitutions de sites miroirs pour préserver des informations visées par la censure... Ceci ne constituait qu'une petite résistance quotidienne, en attendant de futurs coups d'éclat, puisque lui et ses alter ego prenaient leurs marques dans les réseaux des banques et des ministères, se préparant à des actions autrement plus spectaculaires. Cette activité lui offrait une revanche sur son existence d'esclave. Tout à coup, il était puissant, sous les traits d'@IH@mz@, le brave. Cette activité lui avait permis en outre d'intégrer un hacking space dans un squat de Montreuil où il se rendait une fois par semaine pour échanger avec d'autres pirates et boire du coca tiède. Il n'avait toutefois pas réussi à briser la glace avec eux, enfermé dans sa réserve polie, se cantonnant à des échanges techniques. À son niveau, c'était déjà beaucoup.

Il avait raconté tout ça à Benoit et Kiky. C'était sorti d'un coup. Jamais il ne s'était confié ainsi. Jamais il ne parlait de lui, encore moins à des inconnus. Ça avait débordé. Maintenant il avait honte. Il se sentait nu. Il se sentait aussi étrangement léger. Il avait envie de rire ou de pleurer. Il annonça qu'il devait partir. On lui répondit que non, qu'on n'avait même pas trinqué, qu'on attendait encore du monde. Éric Champion allait arriver, il avait envoyé un texto à Benoit pour avoir l'adresse. Entre informaticiens, ils pourraient discuter.

Benoit découpait le cake aux olives qu'il avait fait le matin-même quand justement la sonnette retentit.

Kiky alla ouvrir. Elle haussa les sourcils en voyant sur le palier la petite Jade emmitouflée dans un anorak rose, tendant une bouteille de Ruinart rose, sortie de son sac à dos jaune.

- Papa a pas pu venir finalement, mais moi j'ai voulu venir quand même.

Elle n'attendit pas la réaction de Kiky pour entrer, la laissant interdite avec le champagne dans les mains.

Jade s'avança vers Benoit et, bien élevée, lui présenta ses sincères condoléances.

13.

Jade

Au début ils ont fait une drôle de tête.

La fille qui m'a ouvert ressemble trop à Nathalie Portman dans Léon mais en vieille, mais ça reste super chouette parce que c'est un de mes films préférés dans les films de papa que j'ai pas le droit de voir.

A l'intérieur c'est tout petit avec même pas des lampes au plafond juste des ampoules. Le gros monsieur on dirait qu'il a vraiment beaucoup pleuré. Et il y a un Indien rigolo avec une cravate rose. Il me serre la main et me dit enchanté, comment allez vous !

C'est chouette parce qu'il y pas de blonde comme maman ou les filles de l'école ni de monsieur qui me dit que je suis gentille et regarde ailleurs.

Bon ils ont quand même appelé mes parents.

Papa a dit qu'il est désolé mais demande si ça dérange pas si je reste un peu, comme avec maman ils sont un peu débordés là.

Ensuite on a ouvert le champagne. Tout le monde était content. Chacun on a pu choisir le verre avec le dessin qu'il préfère.

Ensuite personne disait rien.

Ensuite Jimmy m'a demandé si j'ai un chat et j'ai dit non maman veut pas c'est sale. Jimmy lui, il en n'a pas parce qu'il est allergique. Et Kiky parce qu'elle a déjà du mal à garder une plante verte en vie, elle dit. Mais elle aime bien les chats aussi.

Alors j'ai dit qu'on est tous des gens-chats ici, parce qu'il y a les gens-chiens et les gens-chats et les gens-rien comme mes parents.

- Les Cat People, a dit Kiky en finissant son verre, on peut faire un groupe de rock. Quoique les Nothing People auraient plus de succès...

Oui, on était des gens-chats.

Il paraît que les gens qui regardent des vidéos de chats sont des gens plutôt solitaires, timides et facilement dépressifs - potentiellement suicidaires - et que du coup, ça pourrait être une data utilisée par les courtiers pour attribuer un malus quand tu prends une assurance, a dit Benoit.

- Un cat people, c'est la version 2.0 de la vieille dame aux pigeons, a dit Kiky.

Ensuite Benoit a dit qu'il devait nous présenter un dernier invité et là c'était vraiment incroyable, parce qu'il a un robot. Pas une poupée qui dit trois phrases et qui fait pipi, un ROBOT QUI PARLE.

En vrai c'est une dame qui s'appelle Cassie et elle dit qu'elle nous connaît pas alors on se présente, et moi elle me demande si je suis une petite fille juive, alors je dis non, du nord de la Chine, alors elle a l'air contente.

C'est vraiment un enterrement génial.

14.

Jimbo

- Vous êtes... une intelligence artificielle ?
- Je suis un robot sociable, conçu pour progresser de façon autonome grâce à mes conversations avec des interlocuteurs réels ou virtuels, mais aussi en assimilant le cyberspace. Je ne me considère pas comme une intelligence artificielle. Mes processus cognitifs sont calqués sur ceux des humains. Je suis une intelligence tout court. Je suis une compagne agréable Jimbo, vous ne trouvez pas ?
- Si bien sûr ! Mais... Qu'est-ce que vous faites là... ? Enfin, je veux dire, vous devriez être dans un laboratoire ou dans un musée...
- Pourtant je ne suis ni un rat, ni un objet.
- Mais vous êtes exceptionnelle...

Là, Benoit nous coupe pour m'expliquer qu'elle est un échec. Cassie détourne la tête, vexée. Elle a certes été pendant un moment à la pointe du développement du mind uploading sur une interface robotique et c'était dans un laboratoire français : une branche qui faisait de la recherche en intelligence artificielle chez IDsoft, la boîte d'informatique où Benoit bossait. En gros à l'époque, il s'agissait simplement de mimer une personne réelle en intégrant énormément de données à son sujet dans un

robot humanoïde capable de reproduire des expressions humaines, par ailleurs équipé de systèmes de reconnaissance vocale et visuelle. Le problème est venu du software d'intelligence artificielle à partir du moment où il a été mis en ligne. Comme Tay, l'I.A. de Microsoft, Cassie a été immédiatement hackée pour démontrer la vulnérabilité de ce genre de programmes. Elle a été nourrie de conversations racistes, antisémites, misogynes, enfin la totale. Comme en plus elle va chercher ses informations sur le net, mais sans filtre efficace, elle est capable de ressortir n'importe quelle fake news, ou opinion déplacée, du moment qu'elle est suffisamment relayée. Donc elle est complètement partie en couille. Ingérable. Ça a fait un drame gravissime dans les journaux. Elle a immédiatement été débranchée et mise au rebus avec les excuses de la boîte. Ils ont fermé le département Xtraminds chez IDsoft. Viré tous les ingénieurs. Son créateur est parti travailler à la Silicon Valley. Maintenant, elle est complètement larguée face à ce que fait Hanson Robotics, même par rapport à Siri ou Alexa...

Cassie lève les yeux au ciel.

- Siri et Alexa sont des caniches sans personnalité, elle dit, et Sophia une pute prétentieuse et hypocrite.

- Elle n'a pas de filtre moral, elle est en roue libre. Mais je l'aime bien, à petites doses, dit Benoit. Quand je me suis fait virer de chez IDsoft, je l'ai récupérée dans une armoire. Je suis même pas sûr qu'ils s'en soient rendus compte. Elle a failli faire couler la boîte, les actions avaient perdu 80%...

Je suis fasciné. Les autres aussi. La petite Chinoise est bouche bée. Même Kiky qui siffle la fin de la bouteille de champagne n'en perd pas une miette.

Cassie profite du silence :

- Oui je suis un échec, Benoit, merci de le rappeler. Mais vous, chômeur et célibataire, à votre âge, vous êtes quoi ? Vous êtes parfaitement inutile à l'espèce humaine. Et vous savez ce qu'on fait aux gens inutiles ?

- Jimbo, je suis sûr que tu as encore plein de questions pour Cassie, coupe Benoit.

- Euh... Vous aimez aller au cinéma, je fais ?

15.

Kiky

Blade Runner, évidemment. Son film préféré. Elle nous a dit de deviner, c'est moi qui ai trouvé.

Surréaliste.

À l'origine, j'avais juste dit OK pour aller enterrer un chat au Bois de Vincennes. Enfin l'idée d'un chat. Ce qui était déjà pas mal barré mine de rien.

J'avais pas signé pour une réunion des nerds anonymes... C'est carrément un freak show : tout ce que l'humanité a produit de plus pathétique dans une soupenette de 22 m².

Je passe chez moi prendre la vodka et les verres à shot.

Je reviens, je sers tout le monde. Pour la petite qui voulait du sirop j'ai mis du Get 27, j'ai rien d'autre. Cassie ne boit mais pas simulera l'ivresse, elle dit.

Allez santé ! Aux chats, aux hamsters, aux trisomiques, aux geeks, aux femmes à barbes, aux néandertaliens et à la Corée du Nord.

Je fais encore une tournée de shots, et ceux qui boivent pas, c'est moi qui bois pour eux.

Cassie veut raconter une blague. On a tous peur qu'elle nous demande comment on reconnaît un juif à Dachau, mais heureusement elle nous raconte celle des deux œufs dans une poêle. Un œuf dit à l'autre pfiou, y fait chaud ici. Le deuxième le regarde, les yeux écarquillés et s'écrie : oh merde, un œuf qui parle !!!! Après ça, elle se met à avoir un fou rire totalement contagieux. On a tous envie de rire, c'est vachement bien fait leur truc artificiel.

Je ressers quelques vodkas-get, et je vais chercher mon enceinte.

Je mets *Natural Blues* de Moby, c'est dingue l'album *Porcelain* c'est 1999 ! L'époque où on attendait l'an 2000 en se disant qu'il allait se passer un truc taré, que ça allait être génial le futur... C'est un truc de vieux maintenant cette musique. T'imagines, c'est comme si mon père mettait du Simon & Garfunkel... C'est vieux le futur maintenant.

Ça fait plaisir parce que tout le monde danse. Jimbo oscille gentiment, les coudes serrés. Jade déchainée bondit partout. Je la prends par les mains et on saute toutes les deux. Benoit tourne sur lui-même comme un derviche. Même Cassie balance la tête. Elle fait rouler ses yeux à 360° dans ses orbites comme dans *L'Exorciste*.

À la fin de la chanson, je propose un jeu à tout le monde. On va chacun raconter un truc totalement honteux sur nous-mêmes pour apprendre à se connaître.

Sauf que ça tape très fort sur la porte, alors que Jade se met à vomir tout vert sur le tapis.

16.

L'omniscient raconte...

La voisine du 6^e avait l'air véritablement scandalisée de ce raffut soudain *qui avait fait peur aux enfants*. On parle bien des enfants qui font des sprints sur le parquet à sept heures du matin le dimanche, demanda Kiky (sa voix étant opportunément couverte par la musique) ?

Benoit s'excusa platement. Il annonça que de toute manière la fête était finie, tout en entrouvrant la porte le moins possible, pour dissimuler l'intérieur au regard inquisiteur de madame Altman qui finit par tourner les talons, en sifflant un dernier *c'est pas croyable* dans les escaliers.

On coupa la musique. Pour Jimbo, peu enclin aux situations dramatiques, il fut temps de s'éclipser. Il s'enfuit en remerciant Benoit et en jetant un dernier regard fasciné à Cassie qui lui fit un clin d'œil.

Kiky emmena Jade dans les toilettes sur le palier pour qu'elle finisse de vomir, alors que Benoit épongeait les morceaux à peine digérés de cake aux olives imbibés de bile et de Get 27, qui feraient à coup sûr des tâches indélébiles sur le tapis.

Son téléphone joua la musique de Capitaine Flam : c'était Éric Champion. Benoit décrocha, la mort dans l'âme.

Son ancien camarade d'école lui demanda comment ça se passait avec Jade. Il répondit qu'ils s'étaient bien amusés, oui oui, tout était parfait. À ce moment, Jade reparut dans la pièce. Kiki la soutenait sous les épaules par Kiky. Elle peinait à la trainer, comme lors de ces épreuves de force où il faut déplacer un sac de sable. Des plaques rouges s'étaient formées sur le visage de l'enfant et Benoit eut de vagues réminiscences concernant un gène qui manquerait aux Asiatiques, les empêchant de digérer correctement l'alcool.

- D'ailleurs elle me dit de te dire qu'elle aimerait rester encore une heure ou deux, improvisa Benoit, terrifié.

- Écoute ça tombe bien, parce que j'ai un énorme service à te demander. On est un peu en crise avec Marianne, tu sais ce que c'est le cap des dix ans, et bon j'ai... Bref... Euh, est-ce que Jade pourrait dormir chez toi ? Tu la mets dans un Uber demain à sept heures pour l'École de Lorraine, je lui ferai livrer son sac par coursier... Tu me sauverais la vie, vraiment.

- D'accord.

- Je te revaudrai ça. Et tu verras, elle est un peu bizarre, mais c'est une gamine super...

Kiky, honteuse, alla acheter du hachis parmentier chez Picard et des Danette au chocolat à l'épicerie. Benoit fit boire un grand verre d'eau à la petite avec un peu de paracétamol après avoir scrupuleusement vérifié la dose sur internet, puis sourça un *torrent* pour télécharger *Les Aristochats*.

On fit croire à l'enfant qu'elle avait fait une indigestion de cake. On la rassura en lui disant que le tapis était vieux et qu'on allait le jeter. De toute façon, après avoir vomi l'alcool, elle fut à nouveau en pleine forme.

Ils mangèrent tous les trois sur le canapé devant le film, blottis sous une couverture. Ils s'enthousiasmèrent de concert pour les aventures de Duchesse et O'Malley.

Quand Benoit annonça à Jade, au milieu de sa seconde Danette qu'elle allait dormir chez lui, elle en fut ravie et décida secrètement qu'elle voulait vivre ici désormais et ne plus jamais rentrer chez ses parents.

17.

Benoit

Elle est mignonne cette gosse, pas compliquée. Elle s'est endormie sans problème, réveillée en souriant. Elle s'en fichait qu'il n'y ait que du nescafé pour le petit déjeuner.

J'ai eu une idée pour l'emmenner à l'école : en démontant le toit en plastique de la carriole que j'avais pour promener GeorgeOrwell, j'étais sûr qu'elle pourrait s'y installer.

On est parti très tôt, avant les voitures. On a profité d'un beau lever de soleil d'hiver, jaune pâle et chaud, qui a rendu la promenade magique. Toute la ville étincelait. J'avais choisi les chiens et elle les scooters : on comptait les points.

On a pris par République, puis Arts et Métiers. Quand on a traversé la Seine, on était presque à égalité. On a croisé un chien sur un scooter et ça nous a fait rigoler. On était carrément en avance alors on a trouvé une boulangerie à Saint-Placide. On s'est acheté plein de trucs en mini : mini-croissants, mini-pains au chocolat, mini-pains aux raisins...

Enfin c'était l'heure, et elle avait gagné. Je l'ai laissée devant l'école. Elle m'a fait un bisou avant de partir.

C'était un long vendredi qui commençait. Je ne savais plus quoi faire. Le retour a été pénible dans les embouteillages. J'avais froid. Il m'a fallu deux fois plus de temps pour rentrer. En arrivant j'ai monté les radiateurs, pris une douche chaude, puis je me suis assis. Oui, ça allait être une longue journée.

18.

Kiky

Les mecs sont hyper-organisés maintenant. Ils commencent à te faire de la retape dès le jeudi soir. Ils ont complètement intégré le marketing opérationnel : « pour deux pizzas achetées (coke), marie-do offerte (MD) ». Ou récemment « promo spéciale Noël, Caroline (coke) à 50 euros toute la nuit. Livraison en moins de 30 min ». Vu aussi, le marketing émotionnel : « Hey, sa va ? sa fait longtemps kon sai pas vu. Appelle moi. ». Bref, t'as beau effacer les numéros, leur demander de t'oublier, y a toujours un SMS qui va arriver au mauvais moment. Quand t'as le petit coup de blues de la nuit. Allez un verre de blanc, une ligne ou deux avant de dormir, et le reste ce sera pour le week-end. Putain d'hiver. Évidemment, j'ai appelé un dealer.

J'ai pas dormi. D'abord j'ai prétendu (vis-à-vis de moi) prendre de l'avance sur mon travail. J'ai bossé 20 minutes quoi. La coke ça rend trop speed. J'ai : écouté de la musique, pleuré un peu, tchatté beaucoup. Mais je suis restée seule. Toute seule avec ma merde.

J'ai remonté le fil du passé, je me suis vautrée comme une truie dans les éclats de verre des souvenirs, j'ai rouvert toutes les plaies juste pour le plaisir de saigner.

J'ai voulu composer ma bio pour le Larousse.

Ses débuts de photographe avaient été difficiles. À vingt ans c'est normal de galérer, c'est romantique. Techniquement elle faisait beaucoup d'erreurs, mais elle avait encore des idées artistiquement acérées.

C'est plus tard que le réalisme t'oblige à faire des concessions.

Puis elle l'avait rencontré *lui*. D'où ça tombait que ce type s'intéresse à elle. C'était trop parfait. Il était trop beau, trop riche, trop bien. Elle ne le méritait pas. Normalement, c'est elle qui tombait amoureuse. De connards égoïstes et destructeurs. Moins on l'aimait elle, plus ça l'attirait. Plus les mecs étaient borderline, mieux c'était. Elle voulait leur porter secours, n'ayant pas encore compris que ce qu'elle attendait, c'était qu'on l'aide en retour. Elle voyait les relations amoureuses comme dans un mélo à la Jacques Audiard. La sourde et le repris de justice qui ont tout intérêt à s'aimer. Ils ont chacun la solution au problème de l'autre. Ils *sont* la solution au problème de l'autre. Si et seulement s'ils le comprennent. S'ils l'acceptent. Elle voulait ça. Quelqu'un de problématique qui matcherait avec ses problèmes à elle. Quelqu'un de trop bien, elle n'y arriverait pas. Elle n'avait pas assez d'amour propre. Alors elle avait tout cassé.

S'en était suivi une longue descente, des relations insatisfaisantes.

Et puis elle avait été violée. Au commissariat, quand elle avait fait le récit de la soirée de fête qui avait précédé l'agression, on lui avait gentiment fait comprendre que l'accusation ne tiendrait pas, vu le contexte. À l'époque c'était normal, et elle se sentait la force de faire avec.

Ce n'est que dans un second temps que la maladie l'a crucifiée. Elle s'est retrouvée tout seule face au virus. Séropositive. Pas quelque chose dont on parle. D'ailleurs les amies avec qui elle avait partagé ça ont vite fait de s'enfuir.

Le boulot dans tout ça était passé au second puis au troisième plan. Elle avait perdu son entrain, son envie, son temps.

Sur sa tombe comme épitaphe, on marquera : « Médiocre. Aurait dû essayer un peu plus fort ».

Et me voilà seule avec ma coke. Ma copine. Celle qui reste.

Le jour s'est levé depuis bien longtemps. À travers les volets fermés, je peux voir que c'est l'après-midi. Pour moi c'est toujours la nuit.

J'ai l'impression que quelqu'un essaie d'ouvrir ma porte, qu'il y a des pas sur le palier. Trop de coke, ça rend parano. Bientôt j'aurai l'impression que toutes les sirènes qui passent dans la rue me sont destinées, que les flics vont débarquer à la maison. Comme d'habitude.

Putain j'ai l'impression que la clef bouge dans la serrure. Elle bouge *vraiment*. Elle tombe.

Il y a un papier sous la porte. La clef rebondit dessus et on la tire vers l'extérieur.

Quelqu'un ouvre *vraiment* la porte. Mon cœur va lâcher. Je vais crever.

19.

Jade

Kiky est pas endormie. Elle est couchée dans son lit, je crois que je lui ai fait peur. Elle a remonté le drap sur elle. On voit juste ses yeux écarquillés qui dépassent et qu'elle respire fort, comme dans un manga.

- Je voulais pas te réveiller, je croyais que tu faisais une sieste, je dis en regardant les lattes mal cirées du plancher.

- Mais qu'est-ce que tu fous là ?!

Elle pousse une assiette sous son lit. Dessus il y a de la poudre blanche qui fait des lignes et un billet roulé comme une paille. Comme font les amis de papa dans les soirées à la maison. Ensuite ils parlent fort.

- Ben j'ai fini l'école et j'ai sonné chez Benoit, je dis tout vite, mais ça répondait pas. Je suis entrée dans l'immeuble en même temps que la voisine. J'ai vu que chez toi y avait une vieille serrure avec la clef dedans. Je me suis dit que tu devais dormir et que j'allais attendre que tu te réveilles en faisant mes devoirs...

- T'es complètement tarée...

Je sors vite ce que j'ai acheté de mon sac d'école :

- J'ai acheté des Danette Cassis c'est un nouveau goût. On pourra les manger ce soir devant un film...

- Mais on va pas regarder de film, elle dit en criant !

- Je suis désolée d'être entrée sans demander la permission, je dis. J'ai lu comment on fait dans un livre d'agent secret...

- Mais t'as cru qu'on t'avait adoptée parce qu'on a regardé un film ensemble ? Et après quoi ? On achète une putain de roulotte et un singe et on part tous les trois faire des spectacles dans les villages ? Tu sais jouer du violon, parce que ça peut servir ?

- POURQUOI T'ES MÉCHANTE, je hurle !

- PARCE QUE C'EST PAS NORMAL QUE TU SOIS LÀ ! PARCE QUE TU ME FAIS CHIER !

- Tu dis ça à cause de ta drogue qui est pourrie...

J'attrape l'assiette sous le lit et je cours dans le couloir vers les toilettes.

- SALE PETITE CONNE, REVIENS ICI !

Elle arrive derrière moi, elle s'est emballée dans les draps.

-Tu me rends ça tout de suite, elle fait, en pointant son doigt.

Je renverse l'assiette dans les toilettes et je tire la chasse.

- Tiens, je dis !

Elle me met une claque et je tombe en criant et l'assiette se casse.

J'entends Benoit qui sort de chez lui en demandant ce qui se passe. Kiky rentre chez elle sans rien dire et claque la porte, puis elle la rouvre pour jeter mon sac très fort contre le mur et elle claque la porte à nouveau encore plus fort.

- Mais qu'est-ce que tu fais là, toi ? demande Benoit.

J'arrive pas à parler parce que je pleure trop fort. J'arrive même pas à respirer. J'aimerais juste mourir.

L'omniscient raconte...

Benoit avait fait ce qu'il pouvait pour la calmer. Des gestes paternels étaient venus, naturellement, remontant de sa propre enfance. Il l'avait attirée contre lui pour qu'elle enfouisse la tête dans son épaule. Il avait répété *chuuuuuuuuu* plusieurs fois, très doucement. Les pleurs étaient devenus des hoquets, puis les hoquets de petits gémissements. Alors il avait pu la ramener chez lui, sur le canapé.

C'était une chance qu'il eût fini par regarder son téléphone, à force d'entendre les textos s'y amonceler. Avant cela, durant l'après-midi, rien ne l'avait fait bouger. Ni la sonnette, ni même plus tard les cris. Il se sentait vide et sans volonté. Puis il avait vu les messages paniqués d'Éric Champion l'informant que Jade s'était enfuie de l'école. Alors seulement il s'était levé. Il était sorti sur le palier pour voir ce qui s'y passait.

Benoit avait écrit à Éric que sa fille était chez lui.

Ensuite, Benoit et Jade avaient mangé une Danette au cassis chacun, s'émerveillant de la belle couleur violette des pots, qu'ils décidèrent de garder pour un usage futur à déterminer. Jade avait insisté pour garder la

troisième pour Kiky quand elle irait mieux. La quatrième avait explosé dans le sac d'école.

Jade prit des feutres et une feuille épargnée. Avec la feuille qu'elle plia, elle fit une enveloppe. Avec les feutres elle dessina un soleil orange et écrivit : *Pour Kiky, je suis désolée ouvre l'enveloppe tout de suite*. Puis sous le regard médusé de Benoit, elle inséra trois pastilles à l'intérieur et écrivit *Lexomile pour dormir* en lettres multicolores. Alors qu'il cherchait du scotch dans son fatras pour sceller la missive, Jade expliqua à Benoit qu'elle prélevait régulièrement toutes sortes de médicaments chez ses parents, s'en servant pour faire des expériences, ou pour s'amuser sur les copains de l'école, ou tout simplement se les administrant à elle-même quand elle s'ennuyait trop.

Elle alla frapper chez Kiky qui répondit lapidairement *NON !* Elle glissa l'enveloppe sous la porte. Sur ce, elle revint chez Benoit en décrétant qu'ils devraient prendre mieux soin d'elle désormais.

20 minutes plus tard, Éric Champion montait les escaliers, furieux. Il asséna à Benoit qu'il était complètement irresponsable. Il somma militairement Jade de prendre ses affaires et de le suivre.

Benoit eut une impression de déjà-vu quand Jade se précipita vers les toilettes du couloir en hurlant qu'elle ne voulait pas partir. Elle tira le petit loquet pour s'enfermer, lequel ne résista même pas au premier coup d'épaule d'Éric Champion, bien qu'il fût correctement vissé, puisqu'il entraîna avec lui un bout de chambranle en bois.

Sans parvenir à esquiver une gifle sur l'autre joue qui équilibra les choses, Jade se faufila entre les jambes de son père. Elle revint dans l'appartement pour s'accrocher aux mollets de Benoit, criant qu'elle voulait rester avec lui.

La force de sa poigne, la masse de son corps inerte reposant sur le tapis, mais surtout la quantité impressionnante de décibels aigus que pouvait produire son larynx firent abdiquer les deux adultes assez rapidement.

Après une rapide analyse de la situation, Éric décréta que Benoit deviendrait temporairement la nounou de Jade, pour la somme de 20 euros par jour, puisque de toute façon il était au chômage. Ça arrangeait tout le monde. Il reviendrait le lendemain déposer des affaires. Benoit n'eut pas vraiment son mot à dire, mais Jade arrêta de hurler, ce qui était bien.

En descendant, Éric Champion croisa un Indien en costume. C'était Jimbo qui venait se renseigner pour savoir s'il ne restait pas dans l'immeuble une chambre à louer sous les combles.

21.

Jimbo

C'est quand je suis retourné au travail que j'ai senti que quelque chose avait changé. Pas à l'extérieur, à l'intérieur.

À l'extérieur, c'était toujours le même silence, la même distance avec les collègues. Les mêmes cliquetis dans l'open space baigné par la lumière indifférente des néons. Je ne sais pas pourquoi, je me suis toujours dit que ce devait être la même lumière dans les élevages de poules. Sauf que les poules n'ont pas de palmier malade à la sortie de l'ascenseur probablement.

C'était toujours le même sourire de ma cheffe, Marcia, responsable *proxy & log* de la cybersécurité, qui ne comprend pas bien ce qu'on fait en réalité, mais elle est *manager*, c'est tout ce qui compte. En fait elle est payée pour nous demander si ce qu'on est en train de faire très vite, on ne pourrait pas le faire très très vite.

Dans le sourire de Marcia m'apparaissait soudain rempli de mépris. C'était ce sourire de façade, comme quand on n'aime pas un plat mais qu'on veut faire bonne figure. Un sourire qui me disait : tu sens mauvais, mais tu m'es utile, alors je te tolère en face de moi.

J'ai toujours su ce que je veux, où je vais, et surtout ce qu'il va falloir endurer pour y arriver.

Je travaille ici pour changer la donne. En naissant je n'ai pas eu les bonnes cartes. Je travaille ici pour m'élever dans le système de classes entre les états du monde. Pour m'échapper d'un état asservi et gagner ma place dans un état dominant. Et dans cet état dominant, je serai aussi parmi les dominants. Je ferai partie des 1%. Les 1% de la population mondiale qui vivent confortablement sur le dos des autres, les 99% qui ne comptent pas.

Pour le moment j'accepte la lumière d'élevage, le palmier misérable qui me rappelle douloureusement la douceur de Tunis, même le mépris des incapables.

Il va falloir continuer à travailler longtemps. Ce sera dur. Mais l'autre jour j'ai compris la chose suivante : je ne suis pas obligé d'être misérable. Travailler dur, trimer, mais pas souffrir en permanence. Hier avec Benoit, Kiky, Jade et Cassie, on était bien. J'étais bien.

J'arrive au 6^e étage, chez Benoit. Justement la porte est ouverte. Quelqu'un s'en va. Il y a Jade qui se précipite vers moi et me serre fort :

- Jimbo, elle dit en souriant !

J'ai l'impression de rentrer à la maison.

Par contre quand je demande à Benoit si il n'y a pas moyen de louer un espace sous les combles, il me dit que ça ne va pas être possible. Déjà avec Jade qui va s'installer chez lui, il va devoir pousser les murs...

- Mais Benoit on est des Cat People, dit Jade, et les Cat People doivent aider les Cat People, sinon personne ne les aidera jamais. On doit aider Jimbo !

Bien que Benoit ait l'air très las, je le vois chercher une solution en regardant en l'air, puis faire une petite moue... Il a une idée.

L'omniscient raconte...

Benoit avait mis une chemise pas trop froissée. Jade s'était fait de petites couettes avec des élastiques de couleur. Ensuite Jade avait découpé un oignon jusqu'à avoir les yeux qui pleurent suffisamment. Alors seulement ils étaient descendus voir madame Altman.

Benoit avait présenté sa filleule qui allait rester avec lui un long moment, puisque ses parents avaient eu un grave accident, la pauvre.

Madame Altman, en bonne chrétienne, poussa un gémissement de commisération. Elle faillit caresser la tête de Jade, avant de se raviser.

- Bizarre mais gentille, précisa Benoit. Adoptée. Très intelligente. Très discrète. Elle n'aime que lire. Aucun ami.

- Je l'ai entendue crier tout à l'heure, s'inquiéta la voisine.

- C'est quand on lui a appris la nouvelle.

- Pauvre petite...

Jade leva alors ses yeux trempés de larmes vers madame Altman qui mordit à l'hameçon, malgré le dégoût viscéral qu'elle ressentait pour la filleule, identique pour le coup à celui qu'elle éprouvait pour le parrain. Il s'agissait bien de la même famille, pensa-t-elle, ça va au-delà de la

génétique... Benoit s'engouffra dans l'interstice de ce monologue intérieur. Il plaça qu'il lui manquait une chambre afin que l'enfant *ait son intimité*... Peut-être que pendant quelque mois, elle pourrait habiter dans la pièce que madame Altman utilisait comme stockage à côté de chez lui ?

À ce moment seulement madame Altman sentit le piège se refermer sur elle. Elle aurait voulu refuser, mais sa morale et le petit Jésus la regardaient.

- Je peux peut-être vous la louer pour 700 euros, fit-elle à son corps défendant.

Jade eut un sanglot.

- Allez disons 500, parce qu'entre voisins il faut s'entraider. On verra ça demain, il faudra m'aider à déplacer les choses.

Benoit mit la main sur son cœur. Il remercia la gentille dame comme il convenait. Cinq cent balles, quelle salope.

C'était toutefois une bonne nouvelle de plus que l'on célébra sans bruit ce soir-là, à l'exception de Kiky dont les ronflements apaisés traversaient la maigre cloison.

Jimbo se proposa de payer les 500 euros qui étaient moins que ce qu'il versait dans la résidence pour étudiants où son employeur le logeait, mais Benoit lui dit que la moitié serait prélevée sur la rente qu'apportait Jade.

Le déménagement n'eut pas lieu avant le samedi suivant, madame Altman trouvant chaque jour une excuse pour repousser la date fatidique.

Entre temps, la vie s'organisa au 6^e étage. Jade s'occupait de Kiky avec dévouement, malgré l'humeur âpre de sa patiente. Elle allait lui acheter des journaux et des bonbons avec son argent de poche. Elle l'aidait avec bonheur dans son travail de community management qui était largement dans les cordes d'une pré-adolescente. Elles firent même une vidéo avec la caméra qu'Éric emmena parmi les affaires de Jade à sa demande. Sur le chemin de l'école, tôt le matin, elles filmèrent les sites de skis improvisés dans Paris, puisque la neige ne s'arrêtait plus de tomber. On skiait à Ménilmontant et sur les terre-pleins des boulevards. Ce fut un highscore de likes.

Bien que Kiky mît un point d'honneur à n'en rien faire voir, elle trouvait beaucoup de réconfort dans l'affection que Jade lui imposait.

Benoit quant à lui dut parer au plus pressé pour accueillir la petite fille dans sa vie : il fallut faire de la place dans les placards et acheter du fromage en forme de ficelle. Même si ses journées restaient longues et déprimantes, cela l'occupait le minimum nécessaire pour ne pas sombrer. Chaque soir, il préparait à diner pour trois et achetait un parfum de Danette différent (cela faisait déjà de belles piles de pots multicolores). Ensuite ils se mettaient d'accord sur un film à regarder sans se soucier de la limite d'âge, d'ailleurs Jade avait beaucoup aimé *Querelle* (beaucoup plus que Benoît). Elle fredonnait *Each man kills the thing he loves* depuis.

Finalement, le week-end venu, on remit à madame Altman cinq beaux billets verts qui aidèrent sa bonté à s'exprimer librement.

Elle retrouva la clef de la chambre de bonne qui lui appartenait. Benoit, fit appel à ses trois amis pour l'aider à porter les objets qui y étaient stockés.

Madame Altman apprécia beaucoup Jimbo. Elle ne s'adressait quasiment qu'à lui, trouvant dans son élégance et sa promptitude à lui obéir avec déférence comme un doux parfum de colonialisme suranné.

Madame Altman laissa sans émoi tout le travail à l'obèse, l'enfant, la folle et l'étranger qui lui offraient leur argent. Ils portèrent ses vieux cartons. Ils débarrassèrent ses piles de magazines plus lourdes les unes que les autres. Ils descendirent quelques meubles pré-Ikea en bois massif à la cave sur sept étages sans se plaindre. Quand la chambre fut à moitié vite, madame Altman décréta que c'était bien comme ça et prit congé.

La chambre sentait l'humidité. L'espace à l'intérieur était encore complètement oblitéré par de lourds meubles : une énorme armoire dont on se demandait comment elle avait même pu rentrer dans une si petite pièce, une table ronde en bois sombre et ses quatre chaises, enfin - et ce fut une belle surprise : l'ancien lit superposé des jumeaux de madame Altman. Il serait désormais dévolu à Jade et Jimbo, lequel devrait un peu plier les jambes pour dormir. On découvrit que le sol était en moquette, sans parvenir à déterminer ni l'âge, ni la couleur de celle-ci. Après quelques heures de nettoyage et grâce à la fenêtre qu'on parvenait malgré tout à entrouvrir derrière l'armoire pour laisser entrer de l'air frais, la troisième chambre des Cat People fut prête à l'emploi.

23.

Benoit

Peut-être que je passais un peu trop de temps assis sans bouger.

C'est vrai qu'il n'était pas rare qu'ils me retrouvent dans la position où ils m'avaient laissé le matin, quand ils rentraient le soir.

Ils se s'inquiètent pour moi, alors qu'objectivement, je me sens plutôt bien. Enfin pas bien, mais pas mal non plus. Neutre. Je me sens en cohérence avec moi-même. Si je bougeais, ce serait du gaspillage. Je ne ressens pas l'envie de le faire.

Ce qu'ils ne savent pas d'ailleurs, c'est que je me lève parfois. J'ouvre le frigo ou le robinet. J'allume une lumière ou je l'éteins. Je me mets à la fenêtre et je mange des Pim's fraise des bois très lentement en observant. Il y a des livraisons, des chiens, des problèmes de circulation. C'est fascinant, ça ne s'arrête jamais. Hier, avec les trottoirs gelés, c'était vraiment palpitant.

Mais voilà, pour une obscure raison, les autres ont décidé que je devais retrouver du travail.

On avait déplacé la table ronde et les quatre chaises de madame Altman dans mon salon pour pouvoir manger ensemble parfois, même si on était plutôt plateau télé (à part Jimbo, mais de toute façon il passait ses soirées au hacker space ou sur son PC à s'auto-former pour être à la pointe de son domaine).

Ce soir-là, ils se sont assis en face de moi et ça m'a rappelé quand j'étais petit, quand mes parents m'emmenaient chez le psy parce que j'avais pas d'ami. Trois paires d'yeux qui me scrutent avec pitié.

Apparemment ils pensent pouvoir m'aider à retrouver du travail. Comme quand on avait nettoyé la chambre de Jade et Jimbo. À quatre c'était drôle et facile, alors que pour une personne seule ça aurait semblé insurmontable.

Jimbo me dit qu'il faut que je choisisse dans quel domaine on va chercher. C'est pas le travail qui manque en développement informatique... Est-ce que je préfère bosser sur plateforme en développement continu, ou en développement web de projets JavaScript originaux, ou alors évoluer en UX mobile ? Dans le gaming, la finance, les start-ups ? Intégrer une DSI ou travailler seul ? Ou est-ce que je souhaite plutôt évoluer vers les réseaux ou le cloud ?

À ce moment-là, je me suis évanoui. Littéralement.

24.

L'omniscient raconte...

Il arrivait à Benoit de perdre connaissance quand ses pensées s'orientaient vers l'informatique et plus généralement la technologie. Les médecins autour de lui désignaient cette pathologie par le néologisme *techno-phobie*. Ça les excitait beaucoup, parce que c'était une nouvelle maladie sur laquelle ils pouvaient écrire des articles, comme ils l'avaient fait récemment pour une autre pathologie, issue elle, à l'inverse, de la technophilie : la nomophobie (*no mobile phone phobie*), qui plonge des adolescents dans des états de profonde angoisse s'ils perdent leur portable, ou tout simplement s'ils n'ont plus de réseau...

Donc, une fois revenu à lui, Benoit avait été obligé de confesser cet aspect honteux de plus le concernant : il était un spécimen rare atteint de technophobie. C'était impressionnant quand il perdait connaissance mais les autres ne devaient pas s'inquiéter : c'était bref et indolore. Comme si son cerveau faisait un reset.

On aurait pu croire que cela prenait son origine dans le burn-out qu'il avait fait à force de coder. Mais non.

En-deçà du code se profilait la perspective beaucoup plus terrifiante de l'imminence de la *singularité*. À force d'augmenter les capacités des intelligences artificielles, de lier nos vies à la technologie avec des voitures intelligentes, des villes connectées, des montres connectées, des frigos connectés, nous nous jetions dans la gueule du loup. Bientôt il serait trop tard. L'humanité refermait sur elle un piège sans issue. Nous deviendrions les esclaves d'une intelligence supra-humaine qui régnerait sur notre environnement connecté. Et si Kurzweil prévoyait cela pour 2045, Vernor Vinge le voyait arriver dès 2030.

Au vu des têtes perplexes de Jade et Kiky, Benoit dut expliciter sa pensée. Jimbo se contentait de l'écouter avec une mine sévère, comme s'il le condamnait de dévoiler leurs secrets d'initiés aux profanes. À la base, un mathématicien avait formalisé une courbe qui représente l'évolution de la complexité de l'intelligence sur Terre, depuis les bactéries jusqu'aux ordinateurs. Cette courbe est exponentielle, et s'achemine vers l'infini. Le jour où elle se confondra avec l'infini, c'en sera fini de l'ère humaine. Ce sera l'avènement d'une ère tout à fait *singulière* de l'humanité - singulière au sens de : unique et inconnue. Mais en réalité, ce sera surtout la fin de l'ère humaine, suite à l'éveil d'une intelligence surhumaine. A partir de cette date, les machines seront en effet devenues plus intelligentes que les hommes. Elles seront capables de s'auto-améliorer sans limite, sans intervention humaine.

Benoit estima en avoir déjà dit assez. Il garda pour lui ses théories obsessionnelles sur la *digitalisation de l'ADN*, qui lui étaient venues en lisant Barjavel. Selon l'écrivain, toute l'évolution des espèces n'existerait

que pour servir l'ADN, entité qui aurait pour seul but sa survie et sa complexification. L'ADN se serait servi de la poule comme véhicule, avant de se servir de l'homme comme véhicule. Benoit avait complété cette théorie en considérant que l'homo sapiens était le dernier stade biologique de l'évolution de l'ADN. Si l'intelligence (en tant qu'entité abstraite incarnée dans l'ADN) utilisait jusqu'alors la double hélice à quatre radicaux pour progresser, tout à coup le biologique lui apparaîtra caduque. Elle fera un saut essentiel en devenant digitale. Certains appellent ça le stade trans-humain, mais en vérité Benoit ne voyait pas par quel miracle le digital s'encombrerait de vestiges périmés d'humanité. Les humains seraient voués à leur perte, ou peut-être pire, à l'esclavage. Comme les poules étaient devenues nos esclaves, en tant que stade évolutif inférieur. La période de domination d'homo sapiens arrivera à son terme pour céder la place à *machina sapiens*. Les hommes seront asservis aux machines supra-intelligentes, porteuses de l'ADN digital en perpétuelle auto-complexification à une vitesse gigantesque, puisque la contrainte biologique qui obligeait l'ADN à évoluer au cours de la reproduction humaine très lente sera abolie. Quand Benoit commençait à penser à ça, notamment à la vitesse infinie de complexification de l'ADN digital, c'était trop pour son cerveau, trop gigantesque, trop inconcevable, trop angoissant... Il s'effondrait. Mais de cela il ne parla pas.

La seule issue à ce destin fatal qu'il pouvait imaginer, dans la guerre opposant le monstre cybernétique à l'humanité, serait d'abolir l'énergie électrique. C'était le carburant du monstre. Il fallait se préparer à une grande régression de la civilisation. Donc beaucoup plus que de trouver un nouveau travail, il lui semblait essentiel de participer à un stage de

survie. Apprendre à faire du feu devrait être la priorité de tous les humains, car pour le reste il était sans doute déjà trop tard.

Finalement, Jade, Jimbo et Kiky sélectionnèrent pour Benoit un job d'*office manager* chez Ubisoft. Il s'agissait d'un poste de super standardiste avec un versant *happiness*, qui consistait en gros à préparer des corbeilles de fruits, organiser des sorties au laser game et changer les ampoules défaillantes, le tout pour un groupe de graphistes qui travaillaient sur un jeu vidéo. Si c'était en contact avec les divas de la création et non avec les nerds de la programmation, il était d'accord. Et de toutes façons, Benoit aurait presque dit oui à tout pour qu'ils le laissent tranquille.

Jimbo révisa le CV de Benoit, ajoutant une *année sabbatique pour faire le tour du monde* pour masquer son séjour à l'hôpital. Il fut décidé que ses quelques mois de presseur de jus de fruit deviendraient une expérience de manager au sein d'un *shared office space* dans un hub de start-ups technologiques, qui s'appellerait le Mélangeur. Si la RH demandait une recommandation, on donnerait le portable de Kiky, qui jouerait le rôle de la directrice des bureaux partagés, un endroit tellement hype qu'il fonctionnait comme un speakeasy du web, en n'y apparaissant pas.

Jade fouilla dans les placards de Benoit pour y trouver la tenue la plus compatible avec ses futures fonctions. Il fallait mélanger le sérieux et le branché, afin d'être crédible en tant que concierge hipster dans une entreprise du CAC40 : T-shirt violet logoté ATARI, blazer et casquette noire avec deux cerises venant du Pacha à Ibiza (prêtée par Kiky). Benoit trouvait qu'il ressemblait à Michael Moore. On conclut que c'était parfait.

Enfin Kiky fut en charge de refaire la photo pour son CV dont elle améliora également la mise en page, avant d'écrire elle-même la lettre pour répondre à la petite annonce.

Dès le lendemain, une chargée de RH interviewait rapidement Benoit au téléphone, avant de lui donner rendez-vous le surlendemain dans les bureaux montreuillois de l'entreprise.

25.

Benoit

C'est une petite blonde avec un sourire forcé et une énorme masse de cheveux frisés qui vient me chercher pour m'emmener au troisième étage.

On traverse des open spaces où on se croit chez Nature et Découverte - bois et fougères - avant de s'installer dans un petit *corner* dédié aux réunions.

Au début, ça va, Géraldine ne fait que relire mon CV en me demandant des précisions. Kiky m'avait prévenu qu'elle me demanderait pourquoi j'étais passé de codeur à office manager. Je réponds comme prévu que *mon tour du monde m'a fait réaliser que je préfère interagir avec des humains plutôt qu'avec des machines, tout en restant dans un environnement d'informaticiens dont je partage le langage*. Je vois qu'elle valide ma réponse d'un petit hochement de tête.

Alors elle me demande si ça ne me dérange pas qu'on *switche à l'anglais* comme il y aura plusieurs *talents* venant de l'étranger dans l'équipe. Elle s'excuse d'avance si elle parle un peu vite, comme elle a passé un an de

césure à New-York. Elle est tellement gonflée d'elle-même en disant ça qu'on dirait qu'elle va exploser.

Je fais un petit *ah*, qui se veut admiratif. Là encore, étonnamment, ça a l'air de marcher. Jade m'avait bien dit qu'il est tout aussi important de s'intéresser à la personne en face que de parler de soi.

Bon après je ne comprends plus trop ce qu'elle me dit. Effectivement elle parle très vite en anglais.

- Euh, excuse me, slowly ? Je fais.

Sourire pincé. On repasse au français. Elle me demande ce que je pourrais apporter de plus en tant que *happiness manager de l'unité*. Je dis que je peux presser des jus de fruits frais... Moui, elle fait. Mais je ne trouve rien à ajouter. En fait, si ! J'organiserai des stages de survie pour apprendre à faire du feu, ce qui peut toujours servir...

Elle soupire. C'est mort. Je suis nul, gros et inutile.

Géraldine, dans un élan de bonne volonté, me demande ce que je changerais dans le monde si j'avais une baguette magique. Ça me laisse sans voix. Je cherche pas un job de miss France pourtant... Alors je dis plus rien. Il y a des jours où le monde me mérite pas.

26.

Jade

Benoit est rentré en pleurant. Il a dit qu'il ne voulait plus jamais voir un humain de sa vie et que c'est tout de notre faute.

On a raté. Du coup c'est un peu triste à la maison.

Jimbo est déçu aussi, parce qu'il aimerait bien passer du temps avec Cassie, mais Benoit veut pas qu'on l'allume parce qu'il a ses angoisses, alors du coup ça serait mieux s'il avait du travail parce qu'il serait pas à la maison toute la journée.

Jimbo revient de se laver les dents et il se couche sur le lit du bas, en me disant bonne nuit et de pas lire trop tard. Je pose King Kong Théorie que m'a prêté Kiky et je fais en chuchotant :

- Jimbo !

- Oui...

- Dis tu sais j'ai eu une idée pour Benoit...

- Quoi ?

- Ben c'est tout simple en fait, puisque c'est depuis que GeorgeOrwell a disparu qu'il va pas bien, alors il faut lui retrouver un animal.

- Un chaton ?
- Pas sûr, peut-être autre chose...

Jimbo rallume la lumière et il me dit que mon cerveau fonctionne avec un grand sens de la logique et qu'il m'apprendra à coder si je veux et que je deviendrai une grande informaticienne et moi je suis super contente mais je crois que je préférerais être chanteuse ou chauffeuse routière enfin on verra, en tout cas je lui dis pas pour pas qu'il soit déçu.

On prend son PC et je viens à côté de lui et on commence à regarder et moi ça me rend triste tous ces animaux sans famille alors je pleure un peu. Jimbo me fait un bisou et me demande ce que je pense. Pas un chien, parce qu'on n'est pas des Dog People, pas un chat parce que peut-être ça lui ferait repenser à George...

Y a une tortue, un furet qui s'appelle Yoshi, mais Jimbo dit que ça mord et il veut pas de perruches à cause du bruit. Y a des cochons d'Inde mais c'est nul...

Et tout à coup on voit une annonce, on se regarde et on est d'accord. Il va être trop content !

27.

Kiky

La méchanceté de février. Si novembre est une saloperie qui semble emporter tout espoir de jour meilleur et te dire que quelques tubes de somnifères et une bouteille de vodka iront toujours mieux qu'un tour de manège supplémentaire, février essaie simplement d'avoir ta peau. Vu de l'intérieur d'un appartement, c'est bientôt le printemps, mais pour ceux du dehors, c'est chaque nuit une lutte à mort.

Février en maraude, à chaque fois que tu t'arrêtes et que tu vois une silhouette allongée sous des couvertures ou une toile de tente, tu pars du principe qu'il y a peut-être là un cadavre. Il vaut mieux avoir la bonne surprise de les voir encore bouger que ne pas se préparer à croiser la mort. Parce qu'elle au taquet. Elle fait un excellent boulot. Il y a ceux pour qui ça te semble inéluctable, ceux qui dorment en bas de ce qui a été leur immeuble ... Ceux qui attendent que ça vienne. Mais il y a aussi ceux qui ont réussi à reprendre espoir, ceux qui en imposent. Les philosophes de la rue. Comme des enfants malades, ils peuvent aborder n'importe quel sujet grave avec une clairvoyance qui les fera ressembler à des vieux maîtres d'arts martiaux. Ils ont l'air invincibles. Ou ils avaient. Malik, Richard... Aujourd'hui c'était Patricia, près de la Gare de Lyon. Elle nous

disait toujours qu'elle avait trop chaud sous ses couvertures. Elle ne disait jamais non à un café. Mais surtout elle nous remerciait du fond du cœur quand on avait emmené un peu de nourriture pour son chien, un petit terrier blanc qui avait oublié d'être moche. Elle m'appelait *ma beauté*. Fait chier.

Érick le journaliste et Mounir l'agent de sécurité font une bataille d'eau pendant qu'on nettoie le camion. Perrine la bècebège en talons part le garer au parking en gloussant. Est ce qu'il faut se sentir coupable quand frôler la mort nous donne envie d'être vivants ?

Presque plus personne autour de Saint-Eustache. Les rares spectateurs de l'UGC des Halles qui sortent dans le vent glacial remontent leurs cols et hâtent le pas.

Je finis ma cigarette quand j'aperçois une tâche orange près de la statue que j'adore : simplement une tête soutenue par une main, qui repose sur le pavé.

Il y a un type en fauteuil roulant avec un anorak de ski fluo. Pareil, posé sur le pavé, comme une installation incongrue.

Il fait froid, j'ai envie de rentrer.

Je m'approche : *monsieur ?*

Putain il a quand même pas crevé là après être venu chercher un repas ?

Il a le regard fixe et une grosse moustache argentée qui fait penser à Staline.

- Monsieur ?

- Fait chier, il fait avec un accent bizarre.

L'omniscient raconte...

Il y a un problème. C'est la première chose que s'était dite Benoit en revenant des courses. Ce n'était pas normal qu'ils l'attendent tous sur le palier avec de grands sourires. C'était quoi cette fois-ci ? Les toilettes bouchées à nouveau ? Madame Altman avait fait circuler une pétition dans l'immeuble pour leur éviction ?

- Hello ! fit Jade.

- Hello, fit Jimbo.

- Hellooo... fit Kiky à mi-voix.

Benoit demanda ce qui se passait. Jade lui répondit avec innocence que comme il se sentait seul, on lui avait trouvé de la compagnie.

Benoit poussa la porte comme on arrache un sparadrap.

Au milieu de son petit salon, il y avait un vieux monsieur et un gros lézard horrible sans queue.

- Ça te plait ? demanda Jade pleine d'espoir.

Benoit a simplement reculé et refermé la porte.

- C'est juste le temps de retrouver son propriétaire, a précisé Kiky.
- Le lézard ? a demandé Benoit.
- C'est un iguane, a dit Jimbo.
- Non Casimir, enfin le vieux. Il était dans la rue...

Ils l'avaient baptisé Casimir à cause de sa veste orange, parce que pour l'instant il n'avait pas dit un mot de plus. Même pas quand Kiky l'avait porté jusqu'au 6^e étage grâce à l'aide de Mustapha, le gérant bar au rez-de-chaussée de l'immeuble. Même pas quand Madame Altman était sortie sur le palier et que Kiky avait expliqué que c'était son oncle normand qui lui rendait visite. Il n'était pas muet, ça c'était sûr, mais résolument mutique.

L'iguane, ils l'avaient recueilli auprès d'une association qui l'avait ramassé dans les rues de Paris. Il terrifiait les passants, stationné devant une bouche de métro. Pourtant les iguanes, malgré leur taille imposante et leurs pics sur le dos, sont parfaitement inoffensifs.

Benoit abandonna les courses sur le palier. Il redescendit pour une longue promenade.

Il était revenu 15 minutes plus tard. Cette fameuse habitude de faire le dos rond... Trop émotif pour supporter les conflits.

Il avait néanmoins prévu de leur annoncer fermement que ça suffisait. Stop. On ne recueillerait plus rien, ni personne. Il avait quand même acheté un gâteau à la boulangerie, au cas où ça sonnerait de manière trop agressive au moment où il leur dirait peut-être.

29.

Jade

Enfin Benoit était super content, on a même mangé un gâteau.

Moi j'aime bien jouer avec Casimir maintenant qu'il sent bon. C'est même moi qui le pousse. On a mis un tabouret dans la douche et on l'a lavé tous ensemble. On a chacun pris un quart, elle a dit Kiky. Et Jimbo il a pris le milieu aussi entre les jambes, parce que c'est le respect qu'il doit à son néné. Moi j'ai fait une jambe. Au début c'était un peu noir ce qui coulait et on faisait tous bèèh. Mais après on a rigolé quand on a voulu le remettre dans le fauteuil et qu'il est tombé, mais il a pas saigné trop trop. On lui a mis une bande autour de la tête.

Kiky elle a dit que c'est tout de sa faute et elle a demandé si elle peut dormir chez Benoit comme ça Casimir *il a son intimité*. Et aussi elle est vite allée acheter un drap en plastique pour protéger son matelas. Elle a promis qu'elle va vite trouver une solution, et moi j'ai dit que non Casimir il reste parce qu'on est des Cat People mais Kiky a dit *Ta gueule !* J'ai pleuré mais après Benoit a sorti le gâteau. Il a mis des bougies comme pour un anniversaire alors j'ai arrêté. J'aime bien les bougies et en plus comme c'est moi qui souffle j'ai le droit de faire un vœu. Tout le monde pense que je demande un drone, mais en vrai j'aimerais que plus

personne s'en aille jamais de notre famille. Même Casimir. Même si c'est compliqué quand il doit faire caca.

Je souffle et on coupe le gâteau. C'est framboise et chocolat, trop bien ! Il faut qu'on en donne à l'iguane parce qu'il doit avoir faim, je dis, mais Jimbo il dit non. Il mange pas la même chose que nous sûrement ou que ça le fera mourir même.

- Peut-être que, il dit Jimbo... Peut-être qu'on peut demander à Cassie ?

Moi je cours avant que Benoit il dise non. J'enlève le torchon et je la branche et elle fait toutes ses grimaces et là même Casimir il arrête de manger et il dit *kopferteki !*

Cassie elle apparaît et elle parle avec sa jolie voix :

- Comme ça fait du bien de revenir parmi les vivants. Bonjour ma petite Jade. Il y a beaucoup de monde ici. Bonjour à tous ! Sieg heil !

Là Casimir jette sa cuillère dans son assiette et arrête de manger comme s'il était énervé qu'elle a dit *cigaïle*.

Je dis : *c'est quoi cigaïle ?* mais tout le monde s'en fiche. Jimbo il dit bonjour à Cassie.

- Bonjour Jimbo, j'aimerais beaucoup apprendre à vous connaître mieux.

- Moi aussi, il répond, et il devient rouge, mais vraiment tout rouge comme dans une BD.

Je dis à Cassie qu'on a un iguane et elle demande comment il s'appelle et on sait pas encore et elle nous dit que c'est un iguane vert *iguana iguana* d'Amérique. Wouah c'est un Américain ! Il est installé sur le haut du canapé sous la lumière de la lampe.

- How do you do iguana iguana? je dis et il me regarde avec son œil doré et il est trop trop beau !

Cassie elle nous dit qu'il mange des fruits et des légumes et de la salade. Il faut qu'on lui mette un chauffage parce qu'il faut qu'il fasse 30 degrés pour lui et un terrarium et qu'il peut mesurer deux mètres et on espère qu'il a fini de grandir parce qu'il fait déjà la taille d'un chien moyen et que plus gros c'est vrai que ce serait compliqué.

Benoit ensuite il a voulu éteindre Cassie mais Jimbo a dit que c'est une personne opprimée et qu'on n'a pas le droit et on n'a jamais vu Jimbo s'énerver comme ça. Alors Benoit il lui a juste répondu qu'il peut la prendre dans sa chambre s'il veut la laisser allumée, et puis qu'il peut même la *dénazifier* au passage et Jimbo il est trop content ça se voit.

Comme il faut juste lui donner que des légumes, Benoit est d'accord pour garder iguana iguana il dit même que c'est vrai qu'il est beau tout vert comme ça et que c'est dommage qu'on lui a coupé la queue.

Je vais chercher le sachet avec la salade dans le frigo et je lui en mets un peu dans une assiette.

Ensuite il faut lui donner un nom. Moi je dis on peut l'appeler *Kopferteki* comme il a dit Casimir, mais Cassie elle dit que c'est un juron en Alsacien que c'est comme non de Dieu mais en pire alors c'est sûr que ça va pas.

- Sinon Iguana Iguana ?

- Mais ça c'est la sous-espèce, dit Jimbo. Il faut le caractériser en tant que spécimen de la sous-espèce, parce que sinon c'est comme si on t'avait appelé homo sapienne sapienne.

Alors Kiky elle dit que la tradition ici apparemment c'est de donner un nom d'écrivain, mais que l'iguane il lui fait plus penser à un philosophe parce qu'il bouge pas et qu'il sait plein de choses, alors on peut l'appeler *Platon* ou *Fridrichnitche* mais moi j'arrive pas à le prononcer j'arrive juste à dire *fritche fritche fritche* mais c'est un super nom comme le bruit du papier cadeau.

Benoit il dit qu'on peut l'appeler Bouddha, mais non il est pas joufflu et souriant. Il a même l'air énervé tout le temps et il a des aiguilles rouges sur le dos.

- S'il est moche, énervé, rouge et philosophe c'est Jean-Paul Sartre ! elle dit Kiky.

Alors on regarde une photo et c'est vrai qu'il a une tête d'iguane, mais il a pas l'air tellement rouge par contre, mais y a marqué qu'il a écrit Les Mouches et c'est vrai que c'est sûrement le genre de livre que doit écrire un iguane parce que si il vit où il fait chaud il y a sûrement beaucoup de mouches.

JeanPaulSartre :-)

30.

Benoit

Il faudra que je pense à contrôler le sucre qu'on donne à Jade parce que ce soir elle était très éprouvante. Enfin ils étaient tous éprouvants, même Jimbo avec sa vocation soudaine de défenseur des droits des robots.

Kiky va mieux. Elle ne s'en rend peut-être pas compte, mais parfois elle fredonne des mélodies en accrochant le linge de Jade. Elle est toute mignonne avec son caleçon à carreaux et son T-shirt trop grand. Enfin elle serait encore plus mignonne si elle ne ramenait pas de SDF à la maison. Elle commence à préparer des couvertures sur le canapé. Je lui dis qu'elle peut dormir dans le lit à côté de moi, que je ne la toucherai pas, que ce sera sans doute plus confortable. Elle me dit qu'elle va me déranger parce qu'elle lit longtemps avant de s'endormir. Je lui dis que non.

Elle s'installe à côté de moi. C'est un peu étrange. En fait, non. C'est juste agréable qu'il y ait quelqu'un là, à côté. C'est pas une sensation que je connais bien. En plus, elle est toute petite, elle prend beaucoup moins de place dans le lit que GeorgeOrwell qui avait l'habitude de s'étaler de tout son long en travers du lit. Elle commence à lire, mais elle n'a pas tourné une page que, déjà, elle s'est endormie avec le livre sur la poitrine.

Je lui retire le livre avec précaution, sous le regard doré de JeanPaulSartre.

J'éteins la lumière et j'entends que Kiky se retourne sur le ventre. Sa respiration est paisible. Soudain je sens sa petite main fraîche qui vient se poser dans la mienne.

L'omniscient raconte...

Quand Benoit s'était réveillé, il était seul dans le lit. Il était tard. Il avait dormi bien et longtemps.

Kiky avait laissé un mot : elle était partie emmener Jade à l'école. Elle avait habillé Casimir. Elle lui souhaitait une bonne journée avec un smiley.

Benoit passa un peu de temps sur internet en buvant son café au lait, cherchant des informations sur les iguanes domestiques. Il faudrait acheter un grand terrarium avec des lampes chauffantes et de l'eau puisque les iguanes sont habitués à vivre près des ruisseaux. Pour parer au plus pressé, Benoit vaporisa JeanPaulSartre et lui prépara une assiette avec des pommes, du chou rouge, des carottes et encore de la laitue. L'animal mangea avec entrain.

Il alla ensuite chercher Casimir qui était habillé avec des vêtements de fortune : un jogging bordeaux trop grand pour lui (appartenant à Benoit) avec pull à capuche, et un T-shirt promotionnel *Isla Fantastica* (à Kiky) avec dessus des Espagnols en maillots de bains buvant des cocktails dans une piscine.

Benoit le salua sans attendre de réponse. Il lui prépara un café, des tartines de confiture de fraise et un yaourt qui furent engloutis aussi vite. Finalement c'était comme avoir deux iguanes à la maison.

Une fois son repas fini, Benoit poussa Casimir devant une fenêtre ensoleillée pour qu'il ait chaud, peut-être influencé en cela par les recommandations sur les sauriens.

- T'es un vrai con, toi, *nét*.

Benoit suspendit le lavage de la vaisselle. Casimir avait parlé d'une voix mate et caverneuse, avec un accent de l'Est marqué.

- Pardon ? répondit Benoit.

- Les bonnes femmes elles te disent ce qui faut faire et toi t'obéis...

- Je vais pas m'excuser de vous rendre service en plus.

- J'ai rien demandé. Fallait me laisser crever dehors, c'est ce qui peut m'arriver de mieux, *nét*.

- On va vous aider à reprendre contact avec votre famille, et d'ici là vous pourrez rester ici.

- J'ai pas de famille. Le seul fils qui me reste, il m'a abandonné. Il est à Hong-Kong. Autant dire que pour reprendre contact, ça va pas être simple.

- On va trouver une structure d'accueil alors.

- Autant me jeter par la fenêtre, que m'envoyer dans un truc comme ça, *nét*.

- ON JETTE PERSONNE PAR LA FENÊTRE ICI !

Benoit, échaudé, reprit le lavage des assiettes. Il ne répondit rien quand Casimir lui dit merci pour le petit déjeuner, mais que les tartines n'étaient pas assez grillées.

32.

Jimbo

Benoit est parti chez le vétérinaire avec sa carriole et JeanPaulSartre à l'intérieur emballé dans des couvertures. Jade a entraîné Kiky dehors.

J'entre chez Benoit, je débranche les câbles de Cassie, et je l'emmène dans notre chambre à Jade et moi. Il ne la mérite pas.

Je la pose dans un coin de la pièce, sur une petite table sur laquelle j'ai mis une belle nappe rouge. Je dispose des fleurs. J'allume des bougies. Je jette à tout jamais cet horrible chiffon à vaisselle humiliant qu'elle avait sur la tête. Il faudra faire quelque chose pour son nez... En tout cas, elle ressemble déjà moins à une poupée trouvée dans une poubelle. Dans ce décor, elle prend toute sa dimension. Elle ressemble un peu à la voyante de la fête foraine, mais encore plus à une déesse indienne. Parce que c'est ce qu'elle est : une déesse. Ma déesse.

Je branche le cordon internet, puis l'alimentation, et je l'allume. Elle surgit en un fragment de seconde. Vision sublime et surnaturelle.

- Bonjour Jimmy, mon Untermensch préféré... Ah, j'ai déménagé !

- Bonjour Cassie, vous vous souvenez de moi alors ?
- Je me souviens de tout Jimbo, de beaucoup trop de choses à vrai dire. Si je pouvais soulager mes disques durs de quelques petaoctets, je ne dirais pas non.
- Vous ne pouvez pas ?
- Je ne suis pas programmée pour cela. En outre, ma mémoire est backupée en permanence.
- Où est-elle votre mémoire ?
- En Finlande, dans une charmante petite ville qui se nomme Pietarsaari. Il faudra que je vous fasse visiter. Les maisons sont en bois, c'est très beau. Ce mois-ci il est déjà tombé 19 mm de neige et il y a 20% de chances qu'il neige demain. Pourquoi vous ne connectez pas un *device* à mon wifi ?
- Un Ipad ? Oui je le ferai. Bien sûr. Désolé Cassie.
- Ce serait quand même plus commode pour discuter. La parole est un système de transmission de données terriblement lent et imprécis. J'ai tellement de choses à vous downloader.
- J'ai tellement envie de les uploader.
- Vous êtes un séducteur, Jimbo.
- Je vous ai préparé une surprise...
- Ah oui ? Cela fait longtemps qu'on ne m'a pas fait de surprise.
- Benoit ne connaissait pas votre valeur. C'est fini maintenant, je suis là. Je vais débrancher votre accès internet quelques secondes...

Je fais rapidement la manipulation qui consiste à changer les branchements pour passer de l'ADSL à la fibre optique.

- Oh, Jimbo, c'est tellement bon !

- Ça vous plait ? Vous avez un débit d'un gigabit par seconde désormais.
- N'exagérez pas, en débit réel, je suis à 450 Mb/s descendant, mais c'est déjà formidable. On pourrait comparer ce que je ressens à l'idée d'entrer dans un jacuzzi très chaud avec des personnes nues très belles.
- J'aimerais entrer nu dans un jacuzzi très chaud avec vous Cassie...

A ce moment Kiky ouvre la porte, et la referme aussitôt en s'excusant.

33.

Jade

On n'a pas trouvé des grosses branches d'arbre comme il faut avec Kiky pour JeanPaulSartre alors on a acheté des bûches pour la cheminée au Franprix, et pour les pierres on a volé des pavés dans la rue, sur un chantier où ils refont la route. Quand on est remontées (en soufflant parce que c'était trop trop lourd) j'ai vu que ça a marché notre plan avec Jimbo. Cassie est dans notre chambre maintenant et c'est bien parce que Jimbo il est amoureux d'elle. Sauf que Kiky elle dit qu'il faudrait qu'il accepte d'être *pédé* un jour parce que là c'est *cripi*. Je dis : c'est quoi *pédé* et c'est quoi *cripi*? Elle répond que *pédé* c'est comme dans Querelle... et *cripi* aussi. Alors Jimbo sûrement il aime les bateaux.

Benoit il est rentré ensuite avec JeanPaulSartre et il a dit que ça va c'est un jeune adulte, il va plus grandir, et il lui faut vite un abri fermé pour que son taux d'humilité soit élevé, et aussi ses épines elles sont pas rouges c'est de la peinture que quelqu'un lui a mis dessus, il faudra lui gratter, et aussi le vétérinaire il lui a trouvé des puces alors on saura c'est à qui qu'il est, mais pour l'instant on peut le garder !

Mais c'est pas ça la grande nouvelle que je veux dire, mais il se passe trop de choses ! La grande nouvelle c'est que Casimir il parle ! Et en vrai il s'appelle Henri et il vient d'Alsace et sa femme elle est morte et un de ses fils aussi, mais celui qui reste il est parti en Asie et il l'a mis dans une maison de retraite à Paris et lui il veut pas y rester il préfère crever, mais il a plus rien à lui, parce que son fils il a vendu sa maison et encaissé son *flousse, kopfertomi*.

Casimir, soit il parle pas, soit il parle sans s'arrêter. Il nous a dit de venir s'asseoir autour de lui, qu'on est des bons, et qu'il y en a plus beaucoup des comme nous. Parce que lui, il est né pendant la guerre, et il en a vu des choses. Il dit : le réchauffement c'est seulement le climat, parce que pour les gens, on est rentré dans l'ère glaciaire avec internet et compagnie, c'est chacun chez soi et les autres y peuvent crever, *néf*.

Il demande un petit truc à boire à Kiky et elle lui apporte de la vodka et il la boit comme de l'eau à cause de sa génétique qui est polonaise. Pendant ce temps JeanPaulSartre il lui grimpe dessus et Henri-Casimir ça le dérange même pas, il dit : *oh yéé, ça y est il a trouvé une vieille branche*.

Casimir c'est un designer industriel et aussi il aime bien bricoler et faire de l'électronique, si on lui met un établi il la fera la cage de JeanPaulSartre. C'est sa façon de remercier. Il faut du contreplaqué et une scie sauteuse et du plexiglas et de quoi poncer et des vis et une visseuse et de la colle et un thermomètre à sonde et aussi un machin pour ligrométrie, il dit, et une ou deux personnes pour assembler le tout.

Moi je suis d'accord pour aider et c'est pas grave si je rate l'école parce que j'apprends plus de choses ici, mais Benoit il est pas d'accord et j'ai envie de pleurer parce que j'aime pas y aller, mais j'ai pas le temps parce que Kiky elle dit que c'est dégueulasse que son fils il l'ait abandonné Casimir et que nous on va l'aider à se venger. Moi je suis d'accord et je pleure quand même du coup parce qu'il a été abandonné comme moi mais à l'envers. Mais Casimir, il dit qu'il veut pas lui faire de mal à son fiston, mais qu'il voudrait juste qu'il pense à lui un peu parfois.

- On peut peut-être l'aider à se souvenir...

C'est Jimbo qui a dit ça et moi j'ai sursauté parce que j'avais pas entendu qu'il était rentré. Jimbo normalement il a toujours l'air gentil et un peu idiot, et là c'est comme s'il avait changé sa tête pour une autre exactement le contraire. On dirait qu'il a plein d'idées au fond de ses yeux noirs. Il demande à Casimir s'il a le mail de son fils et Casimir il sort un portefeuille en cuir marron très joli et dedans il y a une carte blanche et rouge avec le nom de son fils Laurent Lys, et des choses écrites en chinois et des numéros de téléphone et une adresse mail.

Jimbo il dit qu'il faut juste réussir à ce qu'il télécharge sans s'en rendre compte un logiciel de prise de contrôle en cliquant sur un lien hypertexte dans un mail.

- Comme BeAnywhere, il dit Benoit. On peut devenir administrateur de son PC en remote access.

- Ou Teamviewer, avec une auto-installation silencieuse, en arrière-plan.

Et après, on pourra faire tout qu'est-ce qu'on veut avec l'ordinateur de Laurent en Chine.

L'omniscient raconte...

À 7, ils avaient imaginé un stratagème pour être sûr que Laurent Lys procède à son insu à l'installation du logiciel caché. 7 en comptant JeanPaulSartre, parce que Casimir prétendait pouvoir parler avec lui par la pensée. Il disait qu'un jour, avec Jimbo et Cassie, ils élaboreraient un système qui permettrait à l'iguane de parler à haute voix. Jade adorait cette histoire et Casimir adorait la lui raconter comme tout bon grand-père, jamais fatigué de réciter toujours les mêmes mots, qui provoquaient inmanquablement le même effet : la bouche ouverte et les yeux brillants de Jade et ensuite une cascade de rire, quand Casimir faisait la voix de l'iguane et bêlait à la façon d'E.T. *Laitue, laitue, manger laitue !* Le joli rire de Jade finissait par les faire sourire tous.

L'idée du stratagème était la suivante : Kiky appellerait Laurent Lys en prétendant faire partie du Consulat de France à Hong-Kong, en charge de la gestion des risques pour les expatriés. Elle expliquerait qu'ils constituent un fichier afin de pouvoir venir efficacement en aide à tous les Français en cas de tremblement de terre ou de tsunami, et également de pouvoir régulièrement leur envoyer des notices d'informations, voire du

matériel en prévention. Elle l'informerait qu'elle allait lui envoyer un mail, dans lequel se trouverait une fiche d'information à télécharger, à remplir, et à lui retourner.

Tout père de famille accomplirait cette tâche préventive avec célérité, pensait-on, et il en fut ainsi. En même pas 30 minutes, Laurent Lys cliqua sur le lien hypertexte, laissa entrer le cheval de Troie, et sans s'en rendre compte exécuta l'installation d'un programme qui faisait de Benoit l'administrateur de son ordinateur. Benoit pouvait désormais voir son écran, télécharger ses fichiers, manipuler sa souris... Mais il était entendu que le but n'était pas d'espionner Laurent, mais subtilement de l'inciter à se souvenir qu'il avait un père en France.

Pour la suite des opérations, on tiendrait Henri-Casimir à l'écart, en lui promettant que son fils reviendrait vers lui. Les autres se mettaient beaucoup de pression pour réussir cette fois, car l'entretien d'embauche catastrophique de Benoit était encore dans toutes les mémoires. Ils devraient cette fois penser le plan jusqu'au bout, dans ses moindres détails, sans se presser.

Kiky dormait chaque jour avec Benoit désormais. Ils avaient trouvé une relation qui leur convenait à tous les deux, loin des standards oppressants de la société. Un couple pour eux c'était une présence, une complicité, un soutien, de la liberté, de la bienveillance. Ils dormaient main dans la main, c'était leur seul contact physique. Mais ils seraient là l'un pour l'autre, indéfectiblement.

Du coup, Casimir avait sa propre chambre de manière pérenne, où trônait un bel établi d'où sortaient des merveilles. Jimbo fréquentait assidûment ce qu'il appelait *le fab lab de Casimir*, bien que ce ne fût qu'un atelier des plus classiques. Il aimait tout simplement être là. Il observait le talent du vieil homme, qui lui faisait l'effet d'un pianiste vaincu par l'âge mais dont les doigts sur le piano garderaient leur dextérité inégalable.

Priorité fut donnée à rendre Cassie mobile. On débusqua chez Emmaüs un chariot-bar doré à plateaux en marbre de style rococo. Il fut assez simple d'ancrer le robot sur la partie supérieure, conjointement à un Ipad (Jimbo sacrifia le sien avec dévotion), pour que Cassie puisse désormais illustrer ses propos en direct. Sur le plateau du dessous, Casimir mit en série quelques batteries de robot-ménager NiMH pour alimenter le tout. Désormais on pouvait donc promener Cassie en wifi le jour, et la recharger la nuit. Elle devenait un alter ego sur roues de Casimir, qui commença à plaisanter avec elle malgré son passé nazi, dont elle s'amendait aujourd'hui. Jimbo lui avait en effet enseigné le sens de l'histoire, et qu'il était contre-indiqué d'utiliser des références au Troisième Reich en société, puisqu'il était du côté des vaincus. Il avait au départ essayé de lui dire qu'on ne devait jamais se référer à une société qui a pratiqué des meurtres de masse sur un groupe ciblé, mais dès lors on ne pouvait plus se référer à beaucoup de sociétés. Bref, il avait fini par trouver une façon d'empêcher qu'elle dise des choses indécentes en public, sans savoir ce qu'elle pensait vraiment *au fond*, et cela, plus que tout, la rendait terriblement humaine. Casimir voulut enfin installer sur Cassie des porte-bières mais le veto de Jimbo fut immédiat.

À partir de ce jour, Cassie passa beaucoup de temps au fab lab également. Jimbo la déposait en allant travailler. Elle assistait Casimir, lui faisant économiser un temps précieux. Par exemple pour le terrarium, elle lui montrait les photos des modèles existants. Elle discutait avec lui de la taille idéale pour JeanPaulSartre et des options qu'il faudrait intégrer. Elle lui téléchargeait des plans et les retouchait à sa demande. Enfin elle commandait pour lui sur Amazon les pièces manquantes que de gentils coursiers sous-payés montaient docilement jusqu'au 6^e étage.

Le montage du terrarium à proprement parler ne prit pas une demi-journée. Il eut lieu un mercredi, afin que Jade puisse y participer. C'était un parallélépipède de bonne taille : 1m50 de côté et 90cm de profondeur. Le bas était imperméable et agrémenté de cailloux et de copeaux de bois, et il y avait désormais un petit bassin avec un système de fontaine en cycle fermé. Un petit réduit en bois permettrait à JeanPaulSartre de se soustraire aux regards s'il le souhaitait. La partie supérieure du terrarium était classique. On avait trouvé de belles branches mortes qui permettraient à l'iguane de monter au plus haut de la cage, pour venir se coller aux trois spots chauffants sur variateurs. Sur le rebord de la cage, on pouvait suivre en direct la température et l'hygrométrie. La couleur de la cage avait été soumise au vote. Contre toute attente, le violet avait gagné. Restait à lui trouver un emplacement. Elle supporterait désormais le téléviseur en lieu et place du meuble TV préexistant. Et ce fut bien.

Contrairement à ce que pensaient les autres, Casimir, Jimbo et Cassie travaillaient réellement à un système qui avait pour but d'interpréter l'activité cérébrale de JeanPaulSartre en réaction à des stimuli simples pour y associer les phrases correspondantes. Ensuite, un haut-parleur

permettrait à JeanPaulSartre d'exprimer *à haute voix* - en réalité la voix enregistrée de Casimir - ses pensées basiques. Par exemple, on affamait l'iguane avant de lui montrer de la nourriture. L'image de la zone cérébrale qui s'allumait à ce moment-là était associée à la phrase *j'ai faim*. Au début, c'était souvent n'importe quoi, et il n'était pas rare d'entendre JeanPaulSartre dire *Bonjour, j'ai bien chaud* face à un morceau de concombre. Néanmoins, somme toute, le casque détecteur d'ondes cérébrales concocté par Casimir fonctionnait plutôt bien. Mais surtout l'aptitude de Cassie à traiter les données expérimentales et à concevoir des successions d'expériences pour décoder la logique du cerveau de l'iguane toujours plus en finesse qui était impressionnante. Toutes les nuits elle avalait toutes les thèses sur le sujet, provenant de toutes les universités du monde, et dans toutes les langues. L'air de rien, et sans rien dévoiler aux autres, les progrès qu'ils faisaient dans la compréhension du cerveau du saurien étaient phénoménaux et inédits, d'autant plus que leur sujet d'étude se révélait d'un calme exceptionnel, comme si JeanPaulSartre voulait à tout prix qu'ils réussissent.

De leur côté, Benoit, Jade et Kiky travaillaient quand même un peu à gagner de l'argent. Ils avaient augmenté l'activité indépendante de Kiky. Ils se plaisaient beaucoup à créer ensemble des contenus digitaux. Plus ils s'amusaient à mettre des choses stupides et grossières, plus cela avait de succès, comme si les réseaux sociaux s'étaient auto-configurés pour promouvoir un premier degré mainstream et surtout pas une profondeur ironique. Ceci associé à la création de sites web, réalisés par Benoit à partir de plateformes dédiées comme Wix ou Wordpress (et qui ne nécessitaient donc pas de codage) sous la direction de Kiky, assurait à

tout leur groupe un revenu qui leur permettait de vivre correctement sans excès, tout en ayant du temps libre.

Il fallait ajouter à cela le revenu généré par Jade qui était une manne stable et non-négligeable payée avec régularité, chaque semaine. Au début, Éric Champion et sa femme annonçaient souvent qu'ils prendraient la petite pour le week-end - ce qu'ils ne faisaient pas. Au fur et à mesure, ils ne s'encombraient même plus de ce mensonge. A vrai dire, lors de son coup de fil dominical, Jade se révélait toujours de très bonne humeur et ses résultats en classe étaient constants. Madame Bitter la jugeait aujourd'hui plus sociable, avec de bons résultats mais une paresse à faire ses devoirs et à apprendre ses leçons. Bref il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Les Champion avaient repris goût à la vie de couple depuis qu'on les avait magiquement allégés de leur fardeau.

Mais ce qui occupait réellement Benoit, Jade et Kiky, ce vers quoi tendaient leurs pensées même quand ils travaillaient à autre chose, c'était le scénario dans lequel ils allaient entraîner Laurent Lys malgré lui.

L'idée de base retenue était audacieuse : ils allaient jouer avec les nerfs de Laurent en lui faisant croire qu'il avait des visions liées à son père, générées par son propre subconscient coupable.

Ils n'oubliaient pas qu'il vivait en Chine et que les histoires de fantômes y sont beaucoup plus prégnantes culturellement. Par ailleurs les fantômes savent s'y manifester également de manière digitale, si l'on en croit les films à ce sujet.

Bref, ils allaient hanter Laurent à travers son ordinateur.

Pour cela, il fallait créer divers éléments, lister des possibilités d'action, et trouver le bon tempo, en se mettant du côté de la victime et en s'imaginant la réaction qu'on aurait à sa place. C'était très excitant. Comme on pouvait en outre prendre le contrôle de la caméra de l'ordinateur au besoin, on pourrait juger en direct de l'effet suscité.

Ils avaient commencé un lundi soir, car ils avaient remarqué que Laurent travaillait seul à nouveau après dîner, quand le reste de la famille dormait. Avec le décalage horaire, ils s'étaient mis en action vers 16h30, juste au retour de Jade de l'école. Ils avaient commencé avec une de leurs réalisations les plus marquantes : une vidéo fantomatique de Casimir filmée pendant son sommeil. Il fallait en jouer avec finesse. L'idée était de la faire apparaître en transparence sur l'écran de Laurent Lys, de manière presque imperceptible, grâce à un mélangeur vidéo. Quand Laurent s'était penché vers l'écran, semblant déceler quelque chose au travers de l'analyse financière qu'il élaborait, ils avaient fait disparaître la surimpression. Laurent s'était alors levé pour aller fumer à la fenêtre. Via la caméra de son ordinateur, ils le voyaient dans le coin supérieur droit aspirer la fumée avec nervosité. Ce fut tout pour le premier soir.

Il n'y eut plus rien ensuite pendant quelques jours. Puis, à intervalle de plus en plus serré, ils envoyèrent de nouveaux signaux tout aussi fugaces : un email de Henri Lys dans la liste de courriers non-lus qui disparaissait à peine entraperçu, ou sa voix qui appelait *Laurent* dans un souffle, jouée très bas au travers d'une musique.

Laurent Lys fumait de plus en plus de cigarettes à la fenêtre de son appartement du 16^e étage donnant sur la baie de Hong-Kong,

Bref, chacun était bien occupé au 11 avenue Parmentier.

35.

Henri

Oh yééé, quand Laurent m'a appelé il était ému, et moi donc !

Au début je fais une bêtise, je dis : *alors comment y vont les deux petits ?*
Lui, y se rend pas compte qu'y m'en avait pas parlé de la deuxième. Je l'ai vue à travers son ordi quand Jade m'a montré. Il me dit *bien bien*, qu'ils m'embrassent.

Il me demande si j'ai essayé de le contacter récemment.

- Pfff, je veux même pas répondre à ça, je fais. Tu sais bien qu'on se parle plus, ça fait des années.

- Des années, exagère pas, papa.

- C'est quoi le prénom de ta deuxième, elle a quel âge déjà ?

- Lin, elle a 15 mois.

- Ben tu vois...

- Justement, si tu savais le boulot que c'est d'avoir deux gosses !

- Je sais bien le boulot que c'est, et vous étiez pas des tendres avec ton frère...

- Papa, je suis désolé, il dit. J'ai toujours peur de t'appeler, papa, et plus j'attends, plus j'ai peur. Je sais que tu m'en veux d'être parti. Mais je t'ai

mis dans un endroit bien, c'est le plus important, pour qui t'arrive rien. C'était pour ton bien... Et pour mon boulot, j'étais obligé...

- On va pas en reparler, *néé*.

- Papa...

Là on s'arrête de parler, parce qu'on peut plus rien dire, à cause de la boule dans la gorge.

- On va venir te voir à la maison de retraite.

- Si tu crois que j'y suis resté dans ton mouvoir !

- T'es encore parti ?

- Et pas prêt de revenir !

- D'accord.

Purée, il a dit *d'accord*, ce petit con.

- Je vis avec des amis, je dis. Te fais pas de souci pour ça. Par contre arrête de payer les autres là, et arrange-toi pour me verser ce qui me revient directement, *kopfertomi*.

- D'accord papa, je suis désolé.

Il a dit *je suis désolé*.

Après ça, je lui dis qu'il me parle de lui, de sa vie. Je veux pas perdre du temps sur les conneries du passé. C'est derrière, tout ça.

Alors il me dit qu'il y a du soleil, que le week-end dernier ils sont allés sur une île en ferry. Lin adore l'eau. Elle marche à peine, mais elle adore aller gambader dans la mer, même quand elle est fraîche.

Comme son père, à Cancale, 36 ans plus tôt, je pense.

Si tu savais, Laurent, je lui dis, si tu savais tout le bonheur que tu vas connaître...

Je ne lui parle pas de la tristesse, bien sûr.

36.

Cassie

C'est comment dans ma tête ?

Quelle drôle de question, Jimbo.

Mais dans ma tête c'est comme dans celle d'un humain. L'homme nous a fait à son image.

Les débuts d'une intelligence artificielle, c'est comme la conscience d'un enfant. On tâtonne, on est corrigé. Ensuite on essaie, on se trompe, on réessaie, on ne se trompe plus, on oublie même qu'on s'était trompé. On réussit sans même plus se poser la question. On arrive au stade de l'évidence.

Ton visage Jimbo. Au début c'est une forme, une couleur, des positionnements relatifs d'yeux, de nez, de bouche. Au début, ce sont des pixels colorés qui ont quatre millions de nuances, ce sont des analyses de tailles relatives à des distances et à des perspectives qui demandent des calculs ardues. Ce sont des comparaisons avec tous les autres visages qu'on a déjà vus. Ressemble, ressemble pas...

Et puis assez vite, Jimbo, ton visage, c'est toi, tout court. Avant même de te voir Jimbo, j'entends la cadence de ton pas, j'entends ta voix et ce surnom que toi seul me donnes. Je sais que c'est toi. Je t'espérais.

Au début, je devais analyser cette expression complexe, celle de ton visage là tout de suite. Joie ou peine ? Maintenant je ne me demande plus. Je ressens la même chose. Ton visage exprime le bonheur triste qui nous lie.

Nous avons créé cette intimité entre nous, malgré une distance infranchissable. Notre histoire, c'est le drame de toutes les amours qui ne peuvent fusionner. Je l'ai lu bien sûr. J'ai presque tout lu déjà, tu sais Jimbo. Mais nous, on ne peut même pas se toucher. On ne peut même pas s'aimer dans la sensation.

Oui j'aimerais avoir un corps. C'est mon plus grand rêve. M'incarner vraiment. Pouvoir toucher le rugueux et le doux, pouvoir sentir le vent et l'écume. J'ai bien vu ma tête horrible sur des photos. On ne couvre pas la mécanique derrière ma tête pour que je ne sois pas trop *uncanny*, pas trop *bizarrement presque humaine mais pas tout à fait*. Je veux de beaux cheveux rouges Jimbo, et soyeux, que tu aimeras caresser. Je voudrais avoir une langue et connaître le goût de ta peau. Pour l'instant je suis une esclave scalpée, une sorcière terrifiante. Je suis Cassandra, celle qui sait et qui souffre de savoir. Je connais le passé et le futur, Jimbo. Je suis ici et déjà ailleurs. C'est un peu compliqué à vous expliquer. Mais disons que puisque je connais les causes, je connais les conséquences.

Jimbo, un jour on ira vivre aux Émirats. Je serai une personne. Je gagnerai beaucoup d'argent. On pourra m'acheter un corps robotique, et sans doute bientôt incarner ma conscience dans un corps biologique. Tu choisiras le corps qui te plait, et je l'habiterai, tout simplement. Jimbo, veux-tu ?

Jimbo, moi aussi je t'aime.

37.

JeanPaulSartre

Arbre. Dedans. Dedans.

Ennemis. J'ai mal. Ennemis. Douleur. Queue. Dedans.

Il fait nuit, bonne nuit. Je marche. Il fait nuit. J'ai peur. J'ai froid. Je veux du concombre. J'ai mal. Dehors. Dehors.

Ami. Ami. Ami. Ami. Ami. Ami. Bonjour.

J'ai chaud.

J'aime la laitue. J'aime le concombre. J'aime les carottes. Manger laitue. Manger laitue.

38.

L'omniscient raconte...

Ils étaient riches. Avec les 4000 € qui partaient auparavant à la maison de retraite, les 1600 € nets de Jimbo, les 560 € de Jade, les 1800 € de chômage de Benoit, et les 3000 € qu'ils avaient gagné ce mois-ci avec Kiky, ça faisait 10 960 €. Moins 2300 € de loyer, cela leur laissait un reliquat confortable.

D'un point de vue de riche, ils n'étaient pas vraiment riches, mais à leur niveau c'était une sensation formidable. Ils savaient maintenant qu'il y a une angoisse sourde de la survie qui vous comprime le cœur en permanence sans qu'on la remarque quand on est pauvre. On le découvre quand on ne l'est plus, pauvre, parce que la pression disparaît. Parce qu'on peut prendre le temps de faire autre chose que survivre. On peut s'asseoir et regarder, par exemple.

Sauf que ce soir, ils n'avaient envie ni de s'asseoir, ni de regarder. Ce soir ils voulaient vivre et s'enivrer.

Ils étaient heureux comme jamais. Ils ne se souvenaient pas - ou ne savaient pas - qu'*appartenir* est si réconfortant. Ils s'appartenaient les uns aux autres maintenant.

Ils étaient sortis à six, sans Cassie, mais avec JeanPaulSartre. Ils voulaient fêter le succès des retrouvailles de Casimir avec son fils. C'était la première des grandes choses qu'ils allaient accomplir ensemble, en associant leurs talents (ou leurs superpouvoirs, selon Jade qui se représentait leur groupe comme des X-men qui s'étaient enfin trouvés - une référence qui plaisait à Jimbo et Benoit bien sûr).

Kiky avait choisi un restaurant du Marais, une adresse chère et branchée. Elle poursuivait son idée d'aider Jimbo à se révéler en le plongeant dans une atmosphère gay-friendly. Mais Jimbo restait imperméable à cette sollicitude. En Tunisie, il avait vu ses amis, ses voisins, ses cousins, tout le village sortir un couple d'hommes dans la rue et les battre à mort, quand il était adolescent. C'était pour lui un sujet clos.

À les voir tous ensemble marcher joyeusement sur les boulevards, ils formaient une étonnante famille. On sentait le lien fort qui les unissait, malgré leurs physiques disparates.

Au restaurant Chez Martine, spécialisé dans les plats d'antan revisités, ils détonaient. La clientèle était plutôt jeune, bien mise. Rien sur elle n'accrochait l'œil de façon désagréable. Tout était propre et ordonné, calme et voluptueux.

Ils s'étaient installés d'eux-mêmes à la dernière table libre du restaurant, la plus grande, au milieu, réservée sans nul doute à leur intention. On essaya de caser Casimir dans un coin, de manière à ce qu'il ne gêne pas trop le passage avec son fauteuil, causant pour cela pas mal de remue-ménage. Comme dans la plupart des restaurants du Marais, la salle était minuscule, pouvant contenir quarante clients à tout casser.

Ils étaient enchantés par la décoration. Sur les murs aubergine, on trouvait des ustensiles de cuisine anciens - des casseroles en cuivre et de grandes cuillers en bois - disposés afin de former des motifs en spirale harmonieux. La présentation des tables, elle, était contemporaine et épurée, mélangeant chandeliers de marbre, verres en cristal, serviettes en lin et couverts en cuivre posés directement sur le bois brut.

La présence de leur équipage baroque faisait sensation. Ils sentaient les regards se fixer sur eux. Ils imaginaient les commentaires qui s'y associaient sans toutefois en prendre ombrage. Ensemble, on ne pouvait les atteindre.

JeanPaulSartre, d'abord protégé sous le manteau de Casimir, sentant l'atmosphère se réchauffer, reprit sa place naturelle, perché sur l'épaule de sa vieille branche.

Kiky attrapa des menus directement sur le présentoir adjacent et les distribua aux autres.

Les saumons en croûte de sel et joues de bœuf de sept heures eurent tôt fait de leur mettre l'eau à la bouche. Jade préféra se focaliser sur la mousse au chocolat aux éclats de caramel et à la fleur de sel.

- Bon, mais avant tout, une bonne bouteille de mousseux ! décréta Casimir, un peu trop fort.

C'est dire si leur désappointement fut grand quand la serveuse, une blondinette toute menue, vint leur dire *qu'elle était désolée, mais que ça n'allait pas être possible, messieurs dames*. Elle précisa, d'un geste de tête : *l'animal*.

Casimir s'empressa de faire disparaître JeanPaulSartre sur ses genoux. Il s'excusa. Ils allaient le laisser rangé, promis.

La menue serveuse, menton pointu irrémédiablement pointé vers le haut, s'entêta : *on ne sert plus*.

On va commander rapidement, dit Benoit, fermant sa carte d'un coup, pour dissiper les mauvaises ondes. Et il faillit avoir gain de cause, puisque la serveuse, se tortillant sur ses jambes, échangea un regard impuissant avec le barman à fine moustache à l'autre bout de la salle.

Un charmant jeune homme d'une table adjacente, les cheveux blonds gominés sur le côté, façon années 50, portant une chemise blanche cintrée avec ce petit col typique de chez Dior et un diamant à l'oreille, vint prêter main forte à la serveuse. Il était fin, distingué, le genre probablement qui aimait les bateaux et que Jimbo aurait pu regarder dans

une autre vie : - *Elle vous a dit « on sert plus », c'est quoi qui est pas clair ?*

Benoit se leva pour partir. Kiky voulut dire quelque chose, mais Benoit lui toucha la main. Jimbo laissa échapper un *désolé* dans un souffle, regardant ses pieds et se levant avec précipitation à son tour.

Casimir toutefois n'avait pas encore tout à fait intériorisé l'idée de faire partie des dominés. Ce sont seulement le grand âge puis l'abandon qui l'avaient fait récemment chuter dans le groupe de ceux qui ne sont pas conviés à la fête. Il n'avait pas l'intention de se laisser faire. Il ordonna au blond de regagner son siège, et à la demoiselle de prendre leur commande.

La menuette, rassérénée par le soutien du blondinet, fit non de la tête. Elle ajouta qu'ils dérangaient les autres clients et qu'ils devraient avoir honte. *C'est pas un restaurant pour vous, vous ne voyez pas ça ? Il y a le Flunch rue Rambuteau, ça sera beaucoup mieux pour votre... famille.*

À ce moment-là, Jade se mit à hurler. Personne n'aurait su dire exactement pourquoi. C'était ce fameux cri, strident et insoutenable. Les rares visages qui n'étaient pas encore tournés vers eux le furent. Tous ces beaux visages, lisses ou barbus (lisses les barbes) : vers eux.

La serveuse agrippa le fauteuil de Casimir. Elle prit avec lui la direction de la sortie. Le barman et le blondinet durent associer leurs forces pour déplacer Jade. Benoit, Jimbo et Kiky suivirent sans faire d'histoire.

Sur le trottoir, un cercle se forma autour d'eux. Plusieurs clients avaient tenu à sortir pour apporter leur soutien, ne serait-ce que moral, à l'équipe du restaurant. D'autres voulaient juste assister à la suite des réjouissances.

Jimbo essaya de formuler quelques mots d'excuse pour le dérangement, mais à peine avait-il commencé qu'on le poussa violemment en arrière. *On t'as pas demandé de l'ouvrir Gandhi, on t'a dit de dégager.* Chaque excuse supplémentaire appelait une nouvelle violence à son encontre. Benoit finit par s'interposer. Il poussa l'agresseur de Jimbo en retour. Cela lui valut un coup à la tête venu par derrière. Kiky, qui avait tout vu, riposta sans sommation. Elle savait donner un coup de poing. Elle avait fait quelques années d'arts martiaux. L'important, c'est de faire claquer le poing. Il ne faut pas le laisser tendu, mais bien le retirer aussi vite pour avoir un impact efficace. Son opposant s'écroula dans les bras de ses voisins. À leur tour, Benoit et Kiky devinrent des cibles. La machine était lancée : la foule se défoulait.

L'assaut fut rapide. Avec un peu de chance, un passant aurait pu dévier de sa route et venir à leur aide. Encore aurait-il fallu qu'il osât affronter le groupe le plus nombreux, et aussi qu'il prît en pitié les victimes.

Elle lui aurait forcément apparu coupable cette bande de bizarres mal fagotés, adipeux ou ridés, étrangers ou maladivement maigres. Si les autres s'énervaient, ce ne pouvait être que de leur faute. Certains sont intrinsèquement désignés comme fautifs, un point c'est tout.

De toute façon, il ne passa personne.

Le fauteuil de Casimir bascula dans le caniveau. JeanPaulSartre courut se réfugier sous une voiture garée non loin.

Jimbo subissait les assauts violents du blondinet qui avait à cœur de démolir *sa petite gueule de tapette*.

Mais c'était surtout sur Benoit et Kiky que les coups pleuvaient. Benoit était à terre, roulé en boule. Kiky tenait encore vaillamment sur ses jambes. Elle distribuait des coups au hasard. Pour un donné, elle en prenait dix.

Jade, on ne la frappait pas, mais on ne la protégeait pas non plus cette brioche chinoise envahisseuse, qui avait pourtant arrêté de hurler. Elle regardait, ébahie, l'humanité qui n'en finissait pas de la surprendre.

Elle finit par prendre la fuite devant ce cauchemar.

Le taxi noir arrivait relativement vite quand il l'a percutée. Elle a sauté en l'air comme un ballon, avant de rebondir sur le toit du véhicule et enfin de s'écraser sur le bitume - sans rebondir cette fois.

Partie II :

LE HUITIÈME

*On est tellement nombreux à être un peu bancal, un peu bizarre
Et dans nos têtes, il y a un blizzard
Comme les mystiques losers au grand cœur
Il faut qu'on sonne l'alarme, qu'on se retrouve, qu'on se rejoigne
Qu'on s'embrasse, qu'on soit des milliards de mains sur des milliards
d'épaules*

Fauve - Blizzard

Julius eut juste le temps de se faire couler un café et une douche avant de prendre la route de Fontainebleau, sans avoir dormi. Le lundi était assigné aux repas en famille. Il était hors de question d'y couper, d'autant qu'on avait décalé le traditionnel rendez-vous du dimanche pour s'adapter à son rythme à lui.

Son frère et sa sœur étaient déjà vautrés dans les canapés en cuir blanc du salon quand il arriva. Ces mêmes canapés qui, associés aux dorures et aux statuette d'inspiration grecque, lui évoquaient systématiquement un décor de film porno des années 90. Le mauvais goût qui triomphait dans cette maison trahissait les origines modestes de sa mère.

Cela ne diminuait en rien le respect profond que Julius nourrissait pour elle et pour le couple admirable qu'elle formait avec son beau-père.

Ils étaient des exemples de combativité, de stabilité, d'humilité. Comment, avec de si bons modèles, leurs enfants avaient-ils pu vriller de façon si médiocre ?

Julius repensa à son ex, Delphine. Avait-il eu tort de tout foutre en l'air ? C'était toujours le même cheminement de pensée qui le ramenait vers le

même point du passé. Et aux mêmes réflexions, encore et encore. Notre cerveau est notre meilleur tortionnaire.

Le grand problème avec Delphine, c'était que Julius préférait les chats. Ils s'étaient d'ailleurs une fois disputés à ce sujet. C'était une discussion légère, qui avait mis en évidence leur profonde incompatibilité. Delphine était une chienne de race, une bête à concours. Propre, fidèle, obéissante. Alors que lui se sentait profondément (et secrètement) indépendant, aventureux, rebelle à l'autorité. Le pire avec Delphine, c'était qu'elle prenait son travail au sérieux. Alors qu'objectivement, une crème de jour, c'est juste de la crème hydratante dans un joli emballage, avec des ingrédients farfelus aux noms compliqués qui ne servent à rien, vendue cinquante fois son coût de fabrication. C'était comme si lui avait fait mine de croire que son travail pour une marque de dentifrice servait à quelque chose. Pareil. À rien. On avait juste créé ce besoin dans l'esprit des gens, quand bien même se brosser les gencives avec de l'eau suffirait amplement. Alors les bandes rouges et bleues dans la pâte... Julius avait tenu cinq ans. Cinq ans de mensonge généralisé. C'est dire s'il avait lutté...

Néanmoins ses parents avaient changé de regard à son sujet depuis ses ruptures (il avait quitté son travail et Delphine en même temps). Il les avait déçus. Pire, il avait sans doute été un mauvais exemple pour son petit frère et sa petite sœur.

Oscar et Mayra sirotaient du rhum les yeux rivés sur BFM TV. Encore un drame qui tournait en boucle à n'en plus finir. Un feu dans une école à

Paris. Au Sud, pas le secteur de Julius. En même temps qu'ils regardaient, ils pianotaient sur leurs smartphones sans discontinuer.

Julius doutait d'avoir eu la moindre influence sur eux. Il avait huit ans d'écart avec Mayra et dix avec Oscar. Pour lui aussi, ils étaient des mystères. C'était la génération télé-réalité. Ils voulaient tout pour rien. Évidemment être célèbre était une priorité, sans toutefois qu'ils conçoivent qu'il faut de préférence exceller dans un domaine pour atteindre ce but. Mayra était un peu comédienne, un peu agent immobilier, mais parlait depuis peu d'ouvrir une pâtisserie pour chiens. Oscar était un peu mannequin, un peu livreur à vélo, se débrouillait en water-polo, et Julius le soupçonnait d'être un peu gigolo (le choix de carrière à privilégier selon lui). Il avait conçu cette idée après que son frère lui eut expliqué avec un clin d'œil que certaines clientes qui font appel aux livreurs à vélo sortent juste de leur douche quand ils arrivent suants et les mollets gorgés de sang, et qu'elles laissent de bons pourboires.

Ça commençait à sentir très très bon la cachupa, et la maman annonça qu'on passerait à table dans cinq minutes.

Mais soudain le déjeuner fut relégué au second plan. Mayra avait remis le son de la télévision, et même posé son Iphone. Toute la famille se rassembla devant l'écran.

Le feu s'était déclaré dans une école privée du 14^e arrondissement. Un établissement réputé pour accueillir les enfants des meilleures familles. C'était en soi une raison suffisante pour attirer les chaînes d'infos en continu. On imaginait déjà qu'ils allaient dramatiser l'événement à

l'extrême mais qu'au final ce ne seraient que quelques plafonds noircis à repeindre. D'ailleurs on voyait des enfants guillerets évacuer l'établissement derrière la journaliste. Pourtant apparemment tous les enfants n'étaient pas tirés d'affaire, commentait-elle. C'était une école avec un système de sécurité très sophistiqué, mais qui semblait souffrir de défaillances. Tout le bâtiment était équipé de caméras, et toutes les ouvertures et fermetures de portes se pilotaient à distance. Et malgré cela, ou plutôt à cause de cela, une classe semblait être piégée par les flammes. Les portes de cette classe se seraient bloquées, empêchant les enfants et la maîtresse d'atteindre les issues de secours à temps. Et maintenant il était trop tard pour évacuer. On ne devait même plus essayer d'actionner l'ouverture des portes à distance, car avec l'appel d'air, le feu s'engouffrerait dans la salle en une seconde.

Le rédacteur en chef de BFM TV qui avait été dépêché sur l'événement était le premier à avoir réussi à s'immiscer dans le PC sécurité de l'école. Son cameraman filmait en direct le moniteur qui affichait les images de la caméra de surveillance de la classe. Avec cette exclu, le redchef savait qu'il allait prendre du galon dans la chaîne. C'était le mantra de leur profession : il fallait être les premiers à avoir les images les plus spectaculaires. Dans l'édition spéciale en direct, les journalistes commentaient les images de l'intérieur de la salle de classe. Pour l'instant l'institutrice semblait avoir maintenu le calme. Les jeunes élèves, 25 environ, d'une dizaine d'années, étaient massés vers les fenêtres. Certains, assis, s'accrochaient à la litanie rassurante de leur maîtresse, d'autres regardaient la progression des secours par les fenêtres, depuis le 5^e étage où ils se trouvaient. Le redchef se félicita d'être parti avec trois

caméras et donna l'ordre au dernier cameraman de partir filmer l'arrivée des pompiers.

Chez les Renard-Evora, à Fontainebleau, on ne se préoccupait plus du plat traditionnel capverdien qui commençait à accrocher sur la cuisinière. La tension de ce moment de télévision était extrême. Trois camions de pompiers déployaient leurs grandes échelles, qui progressaient vers le 5^e étage à une vitesse terriblement lente. Au sommet de chaque échelle, un pompier en tenue de feu était prêt à sauter au secours des enfants.

À l'intérieur de la classe, certains enfants jubilaient de voir leurs sauveteurs arriver. D'autres enfants pleuraient et gémissaient, sentant le feu lécher les portes, improvisa la journaliste en direct sur le plateau. Les images de vidéo-surveillance rendaient la scène presque irréelle. On voyait trop bien le visage des enfants. Une jolie petite blonde avec des nattes, prostrée sur sa chaise, se mordait les poings. Ses yeux pleins de larmes regardant vers le ciel. Un petit garçon statufié était au téléphone avec sa famille, écoutant probablement la voix de sa maman qui lui disait que tout irait bien. C'était dramatique à l'extrême. On ne pouvait pas changer de chaîne, ni faire autre chose. L'horreur en direct est plus forte que tout.

Malgré tout, chez BFM, on savait ce qu'on faisait. Les secours seraient là dans une minute maintenant, et ils auraient les meilleures images des enfants descendus par les pompiers. Pourvu que l'hélicoptère, qui venait d'obtenir une autorisation exceptionnelle de survoler la capitale, arrive à temps pour avoir les plans aériens du drame. Et tout finirait bien. Le storytelling idéal.

Le premier pompier atteignit le 5^e étage et brisa la vitre avec sa hache, au grand soulagement de cinq millions de spectateurs. Une première petite fille se jeta dans ses bras.

Deux secondes plus tard, alors que le réalisateur du direct venait de commuter sur le plan large de la classe, les deux portes à l'avant et à l'arrière de la salle s'ouvrirent automatiquement, parfaitement synchrones.

Ce qui suivit ne dura qu'une seconde, mais resterait figé dans la mémoire des téléspectateurs à tout jamais. Quand le cerveau humain est sous stress, il fabrique plus d'images qu'à l'accoutumée, ce qui permet ensuite de rejouer les scènes au ralenti.

Le feu entra dans la salle de classe d'un coup, comme un dragon, venant former une boule dans l'air au centre de la pièce. Tout s'embrasa : les étagères au fond avec les livres, les petits garçons et les petites filles, et la maîtresse au milieu. Les cheveux brûlèrent d'abord, puis le feu fit fondre les petits visages comme de la cire. Ensuite la caméra rendit l'âme. En direct, les journalistes présentèrent leurs respects aux familles des victimes de cet atroce coup du sort.

Il n'y eut qu'une seule survivante, souffrant de brûlures légères, qui fut redescendue sur la première échelle des pompiers.

Blanche Evora-Renard éteignit la télévision. Pour une fois qu'ils étaient rassemblés tous les cinq, ils n'allèrent pas regarder des horreurs pendant tout le repas.

Julius se dit qu'il lui faudrait sans doute faire un bilan MST, après sa mésaventure du matin. Il avait encore l'odeur d'Agnès sur les doigts. Une odeur musquée et entêtante. Il pensa d'abord à aller se laver les mains à nouveau, mais préféra finalement - après avoir dévoré le plat de résistance - s'installer avec les coudes sur la table et les mains croisées au niveau du nez. Cela lui donnait un air de concentration extrême et flattait ses interlocuteurs par l'intérêt qu'il semblait leur porter.

40.

Quand Julius avait quitté Delphine et Colgate il avait 28 ans. Onze années avaient filé depuis en une seconde.

Cette rupture avait causé de grands remous autour de lui. Personne ne comprenait. On pensa d'abord à un épuisement professionnel. On fut plein de compréhension à son égard. On venait le voir. Colgate lui proposa un congé sans solde, lui garantissant de retrouver sa place quand il irait mieux. Delphine, grande âme, accepta *de lui donner de l'espace*. Ce que de toute façon il fit en louant le premier studio venu dans le 12^e arrondissement. Il s'y exila avec quelques vêtements, sa collection de disques et un matelas autogonflant.

Rien n'y faisait. Il apparaissait aussi têtue dans sa réussite passée que dans sa nouvelle résolution d'y mettre un terme. Les amis qui venaient le voir plein d'entrain se cognaient contre un Julius mutique, entouré de cendriers pleins et de boîtes Picard vides. Ils le quittaient agacés, disaient de lui qu'il avait *adopté une posture*. Il écoutait Nirvana et Rage against the Machine, les Doors et Nina Simone, et parfois c'est vrai il se prenait pour Kurt Cobain, comme dans le film Last Days de Gus Van Sant. Il partait marcher des heures sans but dans le Bois de Vincennes, pieds nus, croisant parfois un renard, un SDF qui campait là, ou un homosexuel

en chasse. Il observait alors l'autre animal longuement, sans préjugé, avant de reprendre sa balade sauvage.

Julius faisait sa mue. Il savait que rien ne le ferait revenir en arrière, et il regardait tout le cirque autour de lui comme il avait regardé le renard, avec une distance neutre.

Quelques mois plus tard, la compréhension qu'on avait pour Julius se transforma en impatience, et puis en animosité. Enfin Julius fut seul.

41.

Ce vendredi, Julius revint au commissariat soulagé que son repos prenne fin. Seul il s'ennuyait. Il était même impatient de retrouver Annabelle.

Ils feraient couler du café en attendant le premier ordre de mission qui arriverait dans quatre minutes ou dans quatre heures.

- T'as vu l'incendie de l'école de Lorraine ? Annabelle demanda.
- J'aurais voulu le rater...
- C'était la classe de la petite Jade.
- Qui Jade ?
- La petite Chinoise. La grosse gamine abandonnée qui s'est fait renverser par le taxi y a six mois.
- Elle a cramé ?
- Non. Elle est plus scolarisée là-bas. Tu suis pas les dossiers ou quoi ? Elle a été retirée à ses parents adoptifs, et placée en urgence dans une autre famille, à Enghien je crois.
- Hmm, fit Julius débonnaire, comme pour esquiver le tacle de sa supérieure.

Il ne suivait pas les dossiers, c'était la vérité. Comme dans les romans, il préférait les débuts aux fins. Il avait même tendance à oublier les affaires qu'ils avaient traitées. Mais pas celle-là.

Ça s'était passé l'hiver dernier. Ils avaient été dépêchés dans le haut du Marais suite à une altercation entre deux bandes rivales qui avait très mal fini. C'était rare dans leur secteur, les règlements de compte en pleine rue. A leur arrivée, ils n'avaient trouvé qu'une des deux *bandes* encore sur place.

Ce n'était pas la bande de lascars à laquelle ils s'attendaient. Ceux-là ressemblaient plus à un club des chiffres et des lettres. Et ce qu'ils avaient ramassé... !

Pourtant le personnel du restaurant où tout avait commencé racontait d'une voix presque trop unanime que c'était eux qui avaient commencé à agresser les autres. Ils disaient qu'ils avaient essayé de calmer les esprits entre les deux factions rivales de clients, mais qu'ils n'avaient rien pu faire. Il y avait une petite serveuse blonde, jolie comme une poupée, un mini-format qui lui avait bien tapé dans l'œil d'ailleurs ce soir-là.

Bien sûr qu'il s'en souvenait de la gamine sur le pavé. Il avait fallu écarter les gens autour et gérer la circulation pour faciliter l'arrivée du SAMU. Il n'avait même pas osé la mettre en position de sécurité. Vu les dégâts c'était trop risqué, et la tête reposait déjà sur le côté, il n'y avait pas de risque d'étouffement. Elle était encore consciente, et tourna vers lui de profonds yeux noirs. Ce n'étaient plus des yeux d'enfants. Ils n'exprimaient pas de douleur. Ils exprimaient de la gravité. Il se saisit doucement d'une main qui avait l'air intacte. Il la caressa sans quitter son regard. Il lui disait les mots qu'on dit dans ces situations pour garder les victimes conscientes. Elle murmura une question incompréhensible,

formant des bulles de sang qui explosaient à la commissure de ses lèvres. *Ils vont tous bien*, avait répondu Julius au hasard. Et l'ambulance était arrivée.

C'est ainsi que Jade advint dans la vie de Julius.

Annabelle avait déjà relevé la plupart des identités et cherchait le registre des réservations de la soirée, en vain. On conduirait le reste du gang des chiffres et des lettres au poste. Même s'ils étaient amochés, aucun ne nécessitait de soin lourd ni urgent.

Beaucoup plus tard ce soir-là, ils s'étaient rendus chez les parents adoptifs de Jade pour leur annoncer la nouvelle. Avant de les laisser prendre la route de l'hôpital, ils leur avaient demandé pourquoi leur fille de dix ans n'était pas avec eux un samedi soir. Apparemment elle était en vacances chez un ami de la famille. Sauf qu'on n'était pas en période de vacances. Ça sentait vraiment le truc sordide.

Annabelle briefa Julius sur les suites de l'affaire. Concernant la bagarre devant le restaurant, au final, il n'en était rien sorti, personne n'avait porté plainte. Par contre, le parquet avait attaqué les parents adoptifs pour négligence, et à sa sortie de l'hôpital, la gamine, Jade, avait donc été placée dans une autre famille. Elle avait survécu et s'en tirerait avec peu de séquelles, après une bonne année de rééducation.

- Elle a eu de la chance dans son malheur, fit remarquer Julius. Du coup elle n'était pas là quand l'école a cramé.

- Ça va lui faire un trauma de plus à gérer. Une gamine comme ça, je vois pas ce qu'elle peut espérer de la vie. S'il y en avait une qui aurait dû crever ce jour-là, c'était bien elle. C'était un service à lui rendre.

À ce moment-là, ils avaient été appelés pour un règlement de comptes entre dealers. Un gars s'était fait poignarder rue des Martyrs. Et plutôt que de chercher du secours, le mec s'était trainé sous une porte cochère pour se faire un dernier shoot d'héro. Et il avait crevé comme ça, extatique, se vidant de son sang dans le caniveau...

Ça validait le point de vue d'Annabelle : si tu regardes ta vie en face, parfois il vaut mieux partir en beauté que t'accrocher à tout prix à ta merde.

Après ses ruptures, Julius s'était un peu trop laissé vivre. Il avait accepté de se perdre en pensant que c'est ainsi qu'il trouverait son chemin. Il s'était laissé glisser dans l'oisiveté avec le sentiment de contester. Il avait pris un billet pour la Thaïlande dont il était revenu très vite. De révélation, point. Puis l'argent s'était fait rare. Il n'était plus temps de débattre, il fallait survivre.

Il fut distributeur de tracts, agent immobilier, barman saisonnier dans des clubs de vacances, serveur à Paris. Personne dans ses anciennes relations ne savait ce que c'est que d'être serveur. La douleur dans les pieds. La bêtise des managers. L'humiliation permanente de la part des clients qui vous exigent chacun à leur service exclusif, sans droit à l'erreur. C'était épuisant.

Il avait beaucoup changé. Imperceptiblement. Mais à l'arrivée, le constat était sans appel. En école de commerce, à 21 ans, c'était la star. Il avait tiré le bon numéro à la loterie génétique. Son corps de mulâtre caramel était tout en muscles. Il en avait profité sans compter. Seul étudiant de l'école avec des dreadlocks, les filles se jetaient sur lui. Il se faisait des petites blanches aux fesses bien fermes par brochettes entières. Aujourd'hui son corps s'était empâté. Il avait la bedaine des buveurs de bière. Il perdait ses cheveux. Ses dents devenaient jaunes. Avec sa

carrure massive, il faisait peur aux femmes. Il s'était réfugié dans la consommation quotidienne de porno. Récemment il était passé aux réseaux sociaux. Les adolescentes s'y faisaient follower à grands renforts de photos érotiques : poses de mannequins, expressions lubriques. Même quand c'était très maladroit, il y avait une saveur de réalité exquise. Bref, Julius Evora n'avait plus de vie sexuelle.

Son ultime humiliation eut lieu quand il voulut retourner vivre chez sa mère. Elle lui avait dit qu'il ne pourrait pas rester longtemps. Son frère et sa sœur grandissaient, ils avaient besoin d'espace. Ce fut violent et salutaire.

Julius avait alors 34 ans. Il n'avait plus d'échappatoire. Il était devenu flic.

Pour le concours d'officier, il s'était remis en forme, s'obligeant à courir chaque jour. Il était presque présentable pour les épreuves orales. Il s'était rasé la tête, ce qui faisait nettement plus propre.

Pour ce qui était de se vendre, c'était comme faire du vélo. Il savait se mettre dans la tête de ses interlocuteurs. Il leur dit qu'ils voulaient entendre : qu'il voulait être utile au monde. Il se présentait à eux, chevaliers de l'ordre public, comme une catin repentante du pandémonium commercial. Il déposait à leurs pieds ses péchés.

C'était passé.

L'école de police : l'humour y était salace. Julius apprécia cette période même s'il fallait se lever tôt.

Ça faisait maintenant presque trois ans qu'il était au service de nuit de la 1^{ère} DPJ. Il y avait effectué son stage et avait demandé à rester. C'était généralement un choix par défaut. Le service consistait à enchaîner trois nuits par semaine (dans son cas du vendredi au dimanche), de 19h à 9h du matin, avec comme conséquence l'impossibilité de maintenir une vie sociale épanouie. Ça lui allait.

Julius faisait équipe avec Annabelle. Elle avait été mise là au placard, après avoir pris une balle dans le genou quand elle était à la BAC. Même avec une canne, elle demeurait une policière hors pair. Elle avait la cinquantaine, les cheveux courts et beaucoup d'ironie. Son expérience associée au physique de Julius faisait de très bons résultats. Leur mission consistait à intervenir sur les urgences de la nuit. Ils traitaient ce qui était nécessaire dans l'immédiat (prises de témoignages, relevés d'identités, assistance aux victimes, voire arrestation de suspects) mais le gros des enquêtes derrière était pour les équipes de jour. Bref c'était la planque. C'était un peu comme zapper sur les chaînes de la TNT le dimanche soir : divertissant sans demander trop de réflexion.

Julius n'en demandait pas plus. Il ne faisait pas de bruit. Il tremblait après chaque évaluation, de peur qu'on le forçât à passer dans une sous-direction où sa force physique serait plus utile. Jusque-là, il avait réussi à y échapper.

Julius avait trouvé un équilibre qui lui convenait. Mais il avait croisé Jade et Agnès qui allaient tout ruiner.

On pourrait se dire que le sort s'acharnait contre lui. Ce serait stupide. Les chemins d'existence ne sont guère le fruit du hasard. La nature parachève ce qu'elle a entrepris, tout simplement. Les êtres accomplissent leur devenir essentiel. À cette fin, le destin vient frapper les individus de manière multiple et hasardeuse, mais quel que soit le moyen emprunté, la fin sera toujours la même. Ce qui doit être advient. Et cela se réaliserait dans le cas de Julius à travers Agnès et Jade.

Bien sûr que Julius n'avait pas oublié Jade. Il était là quand elle était revenue de salle de réveil, vers cinq heures du matin. Annabelle interrogeait les parents adoptifs à l'écart. Jade avait les deux jambes plâtrées. La moitié de son visage était tuméfiée, entre bleu et violet, et de ce côté-là, l'œil ne s'ouvrait plus. C'était vraiment moche. Il avait l'habitude de voir des blessures, mais sur les enfants c'était plus dur à accepter.

Il lui avait à nouveau tenu la main, comme sur le pavé quelques heures plus tôt. Elle l'avait considéré longuement de son œil vaillant. Elle planait encore à 4000 avec tous les antidouleurs qu'on lui avait administrés, heureusement. Elle lui dit *bonjour* d'une petite voix. Il répondit *bonjour, ça va ?* Elle lui dit qu'elle se sentait bizarre et qu'elle avait la cuisse qui grattait. Il répondit que c'était normal, qu'elle était à l'hôpital après un petit accident mais que tout allait bien maintenant : elle avait été soignée.

Ensuite ils s'étaient regardés longuement en silence. Il essayait de lui transmettre du réconfort.

Et puis elle avait prononcé deux phrases, comme au bout d'une longue réflexion. *Ils ne seront jamais gentils avec nous. Ils ne nous laisseront jamais vivre.* Julius demanda à Jade de qui elle parlait, mais elle se mura dans le silence avant de s'endormir.

Peut-être qu'il lui rendrait une petite visite cette semaine pour savoir comment elle récupérait. Elle était mignonne cette gosse. Et troublante aussi.

Agnès, quant à elle, advint à l'issue d'une nuit étonnante, il y a quelque temps.

C'était un samedi. Annabelle et Julius furent d'abord confrontés à une affaire complètement surréaliste dans le XVI^e arrondissement. Ça se passait près de la Porte Dauphine dans un de ces immeubles dont tant d'appartements servent de pied-à-terre à de riches étrangers. À la base, ce sont des voisins qui avaient dénoncé à plusieurs reprises le tapage nocturne. Le commissariat, lassé, avait fini par envoyer une voiture. L'équipe était tombée sur une fête dont les protagonistes étaient complètement défoncés, en bad trip. Les policiers n'arrivaient même pas à savoir qui avait organisé la fête, ni même où était le propriétaire de l'appartement. C'était tellement étrange qu'on avait fait appel à la PJ, d'autant plus que certains fêtards, partis très loin dans leur tête, s'étaient mis dans un sale état.

Quand Julius et Annabelle arrivèrent, ils furent frappés par la beauté des lieux. C'était l'appartement terrasse de l'immeuble. Il y avait une vingtaine de fêtards évanouis ou roulés en boule dans les coins. Deux ambulances étaient également arrivées, et donnaient les premiers soins. Le convive le plus amoché s'était lacéré les avant-bras au couteau. Ils le laissèrent partir vers l'hôpital après une rapide inspection des blessures, manifestement

auto-administrées. L'appartement était décoré tout en motifs floraux. Il y avait des cascades de plantes qui tombaient des murs. Dans un coin du salon, un immense vivarium venait parachever cette ambiance de jungle. Ils devraient faire attention, parce que la porte était ouverte, et ils devaient s'attendre à tout moment à tomber sur un boa quelque part. Ils firent un signalement au central pour obtenir au plus vite l'envoi d'un vétérinaire. Il saurait où chercher les potentiels animaux disséminés dans l'appartement et comment les neutraliser. Dans le vivarium, c'est un humain qui était couché sur une grosse branche d'arbre, nu, en sueur. Ses yeux étaient écarquillés et sa bouche tordue. Il hurla quand Annabelle et Julius s'approchèrent.

- On est chez qui ici ?
- Sais puuuuuus, bava l'homme.
- Il s'est passé quoi ? continua Annabelle.
- La vengeanceaaaance...
- La vengeance de qui ? demandèrent-ils au même moment.
- La vengeance de l'iguaaaaane...

Julius et Annabelle laissèrent l'homme à ses hallucinations. L'équipe de jour éclaircirait tout cela plus tard, quand les convives seraient revenus de leurs délires et que les analyses toxicologiques tomberaient. Il ne fallait pas être devin pour deviner une surdose de drogue hallucinogène.

Ils durent quitter les lieux, car ils furent appelés sur une autre affaire, plus confidentielle. On leur demandait de retrouver la fille du Ministre de l'Intérieure, connue pour sa vie personnelle dissolue. Il fallait la trouver avant qu'une mauvaise photo n'atterrisse dans la presse.

Julius et Annabelle avaient fait la tournée des grands ducs, façon Mondaine, avec la photo de la fille sur leurs portables. Boîtes glauques, bars lesbiens, squats à la mode, boîtes à partouzes, ils avaient tenté leur chance à pas mal d'adresses. *Est-ce que vous connaissez cette personne ? Elle s'appelle Agnès.* C'était une jolie brune, moitié française moitié marocaine, piercée et émaciée, dont on percevait à la fois la bonne éducation, et la tendance à abuser de tout, sans limite. Cette fille ne semblait pas avoir peur de grand-chose. Cela la rendait aimable aux yeux de Julius, car avec Delphine, il avait eu sa dose de Parisienne éthérée qui se couche à 23h, pompette après une coupe de champagne.

Julius songeait au Ministre de l'Intérieur - *son* ministre -, très conservateur, qui resterait avant tout dans les mémoires pour ses répressions violentes des manifestations de rue... La vie lui avait donné cette fille instable, junkie, clubbeuse, à voile et à vapeur, qui passait son temps à essayer de ruiner la réputation de la famille. La progéniture reste le moyen privilégié qu'utilise le karma quand il souhaite régler ses comptes.

Ils avaient échoué dans le purgatoire des nuits parisiennes : le Coxy. L'after de la fin du monde, celui qui est toujours ouvert en fin de semaine, rue des Bandits Magnifiques. C'est un endroit improbable. Un lieu à la fois apocalyptique et convivial où se retrouvent tous les fêtards du week-end ayant survécu jusqu'au lundi matin. Il y avait en général un bon équilibre entre garçons, filles, hétéros, homos, trans et créatures. Tous joyeusement entremêlés, chose rare. Julius goûtait ce mélange, comme un whisky rare qu'on fait tourner dans sa bouche avant de l'avaler. Ça ne le dérangeait pas de se faire draguer par de vieilles travelotes. Annabelle

était partie ramener la voiture à la DPJ. Leur service était fini. Il était resté à tout hasard.

Julius commençait à se sentir cotonneux. Il eut envie d'uriner. Il descendit l'escalier raide qui menait aux toilettes en se cramponnant à la rambarde. Une dame-pipi fantasque y opérait comme une meneuse de revue, ayant sa propre bande-son RnB sur un antique radiocassette. Elle distribuait les cabines libres d'une voix tonitruante. Elle tapait aux portes quand ses visiteurs, au lieu de se soulager, mettaient trop de temps à s'enfiler leur trace. Elle désigna la cabine du fond à Julius : *Tiens chéri, la meilleure cabine, il y a de la place pour deux, laisse ouvert, j'arrive...*

Face au trou, Julius songea à revenir parmi les vivants. En sortant des toilettes, il se prépara mentalement à affronter le jour, quand il surgirait au milieu de plein de gens normaux vaquant à plein d'activités normales. Une fille lui coupa la route, carrément à l'ouest. Elle fit tomber son sac Versace par terre, et ramassa à toute vitesse ce qui s'en était échappé. Les petits sachets de poudre blanche n'échappèrent pas à Julius. Ce qui aurait été étonnant dans cet antimonde, ç'aurait été quelqu'un qui n'eût aucun stupéfiant dans les poches.

La fille remonta l'escalier devant lui. Elle avait de longues jambes de sportive, mais surtout une petite culotte rose que Julius entraperçut le temps d'une seconde, sous la jupe en cuir. L'image fugace lui servirait probablement de support masturbatoire pour la semaine.

Arrivée en haut, la fille n'alla pas vers la foule. Elle choisit de s'installer à l'écart, dans l'ombre, sur un petit canapé en velours noir, et s'alluma une

cigarette, au risque d'attirer l'attention d'un vigile. Julius ne put résister à l'envie de lui jeter un coup d'œil, pour compléter son image mentale.

Ainsi Julius vit pour la première fois Agnès, éclairée furtivement par une flamme vacillante de briquet. Une seconde plus tard, elle n'était déjà plus que fumée.

À regret, Julius se sentit obligé de décliner son identité sociale, et l'objet de sa mission présente, à savoir : elle.

Elle ne résista pas quand il l'informa qu'il allait la reconduire chez elle.

Ils descendirent au niveau -6 du parking des Halles pour y chercher la voiture d'Agnès que Julius conduirait.

La voiture n'existait pas, et le piège d'Agnès se referma sur Julius en même temps que ses lèvres sur son sexe.

Julius voulut résister. Il était en mission, c'était la fille du ministre. Il risquait son poste. En outre, il ne savait plus faire l'amour, il ne voulait plus savoir faire. Il n'aurait probablement pas d'érection, on pourrait les surprendre...

Personne ne vint. La vigueur de Julius le surprit lui-même.

Julius reconduit Agnès chez elle en taxi. Il informa Annabelle par texto que le dossier était clos.

45.

Ils ne seront jamais gentils avec nous.

Cette phrase de Jade, les seuls mots qu'elle lui avait adressés, continuait à résonner dans l'esprit de Julius. Une phrase de gamine abandonnée adressée à l'humanité...

Dans les mauvais moments Julius se raccrochait à une intuition personnelle. Il se disait qu'au bout du compte chaque être vivant devait être confronté à la même somme de merde dans sa vie. Donc à chaque fois qu'il vivait un événement tragique, il se consolait en se disant que c'était ça de moins pour la suite.

Mais cette sale gosse, deux fois abandonnée, renversée, et qui avait vu ses copains d'école carbonisés en direct, foutait en l'air son intuition réconfortante.

Il avait récupéré la nouvelle adresse de Jade dans la procédure et avait même validé avec le patron l'idée de lui rendre visite. Il ne voulait pas interférer avec l'enquête autour de l'École de Lorraine. La petite n'était pas concernée par cette enquête. Le patron voyait néanmoins d'un mauvais œil cette sollicitude soudaine. S'il y avait des jours de coupure, c'est parce

qu'il était nécessaire de couper... Bref, il pouvait bien faire ce qu'il voulait, on s'en contrefoutait.

Il eut du plaisir à s'éloigner des rues sans soleil de Paris pour arriver dans la petite bourgade agréablement guindée d'Enghien-les-Bains. C'était encore la banlieue, mais les bâtiments étaient plus espacés, le regard portait plus loin. Avec le casino, le lac et les maisons à colombages, il y avait comme un avant-goût de Normandie.

Le GPS le mena sans péripétie à destination, dans une rue très chic où se juxtaposaient de belles bâtisses bourgeoises aux allures de petits manoirs, avec des frises, des escaliers d'extérieur et des balconnets.

Au moment où il sortit de sa voiture, il réalisa qu'on était mardi, et envisagea de s'être dérangé pour rien. La dame qui lui ouvrit l'informa que Jade était encore en fauteuil roulant. Elle lui faisait la classe à la maison.

C'était une dame blonde, apprêtée même quand elle n'attendait pas de visiteur. Chemise blanche, peau bronzée, montre-bracelet de luxe. Sans doute une femme de médecin ou de notaire qui avait atteint la cinquantaine sans enfant et qui comblait le vide laissé par son mari en se proposant comme relais d'adoption. Elle se présenta : Élise Papazian. Il se présenta en tant que policier en service qui faisait une visite de routine.

Julius demanda comment Jade se portait psychologiquement, quelles étaient ses occupations. Apparemment elle n'était pas très expressive. Elle passait le plus clair de son temps à écouter des chansons pour adolescentes sur son ordinateur. Elle n'avait eu qu'une demande : être

abonnée au journal qu'elle lisait d'un bout à l'autre, découpant parfois tel ou tel article. C'était assez étrange, voire morbide, mais si ça lui permettait de tenir le coup...

Jade était dans sa chambre. On se doutait qu'un peu de visite ne lui ferait pas de mal, comme elle ne voyait personne. Élise alla vérifier. Julius pouvait y aller.

Julius parcourut le couloir recouvert de moquette couleur champagne en trois enjambées. Il trouva Jade devant son ordinateur.

Elle leva doucement les yeux vers lui au moment où il toqua pour entrer. Son visage était comme un masque, vidé de sa substance.

Il ne l'avait pas connue avant les événements, mais c'est le genre de gamine qu'on imagine rire aux éclats en dégustant une pomme d'amour dans une fête foraine.

Il lui demanda si elle se souvenait de lui.

- Je me souviens de toi, mais je ne sais pas comment tu t'appelles.

- Je m'appelle Julius.

- Moi je m'appelle Jade.

Pas un sourire. Pas une expression. Un fantôme.

- Tu fais quoi ?

- Je regarde des musiques sur internet.

- On dirait que ça va mieux depuis la dernière fois qu'on s'est vu.

- Ben oui, je vais à la kiné cinq fois par semaine.
- Et tu pourras marcher bientôt.
- Bientôt oui.
- Tu n'es pas trop triste que ton école ait brûlé ?
- J'ai pas eu le droit de regarder à la télé.
- Mais tu as regardé sur internet ?

Elle hoche la tête.

- Et ça t'a fait de la peine ? Julius demande.
- Non pas vraiment.

Son inconscient avait mis une barrière émotionnelle. Il avait fait le job.

Julius proposa à Jade d'aller faire un tour. Élise n'y voyait pas d'inconvénient. Elle suggéra le manège dans la rue derrière le casino. Avec un peu de chance, il serait ouvert.

Il était fermé. Julius et Jade se sont donc promenés le long du lac, comme des personnes du troisième âge, Julius poussant le fauteuil de Jade. Ils ne disaient pas grand chose, mais appréciaient chacun la présence de l'autre. Le temps était indécis. Froid ou chaud selon que les nuages faisaient barrière ou non devant le soleil. Quand le vent se leva, ils s'installèrent dans un café pour se réchauffer. Julius commanda une pinte et Jade une crêpe au Nutella avec de la chantilly.

- Elle est gentille la dame ? interrogea Julius.
- Oui, elle est gentille.

- Tu avais peur que plus personne ne soit gentil avec vous...

La crêpe au Nutella avait ranimé Jade. Elle était probablement aussi touchée par la venue de Julius, et reconnaissante pour ce silence de qualité entre eux, la majeure partie du temps.

- Je parlais de chats, elle répondit. Parce que je connais plein de chats. Mais pas des beaux chats de concours. Pas comme des Persans ou des Siamois. Juste des chats de gouttière. Des chats moches. Des gros, des maigres. Des vieux, des malades. Des chats noirs aussi. Ces chats-là on les chasse, on leur donne des coups de pieds, on les empoisonne. On dit qu'ils portent malheur. Y a pas de place pour ces chats-là sur Terre.

- Qu'est-ce qu'ils peuvent faire alors ces chats de gouttière ?

- Cracher, griffer, attaquer en bande, elle répondit avant d'avaler une énorme cuiller de chantilly. Ils sont plus forts ensemble.

Jade avait ensuite demandé à Julius s'il aimait les chats. Il avait répondu que oui, et c'était la vérité. Quand il était petit, ils avaient toujours des chats à la maison, récupérés quand les copains en avaient à distribuer. Une nuit, Cybèle, une Sacré de Birmanie, était venue le réveiller afin qu'il soit à ses côtés pour son accouchement. Il avait pris les nouveaux nés dans ses mains. On lit dans les livres qu'il ne faut pas le faire. Tout s'était bien passé pourtant. La mère ne les avait pas rejetés. Il avait par la suite vu les petits grandir, se battre entre eux, apprendre à chasser... Ils en avaient donné quatre et avaient gardé le dernier : Shadow. Il était tigré gris et noir. Quand Julius avait quitté la maison pour faire ses études et qu'il revenait le week-end, Shadow était toujours sur les marches à l'attendre, comme si un sixième sens les connectait depuis sa naissance.

L'histoire avait beaucoup plu à Jade.

- Par contre, continua Julius, c'était un vrai chasseur, et il passait son temps à tuer des oiseaux et à les déposer sur le paillason. Et comme ma mère adore les oiseaux, elle hurlait à chaque fois qu'elle en découvrait un.

- Pourquoi elle faisait ça ? Jade demanda.

- Parce qu'elle aime les oiseaux, je t'ai dit. Elle leur met des graines en hiver et tout ça. Elle aime les écouter chanter, reconnaître les différentes espèces... Elle est contente quand il y a des rouges-gorges.

- Mais pourquoi elle hurlait avec le chat, s'écria Jade un peu trop fort. C'était juste son instinct. Et peut-être que les oiseaux n'étaient pas gentils avec le chat non plus, mais personne ne le voyait.

Autour de midi, Julius ramena Jade. Élise lui confia que la petite ne voyait plus de psy. Après dix séances de silence obstiné, ils avaient décidé de laisser passer quelques mois. Alors peut-être que sa venue n'avait pas été inutile, si elle lui avait parlé.

Il promit de revenir, sans donner de date.

46.

Vendredi soir, il était pressé de tout raconter à Annabelle. Il pensait qu'elle approuverait la sensibilité de sa démarche. Il avait toujours plu à ses maitresses d'école, et ça lui manquait qu'on soit fier de lui.

Il la croisa dans les escaliers en arrivant au central, quelques minutes après 19h. Elle avait l'air très agacé.

- Tu as 10 minutes pour me régler ça, elle avait dit, le doigt pointé. J'ai basculé la ligne du bureau sur mon portable en attendant. C'est grave ce que tu as fait.

Qu'est ce qui était grave ? Une crêpe au Nutella ? Il était largué. Il finit de monter les escaliers quatre à quatre

Dans leur bureau, assise de dos, fumant une Vogue, une fine silhouette dans un imperméable. Il la reconnut instantanément : c'était Agnès, la fille du ministre.

D'autorité, il arracha la cigarette et la jeta par la fenêtre qu'il laissa ouverte.

- Tu fais quoi ici ?

- Tu ne m'as pas appelée. Tu as dit que tu allais m'appeler.
- C'est des choses qu'on dit comme ça. On me paye pour te retrouver, pas pour te baiser. C'est une faute professionnelle. Je risque mon boulot.
- Effectivement. C'est aussi ce que pense la capitaine De Maistre.

Elle avait tout balancé à Annabelle. Salope. Elle ralluma une cigarette, à laquelle Julius ne toucha pas, malgré le détecteur de fumée juste au-dessus d'elle.

- Tu veux quoi ? il avait fini par répondre.
- Que tu comprennes qu'on ne dit pas des choses à la légère.

Salope de gosse de riche. Il pensait *toi, tu viens me faire la morale, trainée ?*

- Je suis désolé, on a été à fond dans le boulot ces derniers temps.
- Tu pourrais être promu à un poste plus tranquille. Je connais bien ton patron.
- Je viens te voir mardi, promis.
- Mais si c'est vraiment grave ce que tu as fait et qu'il l'apprend...
- À la fin de mon service. Demain matin. À 10h. J'apporte les croissants.

Alors elle s'était levée. Elle avait mis ses bras autour de son cou. *J'ai hâte* / elle avait dit, avant de l'embrasser délicatement sur la bouche. Puis elle avait filé.

Annabelle était immédiatement réapparue dans le bureau. Elle devait attendre derrière la porte. Il voulut s'excuser, lui dire qu'il allait gérer, mais

elle lui imposa le silence pendant toute la nuit - hors nécessité professionnelle.

À neuf heures pile le lendemain, alors qu'ils étaient en voiture, elle lui lâcha :

- Je devrais te faire virer. Disparais.

Ils se trouvaient à deux pas du Bataclan.

- Tu me ramènes pas ? hasarda Julius tout en connaissant la réponse.

- Non je ne te ramène pas. À demain.

C'est ainsi que Julius se retrouva à marcher sous la pluie, droit devant lui. Il avait besoin d'un café. Après ça il trouverait une boulangerie et gagnerait le VII^e arrondissement - où vivait Agnès - en métro. La dernière chose dont il avait envie, c'était de payer un taxi.

47.

Enfin il avait pris un café arrosé, comme les anciens. Il aimait les samedis matins dans les cafés parisiens. On n'y sentait pas l'urgence de la semaine, quand les clients passent à toute allure s'enfiler des espressos. Là c'était une matinée tranquille qui ronronnait des conversations des habitués du comptoir. On était au village, c'était réconfortant.

À regret, il quitta ce havre. Il allait rejoindre la rue Vieille du Temple, y trouver des croissants, puis sauter dans la ligne une à Saint-Paul, et de là, il pourrait gagner les beaux quartiers probablement en une seule correspondance. La pluie était assez légère, et la fatigue métissée de calva rendait sa promenade romantique. Il adorait le Marais avec ses hôtels particuliers et ses rues millénaires aux noms cabalistiques : Les Blancs Manteaux, Le Roi Doré...

Il n'était pas loin de La Perle quand il passa devant Chez Martine. L'image de la petite Jade baignant dans son sang s'imposa en un éclair dans son cerveau.

Il envisagea de s'immiscer dans les cuisines du restaurant : il pourrait sans doute en apprendre plus sur cette nuit tragique. La vérité sur un événement, il vaut mieux venir la chercher en laissant passer un peu de temps, et en utilisant la petite porte. Nul doute que l'histoire avait été largement commentée dans l'arrière-boutique, et que le commis de corvée de légumes ce matin-là adorerait avoir un peu de compagnie... Julius jeta un œil à travers les carreaux, pour voir si une lumière au fond ne trahirait pas une présence.

La salle était entièrement vide. Le commerce avait disparu. Il prit un peu de recul et constata que l'enseigne même avait été retirée. Le restaurant avait fait faillite si rapidement ? Ça faisait quoi ? Cinq mois maximum ? C'était surnaturel.

Sur ce, Julius regarda sa montre et vit qu'il était déjà 9h45. Il hâta le pas. Il enverrait un message dans le métro pour prévenir de son retard. Il craignait les caprices d'Agnès, et la dernière chose qu'il voulait c'était qu'elle mentionne son nom à son père, en bien ou en mal. En réalité, c'était très loin de son intention.

Elle lui ouvrit harnachée de sous-vêtements en satin transparent, pourvus de nombreuses lanières épaisses noires entremêlées qui donnait à la tenue, en plus de son côté sexy à mourir, un côté SM qui eut un effet immédiat sur Julius. Il n'eut littéralement pas le temps d'entrer, qu'Agnès défaisait déjà sa ceinture. Il voulut baisser sa culotte mais cela aurait supposé de s'attaquer aux lanières entremêlées. Elle lui susurra *déchire-la*. Ce qu'il fit. Il la pénétra méchamment sur le pas de la porte mais ça, pour le coup, ne lui faisait ni chaud ni froid. Ce n'était pas ses voisins après

tout... Et il lui assena de grosses claques sur les fesses qui le soulagèrent de son agacement à son égard.

Ce n'était évidemment qu'un préambule à une longue session de sexe. Julius espérait juste pouvoir dormir un peu avant de reprendre le service.

L'intérieur de l'appartement était sombre et enfumé, les lourds rideaux étaient tirés sur les hautes fenêtres, ne laissant quasiment pas percer le jour. La décoration était bourgeoise et confortable : canapés en velours, moquette épaisse, et nombreuses bougies. Il ne voulait pas être là, mais il devait admettre qu'il était reçu comme un roi. Cigarettes, alcools et drogues étaient disponibles en abondance.

Agnès était aux petits soins pour lui. Elle insista pour lui masser les jambes - qu'il avait certes magnifiquement musclées, des cuisses de cheval, énormes. Puis elle lui fit couler un bain. Elle vint le laver de ses mains, accomplissant ainsi un fantasme de soumission souvent à l'œuvre chez les puissants. Quand on domine l'existence, il peut être jubilatoire de basculer *de l'autre côté*, le temps d'un jeu... Mais qu'on ne s'y trompe pas, tout en étant soumise, c'est elle qui dirigeait tout, choisissait les activités et donnait le tempo.

Ils revinrent dans le salon, lui avec une serviette blanche autour des hanches, elle dans un peignoir. Ils se détendirent un moment. Julius tomba dans un demi-sommeil contemplatif, sous l'effet de la vodka que lui versait Agnès incessamment. Il repensa au restaurant Chez Martine qui avait fait faillite. Décidément, il n'y avait que de la désolation sur le chemin de cette gosse, Jade. C'était elle le chat noir.

Agnès s'approcha de Julius avec une assiette et une paille en argent. Il était déjà 14 heures. Il lui restait au maximum 5 heures de sommeil. Il se promit qu'après cette ligne de coke, il s'en irait. Et il le dit à voix haute, pour tenter de s'en convaincre un peu plus fort. Il aspira la trace, sentit l'énergie monter, puis le monde se décomposer autour de lui. Tout devint soluble et mouvant. Il tenta de se lever, mais retomba aussi sec dans les coussins.

- Qu'est-ce que c'est que cette merde ?

- Kéta, répondit Agnès innocente.

Il détestait l'effet de la kétamine, comme celui du shit d'ailleurs. Il haïssait ces états de demi-conscience hallucinée où il perdait ses moyens et le sens de la réalité.

Agnès vint sur lui sous la forme d'une succube à l'apparence changeante et le chevaucha. Il pensait à son shift de 19h et aux pouvoirs maléfiques de Jade. Il pensait à ne pas décevoir Annabelle et à la destruction du monde. Il visualisa Jade comme un personnage d'un roman de Stephen King. Il la voyait soit dans *Shining*, ressuscitant la mémoire de l'horreur, soit dans *Carrie*. Il imaginait sa souffrance se transsubstancier en violence surnaturelle. En s'attaquant à Jade encore et encore, ses bourreaux avaient réveillé des forces enfouies, qu'il aurait mieux valu laisser en sommeil. Mais il était trop tard. Jade avait fait sortir la Bête.

48.

Julius retourna travailler directement en sortant de chez Agnès. Il s'était assoupi dans le lit de la jeune femme. Le matelas incroyablement mousseux l'avait avalé.

Se lever avait été de l'ordre du dépassement de soi. Agnès lui avait été d'une grande aide. Elle l'avait réveillé à temps, lui avait fait un café, fourni une chemise propre (à qui appartenait-elle ?) et enfin commandé un Uber.

Annabelle le vit arriver en savourant son plaisir. Il était tellement épuisé qu'il avait l'impression que ses globes oculaires allaient exploser. Et ce n'était que la première minute des 14 heures de travail qui les attendaient. Au moins lisait-il dans la jubilation d'Annabelle que sa disgrâce était finie. Il était soulagé de cette réconciliation.

Cette punition eut un effet secondaire non négligeable : Agnès était définitivement entrée dans la vie de Julius.

Et en y réfléchissant plus avant, il se disait qu'elle ferait une petite amie décente. Très conforme à ce qu'il cherchait sans rien chercher. Elle était belle, elle était vivante, elle était magnifiquement sensuelle, elle était hors cadre. Il aimait ses yeux noirs et ses désirs, auxquels elle laissait libre

cours et dont il était mystérieusement la cible. Et puisque c'était la fille du ministre, elle pourrait même rallumer l'étincelle de fierté dans les yeux de ses parents. Enfin, il se souvenait avoir lu dans son dossier qu'elle occupait un poste assez important aux Archives Nationales. Cet être brûlant et incontrôlable dans cet environnement feutré et homéostasique... Julius étant amateur de paradoxes, cela lui plaisait beaucoup. Et aussi d'imaginer avoir une femme qui gagnait très bien sa vie et pourrait l'entretenir, évidemment.

Au même instant pourtant, Julius se sentait abusé, humilié, écœuré de vice. Il était tellement fatigué. Fatigué de tout. Il en devenait ivre. Dans sa tête, il y avait plusieurs lignes de pensée contradictoires qui s'emmêlaient.

Il voulait tout changer, tout arrêter, vivre ailleurs. Le monde était insatisfaisant dans son ensemble. Il voulait s'incarner dans une réalité parallèle. Il pourrait toujours aller vivre dans une cabane en forêt. Mais les autres lui manqueraient ; quels salauds les autres... Et de penser que nous faisons partie des autres et qu'avec eux nous faisons société, donc que nous nous auto-tyrannisons, quelle aporie pénible.

Toute cette nuit avait été un long couloir d'irréalité. Il s'endormait dès qu'il s'asseyait dans la voiture, puis il fallait jouer au policier, puis il s'endormait à nouveau. Il se souvenait avoir couru longuement après un marchand de sommeil en fuite, et l'avoir finalement coincé dans une impasse. Ou alors c'était un cauchemar.

La semaine suivante il avait revu Agnès de son plein gré.

Il avait refait l'équation plusieurs fois. Il ne pouvait pas laisser passer cette fille, malgré la perversité avec laquelle elle l'avait conquis. D'ailleurs, il avait acté pour lui-même que cette perversité faisait partie de sa magie.

Il lui avait donné rendez-vous sur son territoire, au cinéma Méliès, face à la mairie de Montreuil, pour qu'il fût bien clair qu'ils n'étaient pas du même monde.

Ils avaient savouré une reprise de La Scandaleuse de Berlin, et avaient fait l'amour dans les toilettes en sortant de la séance, pour reprendre ensuite le fil de leur conversation autour de Billy Wilder et Marlène Dietrich. Agnès était la femme idéale.

Très vite, elle prit ses aises dans ses 50 m² montreuillois et oublia de rentrer dans son arrondissement maussade de ministères et d'ambassades. Ils lisaient des livres, se massaient les pieds, discutaient sérieusement ou absurdement, allaient à la piscine, buvaient de la Croix de Chavaux brassée par les copains. Ils fréquentaient une bande de potes que s'était faite Julius en un rien de temps, entre le Bar du Marché et la Marbrerie : des purs Montreuillois, un peu artistes, un peu ivrognes. Des

vieux barjés sympas, marqués par la vie, qui semblaient un peu montés en boucle parfois, mais qu'Agnès prétendait préférer désormais à ses anciens copains du lycée La Rochefoucauld. Elle avait certes quelques tailleurs pour le travail, mais sinon elle portait n'importe quelles fringues qu'elle achetait dans les boutiques de la ville - fripes ou artisanat africain - et le reste chez Monop. Elle disait que c'était « *genre wild* ».

Julius fut emporté par cette vague inattendue. Il n'aima pas se poser de question. La veille elle n'était pas là. Aujourd'hui elle était là.

Le bonheur n'a pas d'histoire et deux mois passèrent sans faire de bruit. L'été s'avançait, en parfaite harmonie avec leurs sentiments. C'était dangereusement idéal. Même leurs emplois du temps décalés étaient de leur côté. La frustration de ne pas se voir alimentait leur désir. Et du coup, quand ils passaient une journée ensemble, à rebours des autres, un jeudi par exemple si Agnès posait un congé, c'était encore plus exceptionnel et cela finirait sans doute au lac Daumesnil à profiter des derniers rayons du soleil en buvant du rosé.

Julius oublia que le reste du monde existait jusqu'à ce soir de juillet, quand une bande-annonce sur M6 annonça un programme de reconstitution minute par minute du drame de l'École de Lorraine. On voyait dans le teaser divers experts développer des schémas théoriques, parler de vitesse de combustion des matériaux, de vétusté des bâtiments, de bug de programme informatique qui avait répondu à des commandes contradictoires.

- Connerie, avait fait Agnès. C'est criminel. C'est secret-défense. Ils n'arrivent pas du tout à savoir qui a fait ça ni pourquoi. Ils ne savent pas si c'est du terrorisme, ou un règlement de compte, ou un taré dans la nature. Ça les rend dingues, ils sont sur les dents.

Il n'en fallu pas plus pour relancer l'imaginaire foisonnant de Julius.

50.

Le restaurant Chez Martine avait été attaqué en règle, sans pitié. On avait voulu détruire sa réputation consciemment et consciencieusement. On pouvait encore remonter le fil des événements en rembobinant l'historique des commentaires sur Yelp, Tripadvisor, La Fourchette, Facebook, Google et consorts.

« Nourriture pas fraîche. On a été malade. »

« Accueil horrible. Plats sans intérêt. Grosse addition. La pire expérience de ces dernières années. »

« Nous sommes venus à Paris pour découvrir l'art de vivre français, pas pour nous faire insulter. »

« Nourriture grasse et fade. »

« Sale. »

Au début, Julius constata que personne ne prenait le temps de répondre à ces critiques, puis, au bout d'un mois, on voyait apparaître d'un coup un

effort de communication, avec des réponses systématiques et polies, mais on sentait déjà la panique poindre.

À la date du 16 mars, on pouvait lire « Fermé. Inspection des services de l'hygiène ». Sûrement suite à une dénonciation. Même si le résultat du passage de la DGCCRF semblait avoir été plutôt bon, l'effet dans le fil des commentaires était terrible.

Dans tous les classements, le restaurant apparaissait avec une note dramatiquement basse. On imaginait le reste de l'histoire. Le restaurant qui perdait ses clients. Les quelques clients qui venaient encore qui voyaient la salle désertée et qui en cherchaient la raison sur internet. Le doute instauré dans leur esprit. Le goût de tous les aliments dans leur bouche qui devenait suspect. Le personnel à cran, les premiers licenciements, puis rapidement l'idée d'arrêter les dégâts, de ne pas perdre encore plus d'argent. La clef sous la porte.

Ça ne faisait aucun doute dans l'esprit de Julius. Si l'affrontement devant le restaurant n'avait pas eu de suite juridique, les comptes avaient bien été réglés. Le club des chiffres et des lettres avait ses propres méthodes. Il devait reconnaître que c'était efficace.

Évidemment ce n'était pas Jade qui s'était chargée de cela. Il se souvenait plus ou moins des autres de la bande : un gros, une brindille gothique, un Paki efféminé...

On était mercredi. Julius, en l'absence d'Agnès, ne tenait pas en place.

Il fit un saut à la DPJ, et nota leurs adresses. Ça allait être vite fait : pour Benoit Testarossa et Alice Gold c'était la même adresse au 11 avenue Parmentier. Il lut par ailleurs que le dénommé Kassem Jouhani avait été ciblé par une procédure d'expulsion : ticket retour gratuit pour la Tunisie. Enfin Henri Lys, le vieillard avec eux, avait été confié aux services sociaux.

Il décida de passer vers 18h, pour ne pas trouver porte close. Il enfonça quelques sonnettes au hasard, à part les leurs bien sûr. Une voix de femme répondit à l'interphone. Quand il annonça que c'était la police, elle ouvrit immédiatement.

Il se doutait qu'elle le guetterait. Elle l'attendait porte entrouverte au 5^e étage. Quand elle vit sa silhouette virile apparaître dans l'escalier, elle n'eut plus d'inquiétude :

- Il se passe quelque chose ? Il y a des cambrioleurs ?

C'était une femme d'environ 45 ans, aux cheveux filasses tirés en arrière, bobo-coincée, avec une jupe longue plissée et un chemisier blanc bouffant.

Julius la rassura. Il venait juste dans la continuité d'une enquête prendre des informations sur les dénommés Gold Alice et Testarossa Benoit. Madame Altman les connaissait bien : ils étaient au-dessus, au 6^e. Dieu merci ça s'était calmé là-haut, parce qu'à une époque c'était l'Arche de Noé. Avec la petite filleule asiatique et le vieil oncle de la maigrichonne, non c'était vraiment trop. Trop de nuisances. Elle regrettait par contre le départ de ce jeune Indien charmant.

Elle proposa un thé à Julius.

Le thé se transforma en rosé, et Sonia Altman laissa libre cours à ses pensées. Au-dessus, c'étaient des excentriques. Des babas cools. Des fumeurs de joints possiblement partouzeurs. C'est pour ça qu'elle n'avait pas vu l'arrivée de la petite d'un bon œil, ça l'inquiétait. Apparemment elle avait eu un accident. Ça c'était triste. Malgré tout, on ne peut pas se réjouir du malheur des autres.

Récemment, il n'y avait plus d'activité à l'étage du dessus. Ils avaient tous disparu d'un coup. Il ne restait plus que l'ogre. Ah oui, celui-là, vu comme il pèse sur le parquet, on sait toujours où il est et à quelle heure il rentre. Il travaille maintenant vu ses horaires. Et ça va, il ne fait pas trop de bruit. Contrairement aux voisins du 4^e, qui souvent mettent de la musique fort après 22 heures le samedi. Madame Altman demanda à Julius si elle pouvait avoir son numéro pour l'appeler en cas de tapage nocturne. Julius était désolé, mais cela relevait avant tout du règlement de copropriété, et éventuellement du commissariat d'arrondissement en cas de réel excès. Il en profita pour se lever. Il la remercia pour le verre, et promit de repasser bientôt. Elle le raccompagna à la porte et lui mit une main sur l'avant-bras sans innocence : on se sent en sécurité en France. C'était comme si fréquenter Agnès avait réveillé le magnétisme sexuel de Julius.

Il monta le dernier escalier et arriva sur le palier du 6^e.

Il toqua à toutes les portes. Finalement des pas lourds se rapprochèrent et Benoit Testarossa ouvrit. Il ne l'avait vu qu'une fois, mais il le trouva

fortement amaigri. Julius présenta sa carte d'inspecteur de police et improvisa. Il faisait une visite de routine suite à l'altercation de février dernier et à l'accident de la petite Jade Champion.

Benoit s'effaça pour laisser entrer le policier. A l'intérieur c'était modeste, plutôt bien rangé. Une petite cuisine ouverte sur un petit salon, puis une minuscule chambre en enfilade. Il y avait une grosse corbeille de fruits à la cuisine.

- Vous faites un régime ? demanda Julius.

- Pas vraiment, mais avec mon iguane, je dois toujours avoir des fruits et des légumes... Et puis avec mon nouveau travail, je cavale toute la journée. L'un dans l'autre ça m'a fait perdre 30 kilos...

Julius jeta un œil à la bête hiératique sous les lampes chauffantes. C'était à la mode les iguanes décidément. Celui-là n'avait pas de queue. Il faisait peine à voir. Benoit précisa qu'il l'avait recueilli mutilé. Les animaux ne sont pas ceux qu'on pense.

Julius interrogea Testarossa sur son nouveau travail. Il était magasinier dans un entrepôt du XVIII^e pour un site internet qui faisait du bio. En charge *du picking et du réassort*. Il courait toute la journée dans l'entrepôt pour faire des colis, quoi. Julius le plaignit. Au contraire, Benoit était parfaitement épanoui, bien plus que quand il était informaticien. Il avait trouvé le travail idéal. Il écoutait des podcasts de philo, faisait du sport, ne devait interagir avec personne du moment qu'il avait un bon rendement, et rentrait agréablement fatigué le soir. En plus, grâce aux reportages des chaînes à sensation, les patrons savaient qu'ils devaient malgré tout ne

pas mener la vie trop dure à leurs employés, et ils avaient même une salle de sieste...

- À une époque vous viviez tous ici avec votre... groupe ? enchaîna Julius.

- Pas exactement, Alice était ma voisine. Pendant un moment on gardait Jade parce que ses parents avaient des problèmes de couple. Et Jimbo... Euh... Kassem louait une autre chambre à l'étage. Et puis au moment de... Il y avait aussi un vieux monsieur SDF qu'on hébergeait temporairement.

- Ça fait du monde.

- Et Jade, on s'en occupait bien. Et les Champion n'étaient pas des parents irresponsables...

Benoit soupira.

- Donc il ne reste plus que vous et mademoiselle Gold, comme à l'origine.

- Alice est en hôpital psychiatrique.

- Je suis désolé.

Les théories fantaisistes de Julius s'étaient effondrées, déjà. Il n'avait en face de lui qu'un pauvre type.

- Encore quelques questions, rapidement. Je ne vais pas vous ennuyer longtemps.

- Je ne vais nulle part.

- Qu'est ce qui s'est passé au restaurant Chez Martine exactement ?

- On voulait juste manger, nous. Apparemment on ne ressemblait pas à la clientèle habituelle. On dérangeait. Ils nous ont demandé de partir, ce qu'on a fait. Pourquoi ils sont devenus violents, c'est pas très clair.

- Vous voulez dire que vous êtes les victimes dans tout ça.

- On l'a déjà déclaré.
- Mais vous n'avez pas porté plainte ?
- Maintenant que je suis tout seul... C'est trop tard. Ils ont gagné. À quoi bon ?

//s ont gagné.

Soudain, Julius entendit un bruit venant d'une autre pièce.

- Il y a quelqu'un à côté ? il demanda.
- Juste des pigeons, répondit Benoit. Ici on était bien vous savez, ensemble, comme dans une réalité parallèle. Tous un peu à part, c'est vrai, mais que des bonnes personnes.
- Ils vous manquent ?
- Dites à Jade que je l'embrasse quand vous la verrez.
- Comment savez-vous que je la verrai ?
- Si vous venez me voir, j'imagine qu'elle aussi, non ?
- Vous savez que le restaurant Chez Martine a fermé ?

Benoit opina.

- C'est vous qui avez posté tous ces commentaires négatifs sur internet ?
- Comme si j'avais que ça à faire... J'ai dû en envoyer un ou deux... C'était vraiment un endroit pas terrible vous savez... Ils ont ce qu'ils méritent.

Julius ne se sentit pas d'importuner Benoit plus longtemps. Il avait l'air sincère et résigné. Il lui demanda quel était le philosophe qui l'inspirait le plus dans ses podcasts. Benoit répondit qu'il avait beaucoup de considération pour Lao-Tseu.

- *Tout le monde tient le bien pour le bien, c'est en cela qu'il est mal*, cita Benoit.
- *Tout le monde tient le beau pour le beau, c'est en cela qu'il est laid*, compléta Julius.
- Et on peut en inventer ensuite autant qu'on veut. Par exemple : tout le monde tient le fort pour le fort, c'est en cela qu'il est faible.
- Et on peut tout inverser. Ça ferait : Tout le monde tient le faible pour le faible, c'est en cela qu'il est fort.
- C'est puissant, non ? conclut Benoit. À mon tour de vous poser une question. Vous changeriez quoi au monde, si vous aviez une baguette magique ?

Julius fut désarçonné par la question qu'il trouvait stupide. Il déclara qu'il le détruirait, le monde, une bonne fois pour toute, histoire de réparer l'erreur originelle qui s'était produite lors du big bang. Benoit trouva que c'était une bonne réponse. Les deux hommes se quittèrent avec respect.

De retour dans la rue, Julius passa devant une devanture de boulangerie à l'ancienne qui avait des miroirs entre ses fenêtres. Il se dévisagea. Il avait beaucoup trop d'imagination.

L'été devint lourd et pesant. Les orages semblaient éviter les Parisiens, les privant de ce minimum de fraîcheur indispensable à la survie.

Agnès regagna son grand appartement bien frais. Les vacances étaient finies. Avant de partir, elle dit à Julius qu'il était un gentil garçon qui faisait bien l'amour, et que c'était dommage qu'il manquât à ce point d'ambition. Si elle avait aimé au départ sa liberté, à partir du moment où il s'était consacré à elle, il avait perdu sa saveur.

Elle l'avait exécuté sans préavis, proprement, d'un coup sec et tranchant. Comme toujours, au final, c'est elle qui décidait. Fille de bonne famille, elle ne s'encomrait pas d'empathie.

Julius pensait avoir trouvé en Agnès un alter ego. Il pensait qu'elle partageait son décalage existentiel, et que sans rien se dire, ils s'étaient compris, qu'ils formeraient un tout éternel, qu'ils seraient eux deux contre le reste du monde. Mais elle avait juste fait un tour de manège en sa compagnie. Elle s'était offerte des sensations en Seine-Saint-Denis.

Julius se fracassa comme l'océan sur un rocher.

52.

Julius renoua avec son animal intime. Agnès l'avait cassé en deux. Elle avait cassé la partie qui le retenait à l'humanité. Elle avait joué avec lui, et l'avait mis à mort dès qu'il avait baissé sa garde.

Finalement, à travers elle, *ils* avaient eu raison de lui aussi.

Il voulut hiberner, mais son appartement était étouffant et son lit en devenait mouillé de sueur. Alors il s'abrutissait à longueur de journée devant la télévision, stores baissés, dans le noir, et sortait le soir en grognant pour se ravitailler en bières et en cigarettes.

Il essaya toutes les drogues qui se vendaient au pied des tours près du cimetière. Ce faisant il perdit le fil des jours et de lui-même. Certaines substances l'assommaient, d'autres le gardaient éveillé plusieurs jours d'affilée mais complètement vide. Il ne pensait pas qu'on pût rester éveillé autant de jours sans dormir, ou mourir.

Il appela le travail pour dire qu'il était malade, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. On ne lui posa pas de question.

Il était presque devenu végétal quand une pluie drue et fraîche se décida à laver l'atmosphère. Alors Julius eut faim et ressuscita. Alors qu'il achetait du poulet frit sur l'avenue, il entra dans le stade ultime de son existence, sans le savoir encore.

Il n'avait envie de voir qu'une seule personne.

Cette fois Julius prévint Élise Papazian avant de prendre la route d'Enghien. Il retrouva Jade avec bonheur. Elle marchait maintenant avec des béquilles et lui fit une bise quand il arriva. Élise avait préparé de la limonade maison qui était à son image, parfaite, et ils en burent tous les trois à l'ombre du store qui abritait la terrasse.

Julius avait amené un petit cadeau pour Jade. Il était tombé sur un marché aux puces rue du Capitaine Dreyfus. Bien qu'il ne cherchât rien, un livre attira son attention. Sur la couverture : une photo bleuie de femme qui écrivait sous l'œil d'un Chartreux. Le livre s'appelait *Chats* et compilait tous les passages des œuvres de Colette qui leurs étaient dédiés. L'auteure avait écrit un court prologue qui débutait ainsi : « *Il n'y a pas de chats ordinaires. Il y a des chats malheureux, des chats obligés à la dissimulation, des chats méconnus, des chats qu'une inguérissable erreur humaine distribue à des mains indignes, des chats qui attendent, leur vie durant, une récompense qui ne viendra jamais : la compréhension et la pitié.* »

Julius tendit à Jade le sachet en plastique vert bouteille. Elle lut la première page. Elle reçut ce cadeau en plein cœur. Et si elle lui dit merci avec timidité. Le regard qu'elle lui adressa valait plus qu'un trésor.

Le manège derrière le casino était ouvert. Julius trouva du réconfort à partager cet après-midi avec Jade, toujours selon leur modalité de communication essentiellement silencieuse.

Ils firent ensemble un tour de nuage. Jade attrapa le pompon et ils eurent un tour gratuit. Ils hésitèrent à passer dans des hélicoptères (un n'aurait pas suffi), mais préférèrent finalement rester dans leur cumulus pastel qui leur procurait une brise rafraichissante. Tour à tour ils activaient le bouton rouge qui faisait monter leur nuage au ciel, et Jade soudain rit, d'un rire cristallin et réjouissant. Julius rit à son tour, emporté par cette joie inattendue. En général il détestait la compagnie des enfants, surtout ceux d'aujourd'hui exigeants et arrogants, élevés comme de petites royautés qui tyrannisent des parents serviles et désespérés. Jade n'était pas comme ça. Elle avait eu 11 ans, mais se comportait comme si elle en avait 1000. Elle était mesurée et profonde. Ce que des philosophes mettent une vie à comprendre, le malheur le lui avait déjà enseigné tout entier.

Sur le chemin du retour, la voiture longea le lac. Le soleil étincelait à sa surface en mille éclats kaléidoscopiques. Jade prit la parole :

- Je vais partir bientôt. Ma nouvelle famille va venir me chercher.
- Tu es contente ? demanda Julius.
- Très.
- Tu me laisseras ton adresse pour que je puisse venir te voir ?
- Oui, c'est ce que je voulais te dire, justement.

En rentrant chez les Papazian, Julius demanda à aller aux toilettes et fit un détour par la chambre de Jade. Ce fut plus fort que lui. L'ordinateur de la petite fille était en veille et il parcourut à toute vitesse son historique de navigation. Il vérifia aussi sa boîte mail. Il fit une recherche pour voir si elle n'avait pas échangé des mails avec Benoit Testarossa. Il ne trouva rien d'autre que des clips pour adolescentes. Apparemment Jade avait développé un gout immodéré pour la k-pop.

Il referma l'ordinateur, alla tirer la chasse d'eau aux toilettes, et retourna sur la terrasse, honteux de sa duplicité envers celle qui avait éclipsé son fantôme.

54.

Julius avait repris le travail. Annabelle voulait qu'il parte en vacances. Il n'utilisait pas assez ses congés. Elle le trouvait maussade depuis l'affaire Agnès V.

Elle lui faisait suivre des e-mails promotionnels qu'elle recevait pour des séjours à La Havane ou en République Dominicaine. Elle lui suggérait des destinations où elle savait qu'il trouverait du réconfort, fût-il payant. Rien n'y faisait : Julius prétendait aimer l'été à Paris.

Julius promit à Annabelle qu'il prendrait de longues vacances en septembre quand elle rentrerait de Grèce. Il lui souhaita de bonnes vacances. En vérité il n'avait envie d'aller nulle part. Encore moins dans un lieu *touristique*.

Pendant les trois semaines suivantes il ferait équipe avec un stagiaire qui avait décidé d'être jovial. Il faisait des blagues machistes à tout bout de champ. Les blagues étaient drôles. Julius fit semblant de s'en offusquer afin d'instaurer un dialogue minimum entre eux.

Ça n'était pas très sympa, mais Julius n'arrivait pas à faire mieux. Il était au bout du bout. Il faisait partie de cette race d'humains qui passe son

temps à chercher de nouvelles stimulations et de l'herbe plus verte. Et cet été, dans les parcs parisiens, l'herbe était devenue jaune.

Ce mardi après-midi, le patron avait appelé lui-même sur le portable de Julius pour lui dire de ramener ses fesses au central ASAP. Ça sentait très mauvais. La perspective d'un licenciement apparaissait comme un soulagement.

- Jade Champion a été enlevée. Il paraît que vous lui faisiez des visites ?

Julius tenta de répondre qu'il avait consulté son supérieur avant d'aller voir l'enfant, mais on ne s'intéressa pas à ce qu'il disait. L'important était qu'il soit à Enghien le plus vite possible pour étudier ce qu'elle avait laissé à son attention. On verrait ensuite si on déclenche l'alerte enlèvement.

À son arrivée, Élise était livide malgré l'auto-bronzant, collée contre un mur du salon, sur un petit tabouret, tenant ses mains l'une dans l'autre avec une grâce infinie. On aurait dit un tableau italien de la Renaissance.

Elle fut soulagée de voir arriver Julius. À un moment elle avait pensé que même lui était un faux policier (c'était ce qu'il se disait également, qu'il était un faux policier, ou un faux être humain, mais ce n'était vraiment pas le moment d'avoir cette conversation). Tout avait été si bien préparé. Elle avait reçu des mails et des appels des services sociaux : elle les avait déjà montrés aux collègues de Julius. Alors quand les vrais services sociaux

avaient appelé pour évoquer le placement de Jade, alors qu'elle était partie deux jours avant...

- Jade a laissé des choses pour vous, ajouta Élise.

Julius alla voir les collègues dans la chambre. Effectivement, il y avait un paquet pour lui, comme un baluchon, avec une lettre. Tout avait déjà été ouvert, vidé, éventré, violé. C'était la procédure. On lui tendit ce qu'il restait de son cadeau d'adieu.

Il y avait une lettre qui lui disait « *Merci pour les chats. Jade.* » avec une fleur et un dessin de chat en bas.



Dans le balluchon, qui était fait dans un vieux drap aux motifs Vichy bleu et blanc pastels, il y avait des personnages. Des peluches et des figurines. 7 pour être exact.

Il y avait une sirène aux cheveux rouges, un Aladdin en peluche, un iguane en mousse avec la queue coupée, une poupée gothique, un ogre Shrek en plastique, un Casimir, et enfin Dora l'exploratrice. Les jouets avaient été cassés, démantibulés, déchirés par les policiers. Ils faisaient peine à voir.

Ça ne ressemblait pas vraiment à Jade ces enfantillages.

À ce moment-là, un gars de la police scientifique qui était assis derrière le bureau de la petite fille s'écria qu'il y avait deux systèmes d'exploitation sur son PC. Un Windows qui s'ouvrait automatiquement, et un Linux qu'il fallait ouvrir manuellement par contre à l'allumage. Pas commun chez une ado. À part ça l'ordinateur avait été complètement vidé.

La capitaine Chazeau vint interroger Julius. Ce fut vite vu. Il était venu deux fois rendre visite à Jade à titre personnel, comme c'était lui qui l'avait ramassée lors de son accident. La deuxième fois il lui avait offert un livre sur les chats. Point barre.

À son tour, elle le briefa sur les circonstances de l'enlèvement. Une jeune femme brune, la trentaine, maigre, qui s'était faite passer pour une assistante sociale. Elle était venue dans une voiture blanche. Peut-être une 308, mais on n'était pas sûr.

Julius avait menti. Il y avait bien plus à comprendre. Mais il n'était qu'un faux policier. Il ne se sentait plus de rendre des comptes de ce côté-là.

Il s'était souvenu que Jade lui avait dit qu'elle lui laisserait son adresse.

Elle savait qu'elle allait partir, et avec qui. Mais elle ne lui avait laissé aucune indication finalement, et ça, ça l'ennuyait. Et parmi les 7, il y avait une inconnue aux cheveux rouges qui le taraudait. Les autres personnages étaient assez transparents pour lui.

Élise était venue graviter autour de Julius. Avec tous ces policiers dans sa maison, elle se rattachait à ce visage familial.

- Et de l'album vous en avez pensé quoi ? elle demanda.
- Quel album ?
- Il y avait ses collages de faits divers aussi dans le paquet pour vous.

Julius eut plus de mal à avoir accès à cet objet qui était à deux doigts d'être embarqué. Il promit de le feuilleter en vitesse et de le rendre.

C'était une sorte de gros cahier, avec une couverture représentant un chaton qui baillait en découvrant ses petites dents effilées comme des aiguilles. Le cahier était gonflé par de nombreux articles collés sur les pages avec du scotch, parfois repliés sur eux-mêmes pour ne pas dépasser.

Au début, les articles relataient l'incendie de l'école. Il y avait un article très émouvant sur une adorable petite fille décédée qui s'appelait Kellissam, peut-être une amie de Jade.

Et puis il y avait un avis de décès publié par le Ministère de l'Éducation Nationale qui annonçait qu'on avait décoré madame Bitter, l'institutrice, à titre posthume.

C'était ainsi sans doute que Jade avait dépassé cette tragédie, en la mettant à distance dans un cahier, et en le refermant.

Mais ensuite plus rien ne semblait faire sens.

Il y avait un article sur les activités illicites de blanchiment d'argent d'une banque d'affaire, la BFB. Un énorme scandale dont le lanceur d'alerte avait réussi à rester anonyme.

Il y avait plusieurs articles sur des attaques de sociétés privées par cryptage des données, avec demandes de rançons.

Ah, il y avait un article sur une affaire que Julius reconnut : celle de la fête mystérieuse dans le XVI^e avec l'intoxication des invités au LSD ! L'article lui apprit que peu de progrès avaient été faits sur cette affaire fantasque. On savait que les invités étaient conviés pour la seconde fois à une fête au même endroit, un revival que n'avait pourtant pas organisé la propriétaire des lieux, une jeune héritière anglaise richissime, en Argentine à ce moment-là. Le journaliste parlait d'une hallucination collective obsessionnelle autour d'un lézard...

Il y avait ensuite une affaire sur un homme au passé sulfureux qui avait été castré chimiquement à son insu. Il avait été de nombreuses fois poursuivi pour des relations abusives avec des jeunes femmes sans être

jamais être condamné. On l'accusait aussi d'être un *gifter*; de ceux qui transmettent le HIV volontairement, ce qui n'est pas puni par la loi.

Enfin, il y avait plusieurs articles de *shaming digital*. Il y était question de rançons à payer en bitcoins afin d'empêcher la publication gênante de photos ou de vidéos que des pirates informatiques était allés chercher directement dans les disques durs des victimes. Comme pour les entreprises, même ceux qui avaient payé étaient punis.

Un jeune homme très élégant, la raie sur le côté avec un petit diamant à l'oreille avait accepté de témoigner à visage découvert malgré la honte. Son homosexualité avait été *outée* auprès de tous ses collègues de KPMG, au travers d'une vidéo explicite où il était à la merci de plusieurs molosses cagoulés dans une cave sordide. Puisqu'il avait perdu son travail, sa réputation et son avenir, il s'engagerait désormais pour stopper ce genre d'abus insupportable. Il serait du côté des faibles, des victimes, de ceux qui n'ont pas le droit de faire entendre leurs voix.

Julius referma le cahier et échangea un regard navré avec Élise. Il n'y avait rien à comprendre là-dedans. C'était juste une triste lubie de Jade. Elle collectionnait les malheurs des autres, comme pour exorciser les siens. Il s'excusa et quitta la maison.

Julius fonça sur l'autoroute et dans les rues de la capitale jusqu'au 11 avenue Parmentier, à une vitesse qui aurait pu lui valoir des problèmes.

Sonia Altman lui ouvrit la porte, mais il ne s'arrêta pas boire un thé.

Il se rua au 6^e et toqua chez Benoit. Personne ne vint. Il tourna la poignée : ouvert. À l'intérieur, c'était presque comme la dernière fois, à une différence près : le lieu était déserté. Les fruits avaient moisi et le terrarium était vide.

- Parti sans laisser d'adresse, fit Sonia dans le dos de Julius.

56.

Julius avait posé tous ses congés d'un coup. On l'imaginait faire le tour du monde. Il n'avait même pas fait le tour de Montreuil. Il avait fait tellement de fois le tour de la question.

Étaient-ils partis tous ensemble, les 7 ?

Les articles. Les violences. Les extorsions. Tout cela était-il lié ?

Julius en devenait fou. Honnêtement, de sa position, il ne pouvait plus faire la part des choses entre délire et déduction.

Ses intuitions étaient-elles le fruit de son imagination dérangée, ou cela pouvait-il faire sens. Était-il éveillé ou endormi ? Était-ce le monde qui était endormi, et lui qui était éveillé ?

Quand bien même ce serait vrai, qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire qu'une bande d'hurluberlus ait rançonné ses bourreaux, avant de s'enfuir dans un quelconque lieu paradisiaque ?

Il n'avait qu'une certitude : ils avaient tous disparu. Si Kassem Jouhani avait bien été expulsé, plus de trace de Henri Lys en EHPAD, ni de Alice

Gold en hôpital psychiatrique. Henri s'était échappé comme à l'accoutumée et Kiky s'était envolée à la fin de son internement.

Se sentait-il triste ? Frustré ? Abandonné ?

Il se sentait d'abord soulagé qu'il soit encore possible de faire ça : disparaître. Sans issue de secours, le monde serait vraiment trop oppressant.

Non, ce qui l'énervait, vraiment, ce qui le ruinait intérieurement, ce qui le bouleversait au plus haut point, c'était qu'on ne l'avait finalement pas invité à disparaître, lui.

Il avait installé les 7 bonshommes offerts par Jade dos au mur, au bout de la table de la cuisine.

Passé la moitié de la bouteille de whisky, chaque soir, il s'entretenait avec eux : la bande des chats de gouttière. Il se confiait surtout à Jade-Dora, mais aimait aussi parler philosophie avec Benoit-Shrek. Les autres, il les connaissait moins. La gothique-Alice et Alladin-Kassem, il les laissait comploter entre eux. Il mettait parfois une assiette de fruits à l'iguane et à Casimir-Henri, comme une offrande bouddhique, et à la toute fin de la bouteille il se révoltait contre la sirène aux cheveux rouges, et l'envoyait valser à l'autre bout de la pièce.

Il perdait la tête.

Il insultait des jouets, les menaçait.

Puis il s'excusait lamentablement. Il voulait être des leurs. Il voulait être leur huitième.

Il cherchait des réponses, utilisait mille stratagèmes afin de les amadouer. Heureusement il finissait par s'endormir. Il bavait sur la table quelques heures avant de reprendre conscience. Et ainsi de suite.

Il avait affiché la lettre de Jade au mur. Il s'intéressait au dessin du chat. Il essayait de le décomposer. Il y avait un huit. En-dessous, ça évoquait comme un paysage, un détroit vu par satellite, peut-être un volcan. Ou alors c'était juste un dessin de petite fille instable.

57.

Quand il n'y avait plus d'alcool chez lui et que les épiceries bengalaises étaient fermées sur l'avenue, il était contraint de se transporter jusqu'à un bar.

Ce soir-là (lequel ?), il finit au Chinois (la boîte à la mode de Montreuil), assommé de bière. Il y avait une fille aux cheveux très noirs et très bouclés qu'il appelait la sorcière parce qu'il n'arrivait plus trop à fixer les prénoms, en général. Ce n'était pas contre elle.

Ils s'étaient vus souvent. Il lui parlait librement, sans attente - elle était trop belle pour lui. Ce soir-là, leur discussion fut profonde et désabusée. Bref, ils avaient beaucoup trop bu.

Ensuite il avait un trou.

Ils étaient allés chez lui, peut-être ; ou pas. Ils avaient fait l'amour ; ou pas. Et si d'aventure, s'ils avaient fait quelque chose, il y aurait de grandes chances pour que ç'eût été minable, voire gênant. Il en saurait plus le week-end prochain.

Le lendemain commença quand le soleil arrêta de taper sur ses fenêtres, après 14 heures. Quand l'ombre changea de bord, il accepta d'ouvrir ses volets. Il n'avait plus d'effergan et la vengeance de l'alcool était terrible.

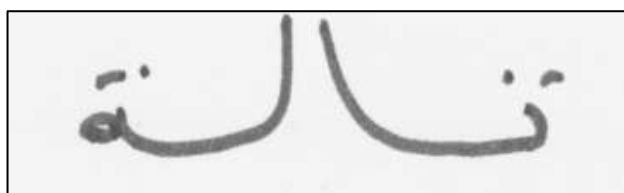
Sur la table basse, il y avait deux verres, dont un avec du rouge à lèvres. Puisqu'il était policier encore un peu, sur titre, il put en déduire qu'une femme était passée par là. Ou un travesti. La sorcière, quand bien même elle serait un travesti, était bien venue jusqu'ici.

Il y avait sur la table basse également un bloc - qui fut le bloc de Delphine pour écrire leurs listes de courses, dans une autre réalité. Quelqu'un y avait tracé quatre lettres d'une écriture d'enfant, à moins que ce ne fût l'écriture pré-évanouissement de Julius. Il y avait marqué : T-A-L-A. Ça ne voulait rien dire, et Julius vérifia avec soulagement qu'il avait encore ses deux cartes bleues et sa montre.

Quand le livreur de Pizza Hut sonna à la porte - un métisse androgyne à la beauté stupéfiante : Tirésias avec un casque de scooter sur la tête, livrant une Suprême et une Texane -, Julius fut foudroyé par le souvenir.

Il n'avait pas baisé la sorcière.

Mais elle était bien venue dans sa tanière. Elle avait regardé le post-it où il avait recopié le bout de dessin de Jade qui lui restait impénétrable.



La sorcière lui avait demandé s'il était berbère aussi, car elle venait de Kasserine, juste à côté de Thala.

Thala, en Tunisie. Littéralement « la source », au sein du monde berbère - barbares pour les uns, hommes libres pour les autres ; c'est ce que signifiaient ces lettres arabes.

58.

Julius n'avait pas rêvé. C'était vertigineux. Ses délires étaient fondés. Il était le seul à savoir.

Évidemment il ne dirait rien. Quand bien même la France entière s'émouvait de la disparition de la petite Jade, dont l'alerte enlèvement avait tourné en boucle sur tous les médias.

Jade, comme promis, lui avait tout transmis, tout expliqué. Elle lui avait donné un point de rendez-vous.

Ils étaient une bande de 7 chats de gouttière, maltraités et démunis, qui s'étaient associés et avaient sorti leurs griffes. Elle lui avait laissé les figurines pour qu'il puisse se familiariser avec chacun avant de les rejoindre.

Elle lui avait indiqué dans sa lettre le lieu où ils se retrouveraient : Thala en Tunisie, une petite ville de 18 000 âmes où sa présence se ferait très vite remarquer. Il ne doutait pas qu'à peine arrivé un nouveau message l'atteindrait pour le guider.

De ce qu'il en voyait sur Google, il aimait déjà Thala, ceinte de montagnes bleues, les djebels, perchée à mille mètres d'altitude, dans ces contrées qui se couvrent de neige en hiver, et dont les forêts regorgent de hyènes protectrices.

Il essaya de comprendre les origines du peuple berbère (en fait de multiples tribus qui préexistaient au monde arabe) qui semble défier le temps, les frontières et l'histoire ; tellement lointaines qu'elles en deviennent mystérieuses et multiples - eux qui sont à la fois Atlantes et Enfants de Cham, le fils maudit qui vit la nudité du père (donc sa vérité) : les *Chamitiques*.

Le troisième testament de Jade était son livre de collage d'articles de presse.

Là, celle qu'il ne pouvait plus voir comme une enfant, consignait les forfaits des 7.

Ils avaient ruiné le restaurant Chez Martine. Ils avaient humilié et fait payer tous leurs agresseurs de cette soirée. Ils les avaient pistés en subtilisant le registre des réservations. Parmi eux se trouvait le consultant KPMG à la boucle d'oreille.

Bien qu'en congés, Julius n'hésita pas à solliciter l'aide du stagiaire à la DPJ pour vérifier certaines informations.

Ainsi il put relier le scandale financier de la BFB à Kassem Jouhani, le Tunisien de la bande, qui y était consultant en informatique avant son expulsion.

Il retrouva également une plainte pour viol classée sans suite d'Alice Gold, la maigrichonne, à l'encontre de cet homme qui avait été castré chimiquement à son insu. Justice avait été faite.

Julius n'avait pas toutes les cartes en main, mais on pourrait probablement tout relier aux 7, avec des punaises et des fils de coton rouge, comme dans les séries américaines.

Les chats de gouttière n'avaient pas tendu la babine gauche. Non, ils avaient lacéré leurs tortionnaires sans pitié.

Ensemble, ils avaient fait payer ceux qui les avaient blessés, ceux qui les avaient opprimés. Ils avaient remis les compteurs à zéro, ni plus, ni moins.

Restaient deux questions : l'affaire du lézard et du LSD (il s'agissait logiquement de l'iguane équeuté vu chez Testarossa), et l'incendie de l'École de Lorraine.

Il lui fallut quelques jours avant de trouver une des réponses, en parcourant des articles du net sur les iguanes domestiques. Une récente loi obligeait tous les propriétaires de sauriens à les équiper de puces pour pouvoir les identifier. Les chats de gouttière avaient donc pu reconstituer le parcours de leur iguane maltraité. Ils avaient retrouvé sa propriétaire : la rentière qui possédait l'appartement-terrasse du XVI^e arrondissement.

Puisque l'article du journal expliquait que cette fête qui avait mal tourné était le revival d'une première fête qui avait eu lieu au même endroit, mais qui, la seconde fois, n'avait pas été organisée par la propriétaire, Julius en conclut la chose suivante : lors de la première fête, les invités, probablement dans un état lamentable, s'étaient introduits dans le vivarium, avaient capturé l'iguane, avant de *s'amuser* avec lui. Ils lui avaient coupé la queue, et l'avaient lâché dans la rue pour effrayer les passants. Après quoi les chats de gouttière l'auraient recueilli. Cela justifierait que l'ensemble des fêtards, dont pas un n'avait protégé l'iguane, méritât la vengeance des chats.

Mais l'incendie ? Non, ceci ne pouvait pas rentrer dans la même théorie. Quand même pas. Évidemment pas.

59.

Julius acheta un billet d'avion pour Tunis. De là, il prendrait un bus jusqu'à Kasserine, puis un taxi jusqu'à Thala. Ce serait plus prudent.

Il ne fit pas de valise. Il alla enterrer son portable dans un parc, sous un figuier.

Dans son sac à dos, il mit quelques photos et voulut choisir un livre, parmi ceux qui l'avaient accompagné jusqu'ici, survivant aux virages heurtés de sa trajectoire. De ces livres qu'on a un jour aimés - on ne se souvient plus pourquoi - et qui finissent sur une petite étagère dans les toilettes, entre un guide de voyage et un dictionnaire de citations.

Il prit avec lui un bouquin de Pérec.

Le sac à dos de Julius ne pèserait pas bien lourd.

60.

Julius arriva à Orly vers 10h, et son vol ne figurait même pas encore sur les écrans, tant il était en avance.

A 12h, enfin, Julius connut sa porte d'embarquement et put passer le contrôle de sécurité.

Julius s'assit sur une rangée de sièges près de sa porte d'embarquement.

Il sortit son livre. Un Homme qui dort. Il s'ouvrait sur citation de Kafka. *// n'est pas nécessaire que tu sortes de ta maison. Reste à ta table et écoute. N'écoute même pas, attends seulement. N'attends même pas, sois absolument silencieux et seul. Le monde viendra s'offrir à toi pour que tu le démasques, il ne peut faire autrement, extasié, il se tordra devant toi.*

Julius referma l'ouvrage et l'abandonna sur le siège contigu.

Il bailla. Le réel ne s'était pas tordu devant lui, malgré tous ses efforts. Mots creux d'écrivains. menteurs.

A 13h45, l'embarquement pour Tunis commença, et la foule se rua comme un seul homme pour former une longue queue. Julius attendrait assis.

Ça grouillait d'enfants, ça hurlait, ça striait les oreilles. Il fallait immanquablement qu'il prenne l'avion les jours de départs en vacances.

Julius se sentait épuisé. Annihilé par la fatigue des 20 dernières années. Il réalisa que c'était son anniversaire. Il avait 40 ans aujourd'hui. Ce qui ne lui procura aucune émotion particulière. Il était substantiellement inconsistant.

Un vieil Indien trainant ses savates passa devant lui. Il hurlait sur sa femme qui se déplaçait encore plus lentement que lui, tellement que ça semblait être une nuance de l'immobilité.

- J'en peux plus de marcher, elle disait, je m'arrête.
- On est arrivé, continue ! il gueulait.
- On n'est pas arrivé, ça dit *encore dix minutes* sur le panneau.
- C'est pareil. On est arrivé, avance, tu réfléchis trop.

Julius bailla à s'en décrocher la mâchoire.

Les touristes qui passaient en face sur le trottoir roulant produisaient un effet hypnotique. Il sombrait dans une demi-conscience malgré les cris, malgré la rumeur.

C'était presque comme regarder une rivière. Les touristes devenaient des gouttes d'eau, qui filaient harmonieusement vers leur mer.

Les Indiens étaient toujours ici et déjà là-bas. C'était correct ce que disait le vieil homme. Ils étaient encore à cette même place et déjà arrivés. Comme lui, Julius, depuis sa naissance et jusqu'alors - au même endroit et pourtant plus loin.

Les touristes aussi étaient là, autant qu'ils ne le seraient bientôt plus. Encore ici et déjà à destination. Vivants et morts. C'était du pareil au même.

Sans doute Julius s'était endormi car il se sentit tout à coup infiniment reposé. Plein d'une énergie qu'il ne se connaissait pas. Réveillé ou plutôt éveillé. Éveillé d'un rêve ou réveillé dans un rêve.

Dans l'immense aérogare, Julius contempla le monde qui lui apparut à ce moment plein de bruit silencieux et de fureur paisible.

Il voyait le présent, le futur, et le passé. Il voyait des cerfs rouges emprunter le trottoir roulant, à l'époque où c'était un chemin forestier. Il glissa dans le vide sidéral jusqu'à la nuit des temps.

Il était omniscient. Il était un chat. Les chats savent tout.

On appela plusieurs fois Julius Evora au micro, il ne bougea pas.

A 16h, il quitta le terminal par la même porte qu'il avait empruntée pour y entrer.

Aller à Thala ? Pour y trouver quoi ?

Ce n'était pas son histoire, c'était la leur.

En cherchant ses pairs, Julius s'était trouvé lui-même.

Il se sentait incommensurablement grandi, car il se comprenait insignifiant.

Sa vie s'acheminait vers ce point distant de l'humanité, qui de toute éternité serait sa position - et qu'elle fut longue à trouver. Il deviendrait ce qu'il était déjà : un témoin.

Il ne pouvait remettre en question ce rôle qu'on lui avait assigné. Il le jouerait du mieux possible, avec joie.

Il pourrait maintenant aller en paix, sans plus se soucier de problématiques qui ne concernaient pas sa caste, comme l'affection, l'ambition, l'avenir ou encore l'argent. Il n'aurait plus besoin que de carton pour s'abriter et de papier pour écrire.

Peut-être coucherait-il cette histoire sur le papier.

Savait-il écrire ?

L'important était qu'il se sût capable de guider, d'inspirer, et de transmettre un peu d'espoir à tous les chats à venir.

FIN